This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UN SÉJOUR

DANS L'ILE DE JAVA

Digitized by Google

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en janvier 1898.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Au pays de Paul et Virginie. Plon, éditeur, 1895. Un vol. in-18 avec gravures et carte. Prix : 4 fr.

A travers l'Afrique australe. Plon, éditeur, 1895. Un vol. in-18 avec gravures et carte. Prix : 4 fr.

Voyage au mont Ararat. Plon, éditeur, 1892. Un vol. in-18 avec carte et gravure. Prix : 3 fr. 50.

Du Caucase aux monts Alaï. *Transcaspie, Boukharie, Ferganah.* Plon, éditeur, 1890. Un vol. in-18 avec carte. Prix : 3 fr. 50.

La Terre des merveilles. *Voyage au parc national de la Yellowstone.* Hachette et Cie, éditeurs, 1886. Un vol. avec 40 gravures et 2 cartes. Prix : 4 fr.

Voyage au Mexique. *De New-York à Vera-Cruz par terre.* Hachette et Cie, éditeurs, 1885. Un vol. avec 37 gravures et 1 carte. Prix : 4 fr.

La Terre de glace. *Féroë, Islande, les Geysers, le mont Hékla.* Plon, éditeur, 1883. Un vol. avec gravures et cartes. Prix : 4 fr.

Voyage aux îles Fortunées. *Le Pic de Ténériffe et les Canaries.* Plon, éditeur, 1880. Un vol. in-18. Prix : 3 fr.

Un été en Amérique. *De l'Atlantique aux montagnes Rocheuses.* 2e édit. Plon, éditeur, 1886. Un vol. in-18 avec gravures. Prix : 4 fr.

De Mogador à Biskra. *Maroc et Algérie.* Challamel, éditeur, 1881. Un vol. avec carte. Prix : 3 fr. 50.

Le Tyrol et le pays des Dolomites. Quantin, éditeur, 1880. Un vol. avec carte. Prix : 3 fr.

Promenades dans les Pyrénées. Nouvelle édition. Mame, éditeur, 1895.

Voyages dans le nord de l'Europe. *Norwège et Laponie.* 7e édition. Mame, éditeur, 1893.

Le Caucase glacé. D'après F.-C. Grove. Quantin, éditeur, 1881.

Mythologie scandinave. D'après Anderson. Leroux, édit., 1886.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3713.

Digitized by Google

UN SÉJOUR
DANS
L'ILE DE JAVA

LE PAYS — LES HABITANTS
LE SYSTÈME COLONIAL

PAR

JULES LECLERCQ

Ouvrage enrichi d'une carte et de 20 gravures
D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES

Deuxième Édition

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
RUE GARANCIÈRE, 10

1898

Digitized by Google

PRESERVATION
COPY ADDED
ORIGINAL TO BE
RETAINED

MAR 06 1995

Digitized by Google

DS646
.2
L38
1898

AVANT-PROPOS

L'accueil bienveillant qu'a trouvé auprès du public la première édition de cet ouvrage, épuisée en moins de deux mois, atteste combien l'on s'intéresse aujourd'hui aux colonies et aux difficiles problèmes de la colonisation.

Quoique l'île de Java soit une des plus riches et des plus pittoresques contrées de la terre, elle est rarement visitée par les voyageurs, parce qu'elle est hors de la route des paquebots, et aussi parce que les Hollandais, à l'exemple des Russes dans l'Asie centrale, n'admettent pas facilement les étrangers dans leur colonie. Il n'existe guère, sur Java, que des ouvrages en langue hollandaise. Aussi cette île est-elle peu connue hors des Pays-Bas. Depuis la *Description géographique, historique et commerciale de Java et des autres îles de l'Archipel indien*, publiée à Bruxelles en 1824 par Joseph Marchal, la perle des Indes a été rarement décrite en français. Le marquis de Beauvoir lui a consacré quelques chapitres dans son *Voyage autour du monde* en 1869, le comte de Pina, dans ses *Deux ans au pays des épices*, n'a donné sur Java qu'un court aperçu ; plus récem-

M587441

Digitized by Google

ment, M. Edmond Cotteau nous a raconté ses excursions à Java dans son voyage *En Océanie;* M. Charnay nous a donné, dans le *Tour du monde*, « *Six semaines à Java* »; le comte de Hübner, dans son voyage *A travers l'Empire britannique*, ne s'y est arrêté que huit jours; M. Hugues Kraft, dans son *Tour du monde*, n'y a passé qu'un mois; M. Albert Tissandier, dans ses *Ruines khmères et javanaises*, ne nous donne que la description des temples, tandis que M. Jean Massart, dans *Un botaniste en Malaisie*, se borne à la description des plantes; M. Elisée Reclus, dans le tome XIV de sa *Géographie universelle*, décrit l'île d'après les documents hollandais. Enfin M. Chailley-Bert, qui revient d'un voyage aux Indes néerlandaises, publie en ce moment, dans la revue *Cosmopolis*, des études du plus haut intérêt sur « *les Hollandais à Java* ». L'éminent économiste constate que les Hollandais ont écrit sur leur empire d'Orient des centaines de volumes qui constituent le plus riche trésor où puissent puiser l'historien et l'homme d'État; mais que, par un sentiment de patriotisme, ils ont tenu, pour faire honneur à leur pays, à écrire ces précieux ouvrages dans leur langue que l'Europe ignore, en sorte que l'Europe ne sait presque rien de leur œuvre.

Je ne connais point, dans la littérature sur les Indes néerlandaises, un seul livre français exclusivement consacré à l'île de Java. Sans vouloir combler la lacune, j'ai réuni ici des notes de voyage sur les villes, les ruines et les volcans de Java que j'ai pu explorer en 1895. J'ai fait suivre ce récit d'une étude sur le système colonial des Hollandais, que j'ai déjà publiée dans la *Revue*

Digitized by Google

des Deux Mondes (1). A une époque où les questions coloniales sont à l'ordre du jour, il m'a paru intéressant d'exposer comment les Hollandais ont su organiser une colonie qui passe pour la plus belle du monde.

(1) *Java et le système colonial des Hollandais. Revue des Deux Mondes,* numéro du 1er novembre 1897.

Jules LECLERCQ.

Digitized by Google

Digitized by Google

UN SÉJOUR
DANS L'ILE DE JAVA

LE PAYS — LES HABITANTS
LE SYSTÈME COLONIAL

CHAPITRE PREMIER

JAVA.

De toutes les îles enchantées auxquelles sourit le glorieux soleil des tropiques, aucune peut-être ne réunit comme Java les délices du climat, la douceur de l'air, la fertilité du sol. C'est l'île merveilleuse, c'est la perle des mers. C'est d'elle que Shakespeare eût pu dire :

« The climate's delicate, the air most sweet,
Fertile the isle. »

Java! depuis que je t'ai quittée, tu m'es souvent apparue dans ces heures où l'on évoque les plus belles images, où l'on s'enivre des plus doux souvenirs. Le temps et l'éloignement auront beau jeter sur toi leur voile mystérieux et diaphane; toujours tes inoubliables paysages m'apparaîtront lumineux et resplendissants sous les feux du soleil des tropiques. Car les joies que nous procure la vue des

Digitized by Google

spectacles de la nature ont sur toutes les autres joies de la vie, même sur celles de l'art, cette inestimable supériorité qu'elles ne lassent jamais. Plus on avance en âge, mieux on aime à y revenir pour en goûter le charme toujours nouveau.

Java n'est pas la plus grande des îles dont le groupe forme autour de l'équateur comme une ceinture d'émeraudes; mais elle est la reine de cet archipel indien que Multatuli a si bien nommé l'Insulinde, et c'est à elle que revient le sceptre de la puissance, la palme de la fécondité, la couronne de la beauté. Elle domine et gouverne l'empire colonial des Indes néerlandaises, elle nourrit à elle seule une plus grande population que toutes les autres îles réunies de l'archipel, elle rivalise tout à la fois avec l'Italie par ses paysages de rêve, avec la Suisse par ses beautés alpestres, avec le Brésil par ses forêts vierges, avec l'Inde par ses monuments et ses vestiges de civilisations disparues, avec l'Islande par ses volcans.

Située presque à la limite de l'hémisphère austral, cette île de Java, qui rappelle à s'y méprendre Cuba des Antilles par sa forme étroite et allongée, se développe à peu près parallèlement à l'équateur, dont elle n'est distante que de six à neuf degrés. Son territoire, à peu de chose près égal à celui de l'Angleterre, nourrit vingt-cinq millions d'habitants, quoique la moitié de l'île soit couverte de montagnes et de forêts vierges où le tigre royal règne en maître.

Si l'on voulait caractériser Java par ses traits spéciaux, il faudrait mentionner sa végétation et ses volcans. L'incomparable magnificence de la flore javanaise est due à trois causes : la chaleur, l'humidité et les qualités exceptionnelles du sol. Par suite de l'heureuse réunion de ces conditions, l'île de Java est la plus fertile du monde, et l'on peut y naturaliser tous les produits des tropiques, et

Digitized by Google

même ceux du Nord : car, suivant les différentes altitudes, la flore se répartit en trois zones distinctes, la zone chaude, la zone tempérée et la zone froide. Dans presque toute l'étendue de cette île peu développée en largeur, la brise de mer tempère les ardeurs du climat, et le puissant relief du pays permet aux habitants de choisir l'altitude et la température qui leur conviennent et de la varier à l'infini. La végétation est aussi variée que la température, et du niveau de la mer jusqu'au sommet des montagnes on trouve tous les degrés de l'échelle végétale, depuis les plantes marines jusqu'aux plantes alpines. On conçoit ainsi de quelle incalculable richesse doit être la flore javanaise.

Ce qui constitue le trait le plus saillant de la physionomie de l'île de Java, ce sont les volcans. Lorsqu'on a gravi les principaux volcans du globe, il reste à explorer ceux de cette terre volcanique par excellence, de cette terre où les forces souterraines se manifestent avec une violence et une intensité qu'on ne trouverait sur aucun autre point du monde. Sur ce petit espace on trouve plus de cent volcans éteints ou actifs; mais il n'en est guère que la moitié qui soient plus particulièrement connus. Ils forment une chaîne presque continue, dirigée de l'est à l'ouest, à peu près dans le sens de l'équateur, et se ramifient avec des chaînes secondaires dirigées du nord au sud. Les volcans constituent la base même de l'île : d'un bout à l'autre les cratères succèdent aux cratères, et l'on peut dire en toute vérité que Java n'est qu'un long anneau de feu. Cet anneau surgit au milieu de la grande chaîne volcanique qui se développe en une ligne courbe le long des îles de Sumatra, Java, Bali, Lombock, Soembawa, Florès, pour se diriger ensuite vers le nord par Banda, Amboine, et les îles Ternate. Sur tout le parcours de l'immense chaîne, c'est Java qui forme l'anneau saillant et

Digitized by Google

par le nombre des cônes volcaniques et par la puissance des phénomènes éruptifs.

On peut juger de l'activité des volcans de Java par la terrible explosion du Krakatau, qui vit encore dans les souvenirs de la génération actuelle. Cette petite île du détroit de la Sonde, très voisine de Java, et dont on n'avait jamais entendu parler, acquit à la suite de cet événement une redoutable célébrité. Le volcan avait sommeillé pendant près de deux siècles, depuis 1689, lorsqu'il se réveilla en mai 1883; mais ce ne fut que trois mois plus tard, le 27 août, qu'eut lieu le désastre qui coûta la vie à soixante-dix mille personnes. Le bruit formidable de l'explosion fut entendu en Nouvelle-Guinée, aux îles Philippines, dans l'Australie occidentale, et même à Ceylan, à huit cents lieues de distance. Les cendres du volcan se dispersèrent jusqu'au cœur de l'Europe. Un grand nombre de villes et de villages situés sur les côtes de Java et de Sumatra furent détruits par de monstrueuses vagues qui se propagèrent à d'énormes distances. Les vagues aériennes causées par les troubles atmosphériques firent plusieurs fois le tour du globe, et pendant plus de deux ans les habitants de toutes les parties du monde purent voir flotter dans les hautes régions de l'atmosphère de petites particules qui affectaient les plus splendides couleurs au coucher du soleil.

Quoique les volcans de Java ne soient pas tous aussi redoutables, il n'en est pas un qui ne puisse être appelé à causer les plus effroyables destructions. Parfois, après un long sommeil, ils sortent subitement de leur repos pour anéantir les populations voisines. C'est de cette façon que le Papandajan, en 1772, détruisit quarante villages. Beaucoup ne sont éteints qu'en apparence, et peuvent se réveiller sans aucun avertissement. Par leurs longues périodes

Digitized by Google

d'inactivité, ils entretiennent le pays dans une fausse sécurité, jusqu'à ce qu'ils signalent un jour leur puissance par une explosion imprévue. Les volcans de Java appartiennent, comme ceux de l'Islande, à la classe des « paroxysmaux », les plus perfides, les plus dangereux de toute la famille des volcans. Très rarement ils émettent des laves : il semble que les vapeurs n'ont pas une pression assez forte pour porter jusqu'aux cratères les matières en fusion, et l'on ne rencontre guère à Java ces belles coulées de lave qui sillonnent les flancs de nos volcans classiques, le Vésuve, l'Etna, l'Hékla. Au lieu de fleuves de lave, ce sont souvent des fleuves de boue qui se déversent du sein des cratères et des fissures. En 1875, le Kloet (1) vomit des torrents de boue qui dévastèrent toutes les cultures environnantes et causèrent d'incalculables dégâts. Aux éruptions de boue se joignent parfois des éruptions d'eau chaude, comme celle du Geloengoeng en 1823. Mais beaucoup de volcans, et les plus violents de tous, ne vomissent que des cendres, des ponces, des sables, des scories, des lapilles, et il ne se passe guère d'années sans que l'une ou l'autre belle vallée de Java soit ensevelie sous des montagnes de débris.

Et pourtant, par un étrange contraste, c'est à ces volcans qui la dévastent périodiquement que l'île la plus fertile de l'univers doit son existence même. Les feux qui la soulevèrent lui ont donné sa configuration actuelle. A ce soulèvement a dû correspondre un affaissement qui donna naissance à la mer de Java, et qui sépara Java du continent asiatique, auquel elle semble avoir été unie par Sumatra dans une période géologique antérieure. C'est par suite de

(1) La diphtongue *oe* se prononce *ou*, aussi bien dans les noms malais ou javanais que dans les noms hollandais. *Kloet* se prononce *Klout ; Soerabaja* se prononce *Sourabaya*, etc.

Digitized by Google

cet affaissement que les côtes septentrionales de l'île sont plates et marécageuses, couvertes d'épais mangliers, et, pour toutes ces raisons, assez malsaines, tandis que la côte méridionale n'est qu'une immense muraille taillée à pic et s'élevant à plus de deux cents mètres de hauteur.

Lorsqu'on considère le relief de Java sur la carte, on est frappé du contraste entre la portion occidentale de l'île et la portion orientale. A l'ouest, c'est un massif montagneux extrêmement serré et enchevêtré, hérissé de cônes volcaniques entre lesquels se creusent de profondes et étroites vallées. A l'est, au delà du Merbaboe, les volcans sont plus clairsemés, et entre leurs massifs isolés s'ouvrent de grandes plaines où serpentent des rivières : c'est une contrée moins tourmentée, moins confuse, plus fertile, plus habitable, et, partant, plus peuplée : c'est là que s'épanouirent les anciennes civilisations, dont les ruines d'édifices grandioses attestent la splendeur; c'est là que subsistent les sultanats de Soerakarta et de Djockjakarta, derniers vestiges de l'antique royaume de Mataram. Cette division de l'île en deux portions est si marquée, que les habitants les ont de tout temps distinguées par deux noms différents : de même que l'Angleterre et l'Écosse désignent deux portions bien distinctes d'une même île, de même, chez les Javanais, le nom de Java désigne spécialement la portion orientale de l'île, tandis que la portion occidentale s'appelle *Soenda* ou *Sonda,* nom qui a passé par extension à tout l'archipel de la *Sonde*. Deux races distinctes, parlant des langues différentes, le javanais et le soendanais, habitent les deux parties de l'île.

Il est difficile de déterminer exactement le nombre des volcans actifs de Java, à cause des modifications constantes que subit l'activité volcanique, et aussi parce que l'intérieur de l'île n'est pas encore complètement connu.

Digitized by Google

LE DASAR ET LE SEMIROE

Page 7.

Digitized by Google

Digitized by Google

Junghuhn, qui consacra une grande partie de sa vie à explorer les volcans de Java, en comptait quarante-cinq; mais on estime aujourd'hui que Java ne doit pas avoir moins de cinquante volcans actifs. Dix de ces volcans ont plus de trois mille mètres d'altitude, et le Semiroe, qui passe pour le plus haut de tous, s'élève à 3,710 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans nos climats tempérés, des cimes de pareille hauteur se draperaient d'un perpétuel manteau de neige; mais les montagnes de Java sont absolument dépourvues de cet élément qui forme un des traits caractéristiques de nos paysages alpestres : la neige est inconnue dans une île qui n'a point d'hivers, et dont les saisons ne sont marquées que par le changement de direction des moussons.

Pourtant les vents du sud, dont l'haleine s'est refroidie au contact des glaces du pôle austral, font sentir leur influence jusque sur les versants méridionaux de Java; mais sous une latitude aussi voisine de l'équateur, la région des neiges ne commencerait probablement qu'à une altitude supérieure à quatre mille mètres. La neige n'a fait que deux ou trois apparitions éphémères sur les plus hautes cimes de Java depuis que l'île est connue des blancs.

Les cônes volcaniques sont si parfaitement alignés suivant une direction rectiligne, qu'il n'est point douteux que leurs saillies ne soient des lignes de fente correspondant aux boursouflures du sol provoquées par la pression interne. Une ligne droite qu'on tracerait en suivant l'axe de l'île passerait par les principaux volcans, le Salak, le Ghédé, le Slamat, le Soembing, le Merbaboe, le Lawoe, le Tenger, le Lamongan, le Jang et le Rawoen. La chaîne volcanique est tantôt simple, tantôt double, mais toujours elle surgit loin du littoral, au cœur de l'île, dont elle forme l'épine dorsale.

La constitution du sol de Java subit de constantes trans-

Digitized by Google

formations sous les yeux mêmes des générations actuelles. On peut juger des profondes modifications qui doivent, à la longue, résulter des éruptions répétées des volcans actifs, tels que le Goenoeng Goentoer, qui eut dix-sept éruptions en un demi-siècle, et qui couvrit chaque fois le pays d'énormes masses de sable, de cendres et de débris. Les bouches volcaniques, elles aussi, changent constamment d'aspect, se déplacent fréquemment, et il arrive souvent que les lieux décrits par des témoins oculaires deviennent méconnaissables quelques années après. Ainsi je n'ai point reconnu dans le cratère du Mérapi la description de Junghuhn, antérieure aux récentes transformations du volcan.

S'il est permis d'affirmer que les agents qui ont créé l'île de Java sont les mêmes feux souterrains qui la dévastent aujourd'hui encore, ce serait toutefois une erreur de croire que le sol de l'île se compose uniquement de roches volcaniques. Cette erreur, longtemps accréditée, n'a été dissipée que depuis les explorations approfondies de Junghuhn : personne, avant lui, n'avait remarqué les montagnes tertiaires de Java, et ce fut une grande surprise lorsqu'il révéla qu'un cinquième à peine de l'île se compose de roches volcaniques, tandis que les roches stratifiées d'origine tertiaire occupent les trois cinquièmes, et que le cinquième restant est composé d'une terre d'alluvion qui repose vraisemblablement sur une base tertiaire. Les cônes qui constituent les parties saillantes de l'île sont donc comme autant d'îlots qui surgissent du sein d'une mer de roches tertiaires. C'est que les volcans ne peuvent percer qu'au travers de la croûte terrestre déjà formée, soit que les eaux la couvrent encore, soit qu'elle en émerge : en se faisant jour au dehors, les forces souterraines doivent transporter une portion de cette enveloppe siliceuse de la terre, et il se conçoit ainsi qu'une grande partie du sol d'une île

Digitized by Google

créée par les volcans se compose de roches sédimentaires.

Il y a une parenté si intime entre les éruptions volcaniques et les tremblements de terre, que les deux phénomènes sont à Java presque aussi fréquents l'un que l'autre. Suivant Junghuhn, les insulaires de Java n'ont pas eu moins de cent tremblements de terre dans l'espace d'un demi-siècle. En 1867, la ville de Djokjakarta fut détruite de fond en comble par une de ces commotions provoquée par le volcan du Mérapi. En 1879, ce fut la ville de Tjandjoer qui fut remuée dans ses fondements. L'explosion du Krakatau, en 1883, causa d'effroyables secousses dans une grande partie de l'île. La ville de Batavia elle-même fut souvent éprouvée par les tremblements de terre, et c'est la raison pour laquelle on n'y construit pas de maisons à étages. Les Javanais redoutent moins encore les éruptions volcaniques que les tremblements de terre, et c'est pourquoi ils s'alarment lorsque leurs volcans restent trop longtemps en repos, car c'est lorsque les feux souterrains ne peuvent trouver d'issue que se produisent les ébranlements du sol.

L'activité volcanique dont Java est le théâtre se manifeste par d'autres phénomènes encore, tels que les salses ou volcans de boue et les sources thermales qu'on rencontre dans toutes les parties de l'île. Un grand nombre de ces sources ont des vertus curatives bien connues des indigènes.

J'étais attiré à Java surtout par les volcans, qui forment le caractère dominant du pays. Après avoir visité les volcans qui ont formé la solitaire Islande, cette désolée « terre de glace », j'ai voulu visiter ceux qui ont fait surgir une terre paradisiaque sous le glorieux soleil des tropiques.

Digitized by Google

CHAPITRE II

BATAVIA.

Henri Conscience, ce grand conteur, a écrit un livre dont le titre, *Batavia*, me fascinait dans mon enfance, à cet âge où les noms d'outre-mer éveillent dans l'imagination une idée de prodigieux éloignement. Batavia, la Babylone des tropiques, me semblait à une si infranchissable distance, que je croyais ne pouvoir jamais en fouler le sol et en respirer l'air parfumé. Lorsque je songeais aux belles nuits étoilées de Batavia, je murmurais ce vers de Louis Tieck, le doux poète allemand :

Petites étoiles d'or, vous êtes loin, si loin!

Or, voici que les petites étoiles d'or se sont rapprochées Un voyage à Batavia n'est plus une entreprise lointaine et difficile. On peut aujourd'hui, en moins d'un mois, passer des brumes du Nord au flamboyant soleil de Java. De la côte de France à Batavia il m'a suffi de vingt-six jours de traversée. La terre, fi donc! Lorsque Joseph de Maistre la comparait à une orange, il ne pensait pas encore à nos rapides paquebots transocéaniens.

Aujourd'hui que la marche des paquebots est réglée avec une précision si mathématique qu'on peut, dans un voyage autour du monde, calculer à une heure près les dates de

Digitized by Google

départ et d'arrivée, le voyage de Marseille à Batavia par le raccourci du canal de Suez n'est plus qu'une banale succession d'escales qui ont été cent fois décrites, et qui n'offre ni émotions vives ni incidents imprévus. Passons donc la nappe bleue de la Méditerranée, la brûlante fournaise de la mer Rouge, que ma mauvaise étoile me fait toujours franchir au cœur de l'été, les hautes vagues de l'océan Indien soulevées par la mousson, saluons Ceylan la parfumée, puis Singapour la chinoise, et quittons ici notre navire géant, le *Sydney*, pour nous embarquer sur le *Godavery*, le petit paquebot de la ligne annexe qui mène en deux jours à Batavia, sur cette perfide mer d'huile, semée d'îlots et d'invisibles bancs de coraux, qui s'appelle la « mer de Java ». Cette traversée n'est qu'une promenade enchanteresse entre la côte de Sumatra, à droite, et, à gauche, des îlots qui sont comme de ravissants nids de verdure. C'est par un inoubliable coucher de soleil que nous franchissons l'équateur, à six heures du soir, au moment même où l'astre disparaît dans la mer, au milieu d'un nuage de pourpre qui affecte la forme d'un lion. On nous montre le petit îlot verdoyant que traverse la ligne, et un moment après nous sommes dans l'autre hémisphère. Sous cette latitude, la nuit succède au jour presque sans transition. Comment dire le charme de ces nuits équatoriales ! Les voici, les étoiles d'or, au milieu desquelles apparaît la brillante constellation de la Croix du Sud. C'est un rêve que de côtoyer la mystérieuse Sumatra par cette nuit féerique. Sur cette mer unie comme un miroir, le navire soulève sur son passage des flots de phosphorescences dont chaque étincelle émane d'un être vivant. Dans ces parages il semble que la vie se montre aussi exubérante au sein de l'abîme liquide que sur terre.

Il faut avoir vu le spectacle que présente une nuit passée

Digitized by Google

en mer au milieu des îles de l'archipel Indien ! Partout, dans le ciel et dans les flots, on y peut lire en lettres de feu ces syllabes divines qu'a lues le psalmiste lorsqu'il écrivit son mot sublime : *Cœli enarrant gloriam Dei !*

Sous l'équateur le soleil se lève régulièrement toute l'année à six heures du matin. Ce fut par un de ces glorieux levers de soleil des tropiques que je vis surgir à l'horizon les deux nobles volcans du Ghédé et du Salak, qu'on aperçoit de très loin dans la mer, et qui sont les deux premiers objets que distingue, par un temps clair, le navigateur qui approche de la terre de Java. A cette heure matinale, le ciel, dans ces parages, est d'un bleu intense; les nobles lignes des deux volcans se profilaient, dans l'air très pur, à plus de vingt lieues de distance, avec une netteté étonnante. Leurs cimes se détachaient seules sur le ciel bleu, comme flottant dans l'espace, tandis que les basses régions du littoral étaient encore invisibles par suite de l'éloignement. Des deux montagnes, la plus haute est le Ghédé, un des plus célèbres volcans de l'île, et comme j'avais l'ambition d'en faire bientôt l'ascension, je ne pouvais détacher les yeux de sa cime aérienne à demi perdue dans les nues. Une heure après le lever du soleil, les deux montagnes avaient disparu dans les brumes qui se lèvent avec les premières chaleurs du jour.

Rien n'annonçait plus le voisinage de la terre, quand le littoral de Java nous apparut enfin sous la forme d'une ligne de cocotiers fuyant à perte de vue le long d'une côte si basse, que les arbres semblaient surgir du sein des eaux. Bientôt nous pénétrions entre deux môles qui s'avancent très loin dans la mer, et à huit heures du matin nous étions mouillés dans la nouvelle rade artificielle, attendant que la Santé vînt nous autoriser à pénétrer dans

Digitized by Google

le port, dont l'entrée est marquée par deux phares. La nouvelle rade, ou avant-port, contenue entre deux môles qui ont ensemble une lieue de longueur, est un travail véritablement gigantesque, dû à la ténacité du génie hollandais. Autrefois les navires devaient mouiller au large, à une grande distance de la terre; aujourd'hui ils peuvent accoster à quai.

A peine étions-nous en vue du port de Batavia, qu'une frégate anglaise mouillée tout près de nous ouvrit une salve d'artillerie, gracieuseté à laquelle répondit incontinent une frégate hollandaise mouillée dans le port même. Pendant vingt minutes nous eûmes les oreilles assourdies par les canonnades alternatives des deux navires, qui brûlèrent chacun vingt et une charges de poudre. Notre *Godavery*, vieux petit invalide des Messageries maritimes, n'était point l'objet de ces honneurs. Tout ce bruit était destiné à célébrer la date du 2 août, jour anniversaire de la jeune reine de Hollande.

Comme nous venions de Singapour, où le choléra règne en permanence, nous fûmes soumis à la visite sanitaire. Tous les hommes de l'équipage, tous les passagers durent se ranger sur le pont pour subir l'inspection d'un médecin hollandais à mine réjouie. L'inspection terminée, on fit semblant de désinfecter le navire au moyen d'aspersions d'eau phéniquée, et après ces innocentes formalités dont le médecin riait tout le premier, nous pûmes enfin entrer dans le port, au milieu des navires pavoisés, et débarquer sur le magnifique quai de Tandjoeng-Priok, où nous attendait la dernière formalité de la visite des bagages. La Douane fut plus aimable encore que la Santé : elle me dispensa d'ouvrir mes malles sur ma simple déclaration que je n'importais ni armes à feu ni engins destructeurs.

C'est sous les vastes hangars de la Douane que j'ai vu

Digitized by Google

les premiers échantillons de la population indigène, dans la personne des coulies ou porteurs malais, au buste nu, teinte vieux bronze, n'ayant pour tout costume qu'une ceinture aux vives couleurs et un turban minuscule, façonné en pointe au sommet de la tête. Ces Malais se disputent les bagages des voyageurs avec la vivacité des facchini de Naples, mais d'une façon beaucoup moins bruyante : c'est une race humble, soumise, silencieuse, parlant à voix basse.

Tandjoeng-Priok, dont le nom signifie « Cap Priok », est un des lieux les plus insalubres de l'île de Java, à cause du voisinage de marais qui sont des foyers de fièvres pestilentielles. C'est là cependant qu'il a fallu créer le nouveau port, depuis qu'on a constaté que l'ancien port devenait impraticable, par suite de l'extension lente et continue de la bande alluviale qui ourle la pointe septentrionale de l'île de Java. La rade n'est plus ce qu'elle était à l'époque de la fondation de Batavia. En ce temps-là, la ville était située sur le bord même de la mer, tandis qu'aujourd'hui elle en est séparée par une bande de terre d'une lieue de largeur, et cette bande s'étend toujours par suite de l'envasement régulier des rivières. Voilà pourquoi l'arrivée à Batavia cause quelque déception au voyageur qui a entendu parler de la Reine de l'Orient, *Koningin van het Oosten*, comme l'appellent les Hollandais. Au lieu d'une brillante rangée de palais surgissant au milieu des merveilles de la végétation tropicale, on trouve une côte basse et marécageuse où rien n'annonce le voisinage de la capitale de l'Insulinde. C'est que la pointe où l'on débarque actuellement ne se trouve pas à moins de trois lieues de la nouvelle ville de Batavia. En attendant le départ d'un des trains qui d'heure en heure circulent entre Tandjoeng-Priok et Batavia, j'avise un bureau de télé-

Digitized by Google

graphe. Oh! ce télégraphe béni des voyageurs! La dépêche par laquelle j'annonçai aux miens mon débarquement, partie de Batavia à dix heures du matin, arriva à destination le même jour, mais trois heures plus tôt. Le méridien de Batavia, il est vrai, a sept heures d'avance sur celui de Paris, mais ce n'en est pas moins assez curieux.

En roulant à toute vapeur vers Batavia, on éprouve cette émotion délicieuse, cette intense curiosité que tout voyageur a ressentie en débarquant sur une terre qu'il foule pour la première fois. Quelle joie de se dire que cette terre mystérieuse, lointaine, presque fabuleuse, est là sous vos yeux; que ce qui n'a été qu'entrevu si souvent dans les songeries va être maintenant vécu, et de se dire que de cette terre on rapportera mille et mille souvenirs, et que tout cela on le redira au retour, à ceux que l'on a laissés derrière soi si inquiets! Car, si le voyage a ses joies, l'absence a ses tristesses!

Ce que j'aperçois de la fenêtre du wagon me donne la première sensation de cette merveilleuse contrée équatoriale : ce n'est encore que la végétation du littoral, mais que c'est bien exotique! Et que d'exclamations m'échappent en voyant ces cocotiers plus élancés que tous ceux que j'ai vus sous les tropiques, ces bananiers dont les feuilles gigantesques forment un magnifique panache porté par un stipe d'une hauteur surprenante, et puis surtout ces multipliants dont les longues racines aériennes retombent jusqu'au sol, où ils donnent naissance à d'autres troncs! Et comme la sensation d'éloignement s'accentue à la vue de cette flore des premiers âges du monde, au milieu de laquelle il semble que l'Européen n'est pas à sa place!

C'est au milieu de ces enchantements que je débarque à la gare de Rijswijk, où des Malais s'arrachent mes bagages et me hissent sur un de ces « dos-à-dos », petite

Digitized by Google

voiture à deux roues munie de deux banquettes disposées en sens inverse, qui sont à Batavia ce que les drojkis sont à Moscou. Les indigènes appellent cela « sados », par abréviation. Un cocher malais, coiffé d'un immense chapeau pointu, me mène ventre à terre au *roemah makan,* ce qui veut dire, en langue malaise, « à l'hôtel ».

Les trois principaux hôtels de Batavia sont : l'immense hôtel des Indes, qui, avec ses dépendances, occupe l'espace d'une petite ville, l'hôtel de Java, et l'hôtel *der Nederlanden* (des Pays-Bas). Mon coulie m'a conduit aux Nederlanden, le même hôtel où le duc de Penthièvre descendit en 1866, lors de ce voyage autour du monde dont le marquis de Beauvoir se fit l'historiographe, et dont telle est la fraîcheur et la jeunesse qu'il semble dater d'hier.

Dans un pays où le *struggle for life* est le combat contre la chaleur, cet hôtel *der Nederlanden* est idéal. On ne pourrait imaginer une architecture mieux adaptée à un climat torride. Au milieu d'un jardin qui s'ouvre sur un large canal, se dresse un pavillon blanc, soutenu par une colonnade blanche, pavé de carreaux de marbre blanc et précédé d'une vaste rotonde blanche ouverte à toutes les brises, où se dandinent paresseusement sur des *rocking chairs* des fonctionnaires ou des planteurs en costume blanc, des femmes européennes ou créoles en toilette blanche, qui ne dissimulent de leurs pieds nus que les orteils engagés dans des mules à broderies d'or, des garçons, des filles qui jusqu'à quinze ans courent nu-jambes et nu-bras, n'ayant pour tout vêtement qu'une courte chemise blanche. La rotonde communique avec une immense salle à manger ouverte aux deux bouts sur le jardin et se terminant par un kiosque qui fait appel à tous les courants d'air. Devant le kiosque s'étend une avenue d'une longueur fantastique, aboutissant à la *Koningsplein,* à cinq

Digitized by Google

cents mètres de là. Le long de cette avenue se développent deux ailes très basses, sans étage, flanquées de galeries formant véranda, et renfermant une interminable suite de chambres numérotées dans lesquelles on entre de plain-pied de la rue : car l'avenue est une véritable rue ouverte à tout venant, et que traversent constamment des voitures, des dos-à-dos, des portefaix, des marchands.

Ma nouvelle demeure, située dans l'aile gauche, se compose de deux pièces, dont l'une s'ouvre sur la galerie-véranda, et l'autre sur une rue voisine. En y entrant, j'éprouve une sensation de fraîcheur, en comparaison de la température extérieure : de 34 degrés je tombe à 30 degrés ! Et pourtant il n'y a point de fenêtres à l'européenne, mais des volets à jalousie, à travers lesquels passe nuit et jour l'air extérieur.

La pièce vers la rue, séparée du salon par un simple paravent, est la chambre à coucher. Le lit est un vaste monument carré où six personnes dormiraient à l'aise. Sous la moustiquaire je ne trouve d'autre garniture qu'un drap de lit unique et un double oreiller, puis encore la classique « hollandaise », qui effarouche fort le nouveau venu, mais avec laquelle il sera bien vite familiarisé, car il la retrouvera partout : c'est un long boudin en cuir, de forme cylindrique, garni de toile blanche, dont on se sert pour éviter le contact des jambes et diminuer ainsi la transpiration pendant le sommeil.

La vie javanaise se complique d'autres raffinements intimes qui au début sont autant de mystères pour l'étranger : rien ne l'intrigue plus, par exemple, lorsqu'il pénètre pour la première fois dans un petit appartement où règne un grand luxe de marbres blancs, que d'y voir alignées sur le marbre, debout comme des troupes de grenadiers, des bouteilles de champagne pleines d'eau fraîche jusqu'au

Digitized by Google

bord. Ces bouteilles, dont il finit par deviner l'usage, il devra s'y habituer, de même qu'à la hollandaise, car on en a mis partout, avec... *proh pudor!* — une serviette unique à l'usage de tous !

Pour en finir avec les raffinements qu'imposent les exigences d'un climat torride, il faut mentionner encore les bains, qui tiennent une place si importante dans la vie javanaise. Deux ou trois fois par jour, principalement au lever et au coucher du soleil, on se dirige d'instinct vers une de ces piscines en marbre qui sont les endroits les plus délicieux d'un hôtel javanais. Le bain ne consiste pas dans une immersion complète, mais dans de simples aspersions. On trouve, dans chaque piscine, une immense jarre dans laquelle on puise l'eau fraîche avec une cuvette dont on se verse le contenu sur le corps. La sensation est exquise, et sous le ciel de Batavia il n'est pas de volupté comparable à celle de la piscine.

Passons maintenant, si vous le voulez bien, à la salle à manger, où le service est fait par des nuées de gentils petits Malais aux pieds nus, qui se tiennent derrière vous avec une assiduité infatigable pendant toute la durée du repas, remplissent votre verre dès l'instant où il est vide, vous apportent un plat nouveau au moment où vous achevez le précédent, et, comme les esclaves antiques, sont attentifs à vos moindres désirs. Ces Malais ne parlent que leur langue, et cela donne lieu à de fâcheux quiproquos. Ainsi, ils m'apportent du pain quand je demande du rôti, et *vice versa*, parce que le mot *pain* se traduit par *rôti* en malais. Heureusement, il y a sur la table un menu en français, que l'on m'apporte dès que je prononce les mots *soerat makan* (carte à manger). Sur le soerat makan mes Malais lisent parfaitement la langue de Vatel.

A Java, le malais est la langue franque, que les nou-

Digitized by Google

veaux venus ignorent seuls. La connaissance du hollandais, la langue des conquérants, n'est ici d'aucune utilité auprès du peuple conquis, et c'est là le fait saillant qui frappe dès l'abord l'étranger qui vient de l'Inde anglaise, où le conquérant a imposé sa langue au vaincu.

Nulle part les repas ne sont aussi nombreux ni aussi copieux que dans un hôtel javanais. Dès six heures du matin, le coulie spécialement attaché à votre personne vous apporte dans votre chambre une exquise tasse de café, ou plutôt une petite quantité d'essence de café mélangée d'une grande quantité de lait. A neuf heures, déjeuner froid arrosé d'une tasse de thé. A une heure, déjeuner chaud qui s'appelle *rijsttafel*, ou « table de riz ». A quatre heures, tasse de thé dans la véranda. Enfin, à neuf heures, le dîner. Le repas javanais par excellence est le rijsttafel, sorte de carry tellement compliqué qu'il faut renoncer à le décrire. L'élément fondamental du plat est une immense montagne de riz cuit à l'eau, mais il y a tant d'accessoires, tant d'épices, servant d'assaisonnement, qu'il faut plusieurs allées et venues des coulies pour les apporter de la cuisine, en sorte que servir un rijsttafel est un travail de près d'un quart d'heure : ce sont des morceaux de bœuf ou de buffle, des volailles, des légumes nageant dans le bouillon, de petits poissons rouges de macassar, une demi-douzaine de savantes sauces de carry, des salades, des piments qui laissent dans la bouche les plus cuisantes sensations, vingt friandises inconnues disposées sur un même plat par compartiments distincts. Heureux le vétéran qui connaît le nom et le goût de toutes ces choses ; mais malheur au novice qui ne peut en prendre qu'au hasard ! Le rijsttafel est suivi d'un dessert composé des fruits les plus savoureux de l'Inde, la mangue, le mangistan, le ramboetan, le doekoe, la papaye, la banane, et

Digitized by Google

surtout le succulent pamplemousse, sorte d'orange à chair violette, plus grosse qu'un melon, dont Bernardin de Saint-Pierre a propagé le nom dans le monde entier par son immortel poème de *Paul et Virginie*. La plupart de ces fruits ont un goût exotique qui ne plaît guère au nouveau venu, et auquel il faut s'habituer.

Maintenant que nous avons fait connaissance avec notre hôtel, courons la ville au hasard, et allons en quête d'impressions. Voici justement un de ces dos-à-dos qui s'offrent à profusion dans un pays où l'Européen ne circule jamais à pied. Il paraît que je suis au cœur de la nouvelle ville, d'après le plan de Batavia que je me suis procuré. J'ai beau la chercher, la ville, et écarquiller les yeux, je ne la vois pas. Au sortir de l'hôtel, je n'aperçois que des arbres, de la verdure, des jardins, et encore des jardins, de la verdure et des arbres. Suis-je à Batavia ou dans une forêt vierge? Un ami, qui s'amuse de mon étonnement, m'explique que Batavia n'est pas une ville à la manière européenne. Vous la cherchez? Vous y êtes. Ou plutôt, pour parler exactement, vous n'êtes pas à Batavia, l'ancienne ville, mais dans ce quartier moderne que les Hollandais désignent sous le nom de Weltevreden, et où réside la population européenne, loin des marais pestilentiels, ces laboratoires des fièvres qui ont valu à Batavia sa fâcheuse réputation d'insalubrité.

Weltevreden date du fameux maréchal Daendels, qui fut gouverneur des Indes néerlandaises au temps de Napoléon, et qu'on a appelé le « Napoléon des Indes ». Ayant reconnu les inconvénients de la situation de Batavia, il fit édifier, à deux lieues de la mer, de nouvelles casernes et un palais qui devait lui servir de résidence. Les Européens suivirent son exemple à l'envi, et chacun voulut avoir à Weltevreden sa maison de plaisance et son jardin. Et

Digitized by Google

l'on vit ainsi surgir une ville comme on n'en voit que dans les contes de fée.

Ce n'est pas tout à fait une ville champêtre, le *rus in urbe* d'Horace; c'est mieux encore : c'est une forêt équatoriale où dominent les élégants panaches des palmiers et des bananiers, le riche feuillage des tamarins et les hautes ramures des banians et des waringins; une forêt que coupent en tous sens des canaux, des rivières hantées par les crocodiles; une forêt que traversent de larges avenues inondées de fraîcheur et d'ombre. La ville, c'est la forêt; les rues, ce sont les avenues; les maisons, ce sont les pavillons que vous apercevez à peine, à demi cachés qu'ils sont dans la verdure, à l'ombre des grands arbres qui croissent dans des parcs pleins de mystère et de silence. Et ces pavillons sont si peu visibles, et aussi si espacés, qu'on ne se douterait guère qu'on se trouve au milieu d'une capitale. Tout y respire le bien-être, le calme et le repos, et c'est avec raison que les Hollandais l'ont nommée *Weltevreden*, nom qui répond bien à la chose, puisqu'il signifie « bien aise ». Je n'ai vu ailleurs qu'une seule ville du même type : c'est Wynberg, au cap de Bonne-Espérance, construite, elle aussi, par des Hollandais. La seule différence, c'est qu'à Wynberg les avenues sont ombragées par des pins séculaires importés de Hollande, tandis qu'à Weltevreden les voûtes de verdure sont formées par les gigantesques ramures des figuiers de banian, les plus beaux arbres de la création.

Ce qui est charmant encore, ce sont les demeures européennes, véritables maisons de plaisance dont le type architectural s'adapte admirablement au climat. Toutes sont faites sur le même modèle, qui participe de l'antique villa romaine et de la moderne villa italienne. Par une précaution nécessaire dans un pays exposé à de terribles

Digitized by Google

tremblements de terre, la maison n'a jamais d'étage. Elle est précédée d'une sorte de péristyle ou véranda, large et bien aéré, meublé comme un salon, et affecté, en effet, aux réceptions du soir. Ce péristyle communique avec les galeries intérieures, le long desquelles sont distribués les appartements. Un arrière-péristyle, situé de l'autre côté de la maison, est le lieu où se prennent les repas *al fresco*. Les murs, les colonnes, tout est blanchi à la chaux, et d'une propreté hollandaise. Le sol est pavé de plaques de marbre ou de simples carreaux rouges, sur lesquels on étend des nattes chinoises. Dans un pays chaud, humide et infesté d'insectes et de reptiles, il ne peut être question de tapis ni de tentures; inconnus aussi les carreaux de vitre, qu'on remplace par des volets, des jalousies, des stores hindous. Point de cheminées, point de poêle, point de caves souterraines. Les cuisines sont situées dans les annexes, derrière la maison, ainsi que les écuries, les chambres de bain, les logements des serviteurs. On ne saurait imaginer un système d'habitation mieux entendu sous un ciel de feu.

Si Batavia est la cité des villas, elle est aussi la cité des distances magnifiques. Comme chaque maison est située au milieu d'un parc, il en résulte que la population, qu'on évalue à quelque cent mille âmes, s'éparpille sur une étendue fantastique. Depuis le vieux noyau de la ville jusqu'au faubourg de Meester Cornelis, Batavia n'a pas moins de dix paal de longueur (quinze kil.) Dans aucune autre ville du monde je n'ai vu des hôtels couvrant, comme l'hôtel des Indes, avec ses jardins éclairés la nuit à la lumière électrique, une superficie de cinq hectares. Les places publiques sont des plaines herbeuses d'une étendue si invraisemblable, que c'est à peine si l'on distingue à l'horizon les maisons bâties sur leur pourtour. La Konings-

Digitized by Google

plein (plaine du roi) et la Waterlooplein sont assez vastes pour servir de champ de bataille à des armées entières. Et cependant on est confondu de voir comme elles paraissent petites sur le plan de l'énorme métropole de l'Insulinde. Et l'on comprend alors pourquoi les Européens ne sortent qu'en voiture.

Imaginez, si vous le pouvez, un trapèze mesurant une superficie de cent vingt-six bouws, ce qui répond à peu près à quatre-vingt-dix hectares. Vous pourrez y bâtir toute une ville, et vous mettrez une heure à en faire le tour. Ce trapèze, c'est la Koningsplein, qui dépasse probablement en étendue toutes les places du monde. Chez nous on donne le nom de plaine à des places beaucoup plus petites. Le Champ de Mars, à Paris, n'est que la moitié de la Koningsplein. En Europe, on la connaît si peu, que les dimensions que lui donne une célèbre encyclopédie sont dix fois trop petites. Les habitants de Batavia apprécient fort les avantages de cet immense réservoir d'air frais sous un ciel de feu, et lorsque récemment il fut question d'y créer un parc ou d'y bâtir des maisons, ce projet rencontra une vive opposition. Je n'ai rien vu de plus grand que la Koningsplein aux premières heures d'une claire matinée, quand, au bout de cette étendue vide et déserte, le soleil levant éclaire les lointains massifs du Ghédé et du Salak. Ce qui donne à cette plaine royale sa grandeur, c'est sa nudité, qui contraste si vivement avec les opulences végétales de cette serre à ciel ouvert que forme le reste de la ville. C'est une clairière dans une forêt, c'est une prairie dans un parc. Mais l'herbe y pousse si drue et si haute, avec un tel fouillis de plantes grimpantes, qu'on ne peut traverser la prairie que par des sentiers frayés. Le long de ces sentiers j'ai cueilli cette pudique sensitive (*Mimosa pudica*) dont les feuilles délicates s'effarouchent

Digitized by Google

et se ferment au plus léger contact du doigt, et que les Hollandais désignent sous le nom expressif de *roer me niet* (ne me touchez pas!).

Sur les quatre côtés de cet incommensurable quadrilatère règnent des allées plantées d'arbres et bordées de palais qu'habitent les nababs de Batavia. Le plus beau de ces palais est celui du gouverneur général, vaste édifice à colonnades grecques où le représentant de la Reine ne se montre que de loin en loin, lors des grandes solennités, car sa résidence habituelle est à Buitenzorg.

Ces allées de la Koningsplein sont, le soir, la promenade favorite du beau monde. C'est le principal rendez-vous des équipages et des cavaliers. Sous ce ciel béni, les hommes se promènent nu-tête, les dames nu-bras, l'éventail à la main, avec ces allures nonchalantes et paresseuses qui donnent tant de charmes aux créoles, et qu'elles doivent surtout à l'anémie résultant fatalement de l'habitude des dames en pays chaud de ne vivre de la vie extérieure qu'à partir de neuf heures du soir. C'est une des plus délicieuses jouissances de la vie tropicale que cette promenade en voiture, à l'heure où une fraîcheur relative a succédé à la chaleur oppressante du jour.

La Waterlooplein, qui n'a pas le sixième de l'étendue de la Koningsplein, passerait encore pour une très vaste place dans nos villes d'Europe. C'est là que se trouve le palais de Weltevreden, affecté aux divers services coloniaux, les demeures des fonctionnaires civils et militaires, les casernes, les arsenaux, les magasins. La Waterlooplein, qui est le cœur de Batavia, est aussi le siège du gouvernement colonial des Indes néerlandaises. C'est au palais de Weltevreden que se réunit le Conseil des Indes, dont les membres prennent immédiatement rang après le gouverneur général. Ce palais, qui n'a de remarquable que ses

Digitized by Google

dimensions, date, comme tout ce qu'il y a de grand à Batavia, du fameux maréchal Daendels. L'édifice ne fut achevé, toutefois, que par du Bus de Gisignies, le gouverneur belge qui administra les Indes néerlandaises à l'époque de l'union de la Belgique et de la Hollande. Ce fut lui aussi qui fonda la belle cathédrale catholique qui s'élève en face du palais. Ce fut lui encore qui érigea, au milieu de la place, une colonne que surmonte un lion pas bien terrible, en manière de chien caniche, posant une patte sur une boule. Ce monument, auquel la place doit son nom, rappelle la bataille de Waterloo, comme l'explique une emphatique inscription latine gravée sur le piédestal. Deux autres monuments ornent cette vaste place : la statue de Jean Coen, le gouverneur qui fonda Batavia en 1619, et la pyramide en fer érigée à la mémoire du général Michiels, un des héros tués dans la guerre des Indes.

Un des plus intéressants édifices de Weltevreden est le musée fondé par la Société des arts et des sciences de Batavia. C'est un palais de style grec situé sur la Koningsplein. L'éléphant en cuivre qu'on admire en y entrant est un cadeau du roi de Siam. Les deux magnifiques canons qui sont placés sur leurs affûts, dans le vestibule, proviennent du sultanat de Bandjarmassin, dans l'île de Bornéo, où ils figuraient parmi les insignes royaux devant le Kraton de Martapoera. Derrière ce vestibule s'ouvre la grande salle des collections archéologiques, où l'on a réuni les meilleures productions de l'art javanais : ce sont des statues en pierre représentant les divinités de la mythologie bouddhique ou sivaïte ; elles datent de la domination hindoue, et proviennent des divers temples de cette époque qui subsistent encore dans l'île de Java. Les indigènes ont en grande vénération ces vestiges de leurs anciennes croyances populaires, qui sont encore plus profondément enracinées

Digitized by Google

dans leurs cœurs que l'islamisme qu'ils professent actuellement. Dans une autre salle on a réuni les collections ethnographiques, où l'on peut se faire une idée des mœurs des populations de l'archipel indien, de leurs habitations, de leurs vêtements, de leurs meubles, de leur industrie, de leurs armes; leurs idoles en bois m'ont paru avoir une analogie frappante avec celles des populations du Congo; leurs instruments de supplice offrent tous les raffinements de cruauté que peut inventer l'imagination asiatique : on voit, à côté de l'écartèlement et d'autres effroyables supplices, des bourreaux qui roulent des yeux féroces et qui coupent en deux, de haut en bas, un homme suspendu la tête vers le sol. On conserve aussi dans ce musée de curieuses reliques datant des deux derniers siècles, un magnifique paravent sculpté datant du château de Batavia, l'acte original de la fondation de la ville, les horribles instruments de torture de la Compagnie des Indes, le fameux glaive de justice qui a tranché tant de têtes d'Européens et d'indigènes. La bibliothèque qu'abrite le même édifice est riche en manuscrits kawis, javanais, malaïs et arabes, très précieux pour l'histoire de l'Insulinde.

Le musée n'a point de salle réservée à l'art, comme on en trouve dans toute capitale qui se respecte. Au point de vue de l'art, Batavia est d'une déplorable pauvreté. Mais cette ville est assez belle de ses beautés naturelles pour qu'on n'y vienne chercher autre chose que ce qui n'appartient qu'à elle. Si elle manque de ce que possèdent les capitales d'Europe, elle a, en revanche, des ombrages, des arbres et des fleurs comme on n'en voit nulle part ailleurs, et sous ce rapport c'est une ville unique au monde. Pour l'ami de la nature, c'est une ville idéale, que ne troublent point les bruits assourdissants de nos rues enfiévrées, que n'empestent point les fumées de nos

Digitized by Google

fabriques, que n'étouffent point les superpositions d'étages de nos maisons hautes comme des tours. Et après l'avoir vue, on comprend pourquoi tant d'Européens qui y vivent depuis de longues années se plaisent au milieu de cet Éden et ne voudraient plus vivre ailleurs.

Le hasard des voyages m'a fait débarquer à Batavia le jour même où le gouverneur général y donnait dans son palais un bal officiel à raison de l'anniversaire de la jeune reine de Hollande. L'occasion de me mêler à l'élite de la société coloniale était trop belle pour ne pas la saisir. Je me suis rappelé que j'avais une introduction pour le frère du gouverneur, le jonkheer van der Wijck, directeur d'un des principaux départements coloniaux. Il m'a reçu dans ses bureaux, au palais de Weltevreden, et m'a pourvu d'une invitation en bonne forme. Et voilà comment ma première journée à Java s'est terminée par un bal comme on n'en voit qu'aux Indes.

Jamais je n'oublierai cette fête étincelante empruntant un charme spécial à son caractère tropical, cette très blanche salle de bal si bien ouverte à toutes les fraîcheurs du dehors, que sans cesse elle est traversée par le vol des chauves-souris qui jettent l'effroi parmi les gracieux essaims des valseuses, et ces jardins qui sont comme le prolongement de la salle, qui servent de promenoirs dans les intervalles entre les danses, et dont les splendeurs naturelles, éclairées par une brillante illumination, font mieux ressortir encore l'éclat des diamants et l'or des uniformes.

On n'imagine pas une fête de cour dans un cadre aussi admirable. Car on respire comme un air de cour dans ce palais du gouverneur général. Quand Son Excellence fait son entrée, en simple frac, au milieu de son brillant état-major composé d'une demi-douzaine d'adjudants en uni-

Digitized by Google

forme de gala, on sent, au silence respectueux qui se fait dans l'assistance, que c'est le représentant de la Reine qui paraît. C'est aux sons de l'hymne national qu'il prend place sous un dais de velours rouge; et, par une gracieuse attention pour les officiers de la frégate anglaise que j'ai vue ce matin en rade, l'hymne national est suivi du *God save the Queen*. Le gouverneur, après avoir salué l'assemblée, descend de l'estrade et très gracieusement fait le tour de la salle, se mêle aux groupes, adresse un mot aimable à chacun. Le jonkheer van der Wijck a le physique qui convient à un gouverneur : il est de haute stature, jeune encore, et sa physionomie est martiale. Cet homme, qui gouverne un empire colonial de trente-deux millions d'âmes, a conquis tous ses grades dans l'administration et a débuté comme un simple employé. Rien de plus beau que le coup d'œil des invités qui se pressaient par centaines dans le salon blanc et dans les jardins illuminés. Toute l'aristocratie de la colonie était là, les hommes dans de brillants uniformes, les femmes dans de ravissantes toilettes. Les généraux étaient nombreux, et on se montrait les héros qui ont joué un rôle dans les guerres de Lombock et d'Atjeh. Beaucoup d'officiers de marine, parmi lesquels les habits rouges des Anglais. Le monde diplomatique était au complet, et il y avait plusieurs chefs indigènes, et même une députation de l'empereur de Soerakarta, dans un costume d'une haute couleur locale. Sur toutes les têtes féminines ruisselaient les diamants et les perles, et il eût été bien difficile de dire qui, dans cet éblouissant tourbillon d'Européennes et de créoles, méritait la palme de la beauté.

Mais les plus belles fêtes du monde ont leur fin, et au lendemain d'un bal il faut vaquer aux affaires. Il s'agit tout d'abord d'aller régler à la Banque de Java cette méchante

Digitized by Google

question d'argent, constante préoccupation du voyageur. Puis il faut remplir à la police une formalité dont l'omission coûte cinq florins d'amende par jour de retard. Toute personne, sans exception, qui débarque aux Indes néerlandaises, est tenue de se présenter dans les trois jours devant l'autorité locale pour établir son identité et déclarer d'où elle vient et dans quel but elle s'est rendue aux Indes. C'est le formalisme de l'empire moscovite importé sous l'équateur. On ne peut d'ailleurs que reconnaître la sagesse et la nécessité de cette mesure dans une colonie que peuplent des millions d'indigènes d'une fidélité souvent douteuse : on comprend que, par prudence, le gouvernement surveille les Européens qui séjournent au milieu de ces populations faciles à dominer.

Maintenant que nous avons une idée du nouveau Batavia, nous pouvons donc prendre le tramway à vapeur qui nous fera franchir en trois quarts d'heure les deux lieues qui séparent Weltevreden de Kalibesar, le quartier des affaires de la *benedenstad* (ville basse), ainsi nommée par opposition à la *bovenstad*, la ville haute ou la ville neuve. Trois voitures forment le train : l'une où prennent place les blancs, l'autre qu'envahissent les indigènes, la troisième où grouillent les Chinois. La partie du train destinée aux Asiatiques est toujours bondée. Chinois et Malais pratiquent le principe qu'un omnibus ne peut jamais s'emplir; et jamais vous ne verrez les Chinois se mêler aux Malais, ni les Malais se mêler aux Chinois. Quant aux blancs, le prestige européen veut qu'ils ne se mêlent ni aux uns ni aux autres. Le service est fait par des Malais qui ne parlent que leur langue, et les choses n'en marchent pas plus mal.

Nous filons à toute vapeur le long d'une rivière canalisée qui s'appelle le Molenvliet (rivière du Moulin). Dans

Digitized by Google

ses eaux jaunes se plongent, à toute heure du jour, une multitude d'indigènes. L'usage des bains est d'une nécessité impérieuse à Java, si l'on veut éviter de cruelles maladies et des insectes inconnus dans les zones tempérées. On voit ainsi que Mahomet a fait sa religion dans la zone torride, où une excessive propreté est indispensable. C'est un spectacle auquel nous sommes peu habitués chez nous de voir hommes, femmes et enfants se baigner en famille au cœur d'une ville ; mais personne ici ne songe à trouver la chose extraordinaire, tant la modestie et le respect des convenances sont qualités innées chez les Javanais : il faut voir avec quelle décence ils se couvrent d'un sarrong sec, en même temps qu'ils laissent tomber le sarrong mouillé. Il arrive parfois qu'un crocodile happe un de ces malheureux. Étrange ville, où les canaux sont hantés par des crocodiles, et les rues par des serpents !

Je n'ai vu nulle part un contraste plus violent qu'entre le vieux Batavia et le nouveau Batavia, ou, plus exactement, entre la ville basse et la ville haute, car le nom de Batavia ne s'applique officiellement qu'à la ville basse, tandis que le nom officiel de la ville haute est Weltevreden. J'avais vu à Weltevreden des avenues bordées de parcs et de maisons de plaisance; à Batavia j'ai trouvé une vieille ville hollandaise, où des maisons en pierre sont serrées les unes contre les autres, où les canaux occupent le milieu des rues, où des ponts-levis surgissent aux points de croisement. Avec un peu de bonne volonté, on pourrait se croire au cœur d'Amsterdam, surtout lorsque, en pénétrant dans l'intérieur des habitations, on aperçoit les restes d'anciennes splendeurs telles qu'on en peut voir dans les opulentes demeures de la Heerengracht. On est frappé de l'air déchu de ces vieux palais, et quand on recherche la cause de cette déchéance, on la trouve dans le malheureux

Digitized by Google

emplacement de la ville, bâtie sur des terres d'alluvion conquises sur les marais et les jungles. Les marchands qui fondèrent Batavia, en 1619, se souciaient peu des nécessités de l'hygiène : ils ne considéraient que les nécessités du commerce, et une belle rade leur suffisait pour arrêter le choix du lieu où ils édifieraient la capitale. Et cette capitale, ils la firent à l'image de celle de leur pays, ils reproduisirent la Venise du Nord, que baignent l'Amstel et le golfe de l'Y, construisirent des rues, des canaux, des ponts-levis, des fossés, des remparts, des boulevards et un château. Ce fut leur erreur de vouloir faire une ville hollandaise sous les tropiques, et c'est à cette erreur qu'il faut attribuer en partie l'insalubrité proverbiale de Batavia. Les fondateurs de Batavia n'avaient pas non plus prévu que la ville qu'ils construisirent au bord de la mer en serait éloignée un jour d'une lieue. La bande de terre formée par l'envasement des rivières, qui va s'élargissant toujours, est devenue un nouveau foyer de maladies dont les miasmes sont portés à la ville par les vents soufflant du large. Et voilà pourquoi la population blanche a déserté Batavia et s'est retirée à Weltevreden, dans une région plus salubre. Batavia est restée la ville des affaires, mais les blancs ont cessé d'y résider. Il n'y a guère que les gens de couleur, Malais et Chinois, qui y aient leur résidence permanente ; les blancs y séjournent le moins possible, et, sitôt leurs affaires terminées, se retirent à la campagne, car Weltevreden, c'est la campagne.

Ce qui cause une pénible impression à Batavia, c'est de voir l'aspect abandonné de la ville, les rues presque désertes, et la dépréciation des propriétés. De somptueux palais, qu'un amour effréné du luxe avait fait élever, sont convertis aujourd'hui en bureaux, en magasins encombrés de marchandises, et quand on pénètre dans ces demeures

Digitized by Google

déchues d'anciens patriciens, qui atteignaient autrefois une énorme valeur locative, on y retrouve des marbres, des sculptures, des dorures, des stucs, mille vestiges qui attestent encore la splendeur passée de la ville qui s'appelait, dans ce temps-là, la « Reine de l'Orient ». Dans cette ville, qui n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut, il n'y a pas même un hôtel ou un café : par un phénomène semblable à celui qui s'est produit au Port-Louis, dans l'île Maurice, la vie s'est retirée de Batavia.

En allant régler mes affaires à la Banque de Java, j'ai parcouru le Kalibesar, qui est le quartier le plus important de la ville : c'est là que se trouvent les grandes banques hollandaises et anglaises, les principaux comptoirs de commerce, les agences des compagnies de navigation à vapeur. Le long de la grande rivière (Kalibesar) se développent, sur un immense espace, les factoreries et les magasins de la Handelmaatschappij, installés dans les vieux bâtiments qu'occupait autrefois la Compagnie des Indes. L'étendue et la solidité de ces constructions attestent sur quelle vaste échelle se faisait autrefois le commerce de la célèbre compagnie. Le Kalibesar est le centre des affaires : on y trouve les marchés aussi bien que les bureaux des négociants, des avocats ou des notaires : c'est la « cité » de Batavia.

De la Banque de Java je me suis rendu au Stadhuis. Le Stadhuis, c'est l'hôtel de ville, ou plutôt c'était l'hôtel de ville à l'époque où la capitale des Indes néerlandaises était gouvernée par un collège d'échevins. Mais aujourd'hui Batavia n'a plus d'institutions municipales, et le vieil hôtel de ville, tout en conservant son ancien nom, a reçu une destination nouvelle : ses vastes salles sont devenues les bureaux du résident. Quand on entre dans cet édifice très vieux, très pittoresque dans son style archaïque, on

Digitized by Google

se retrouve aux anciens jours de la colonie, et il semble qu'on recule de deux siècles. Aujourd'hui, comme dans ce temps-là, c'est sous le péristyle qu'on pend les criminels, et, en pénétrant sous ces vieilles voûtes, on songe aux milliers de pauvres diables qui y ont été envoyés à la potence. Au rez-de-chaussée, où circulent, nu-pieds, des policemen indigènes, il y a un corps de garde garni de lances, de fourches et autres armes bizarres. Un antique escalier en bois de teck, flanqué de lions, mène au premier étage, où se trouvent la salle des archives et la salle des délibérations, éclairées par de larges fenêtres hollandaises à rideaux verts, ornées de vieux tableaux et de meubles du temps. Devant la table autour de laquelle siègent les membres du conseil, j'ai remarqué, rangés debout, six immenses payongs ou parasols dorés, en bambou, qui sont, pour les Javanais, le symbole de l'autorité, symbole emprunté aux exigences d'un climat torride. Il paraît que c'est la couleur du payong qui témoigne du rang. Le parasol doré du résident est pourvu d'une hampe de deux mètres de haut, et est assez large pour abriter toute sa voiture. C'est à l'hôtel de ville que se trouve le bureau de police où les étrangers doivent demander un permis de séjour, formalité à laquelle j'ai dû me soumettre comme le premier venu, bien que je sois bondé de recommandations pour les plus hautes autorités de la colonie.

A quelques pas de l'hôtel de ville est la plaine où s'élevait autrefois le fameux château que le maréchal Daendels fit raser. La seule partie de l'édifice qui ait été épargnée est la Pinangpoort, porte monumentale ornée de colonnes, de vases et de deux gigantesques statues noires qui représentent des divinités mythologiques, ou peut-être des guerriers du temps de la Compagnie des Indes. Cette Pinangpoort était autrefois le lieu de réunion des marchands et des

Digitized by Google

agents de la Compagnie, qui venaient ici s'entretenir des nouvelles du jour, comme les Madrilènes à la Puerta del Sol. Sur l'esplanade qui occupe l'emplacement de l'ancien château, gît par terre une colossale pièce de canon d'origine portugaise, tenue en grande vénération par les Chinois et les indigènes, qui lui attribuent des vertus spéciales et lui offrent du riz, des fleurs, des parfums. Ce canon, comme l'indique l'inscription qu'il porte : *ex meipsa renata sum*, semble avoir subi des métamorphoses avant de revêtir sa forme actuelle. Le bouton représente une main fermée dont les premiers doigts et le pouce rappellent le *lingga*, symbole qui offre un sens mystique aux yeux des Javanais. Les indigènes croient, dans leur naïve superstition, que le jour où ce canon ira rejoindre un autre canon identique vénéré à Soerakarta, c'en sera fait de la domination des Hollandais à Java.

Un autre intéressant vestige des premiers temps de la colonie est le stadskerk, la vieille église de Batavia, datant de 1693, qu'on voit à l'entrée de la route de Jacatra. Ce n'est qu'une modeste église de village, mais elle renferme quelques reliques curieuses, des trophées d'armes, une vieille chaire de vérité, des chaises de forme antique. Près de l'église, on m'a fait voir un mur qui borde la route de Jacatra, et sur lequel est plantée une tête blanche percée d'un poinçon. Une plaque de marbre est adossée au mur et porte cette inscription en hollandais :

« Pour perpétuer le nom exécrable de Pieter Erberfeld, traître à la patrie, défense est faite de jamais bâtir ou planter en ce lieu. Batavia, le 14 avril 1722. »

Pieter Erberfeld avait, avec quelques mahométans fanatiques, Malais et Javanais, tramé le complot d'assassiner tous les chrétiens à Batavia. Mais trois jours avant la date fixée, le traître fut trahi à son tour par une fille indigène

Digitized by Google

qui aimait un officier hollandais. Erberfeld paya son crime des plus horribles supplices. On lui arracha les chairs avec des tenailles rougies, on lui trancha la main droite, on le décapita. Puis son corps fut écartelé, et les quartiers en furent envoyés en différents lieux pour y être exposés. Après quoi on rasa sa maison et on grava sur sa tombe l'inscription qui a si bien perpétué sa honte. Quant aux complices du traître, on leur arracha les chairs, on leur trancha la main, on leur broya bras et jambes, puis on les jeta hors de la ville et on les laissa mourir de faim. Et le dimanche suivant, dans cette église voisine qui subsiste encore, on chanta des actions de grâces.

Dans toutes leurs colonies, les Hollandais étaient coutumiers de ces châtiments d'une barbarie atroce. Lorsque je visitai le vieux château qu'ils érigèrent autrefois au cap de Bonne-Espérance, je songeai aux sombres drames qui se déroulèrent, là aussi, aux premiers jours de la colonie. Et c'est un fait assez curieux qu'au cap de Bonne-Espérance un pauvre Français, du nom de Barbier, fut condamné à peu près au même supplice que celui dont Erberfeld mourut à Batavia : on lui trancha la main droite, on le décapita, on l'écartela ; les entrailles furent enfouies sous le gibet, la tête et la main furent clouées à un pilori sur la grand' route, les quatre quartiers du corps furent envoyés dans quatre différents districts. Barbier n'était pourtant point coupable de trahison, mais simplement d'intrigue et de mensonge. Les archives de la Compagnie des Indes orientales abondent en détails révoltants sur les tortures atroces qu'on infligeait souvent pour de simples peccadilles. Le château du Cap et le mur d'Erberfeld en disent plus que bien des volumes sur l'histoire des premiers temps de la colonisation hollandaise. Eh bien, ces Hollandais d'autrefois n'avaient, pas plus que leurs pai-

Digitized by Google

sibles descendants, l'humeur sanguinaire ; mais ils étaient des justiciers, et, n'en déplaise aux âmes sensibles, la banqueroute du système pénal moderne prouve que se défendre ne vaut pas faire justice.

La vieille église hollandaise de 1693 et le mur sinistre auquel est adossée la tombe d'Erberfeld devaient évidemment se trouver autrefois au cœur même de la ville ; aujourd'hui l'église et le mur sont tout ce qui reste de cette partie du vieux Batavia, et rien n'est plus inattendu que l'apparition de cette église et de ce mur au milieu d'une forêt de cocotiers qui s'épanouit là même où s'est trouvé l'embryon de la cité. Dans cette forêt, où l'on pourrait se croire à mille lieues de Batavia, et où les tigres s'égarent parfois, vivent d'une vie à demi sauvage, ne payant aucun loyer, s'abritant sous des huttes en bambou, mangeant du riz, quelques Belges qui ont servi dans l'armée des Indes et auxquels le gouvernement paye une petite pension de deux cents florins.

Quel indicible contraste entre le mystère de cette forêt et la bruyante animation des quartiers asiatiques ! Je n'ai rien vu de plus étourdissant, de plus pittoresque que le *Kampong tjina,* le quartier chinois du vieux Batavia, où grouillent à peu près vingt mille jaunes, n'ayant, pour la plupart, d'autre costume qu'un petit caleçon et une queue de cheveux qui leur tombe sur le dos. Tantôt nous étions, en plein Batavia, dans une forêt hantée par les tigres, et voici que nous sommes maintenant transportés en Chine, dans un faubourg de Canton ou de Nanking ! L'étrange ville que cette capitale des Indes, où l'on trouve tant de choses variées et hétéroclites ! Dans ce populeux quartier chinois règnent une animation, une activité, un bruit offrant un contraste parfait avec le calme des indigènes, qui n'élèvent jamais la voix. Il faut quelque courage pour

Digitized by Google

s'aventurer dans ce séjour des célestiaux, à cause de l'odeur *sui generis* et de la malpropreté qui y règnent; mais les Chinois ne seraient plus des Chinois sans la saleté, et rien n'est plus intéressant que d'étudier sur le vif leur vie populaire, leurs mœurs, leurs usages, qu'on a si souvent vus en images et dans les livres, et qu'on peut voir ici en réalité. C'est très drôle et très amusant, ces maisons aux toitures en saillie et relevées en volute, style tour de porcelaine, avec des dragons aux portes et des clochettes sous les toits, et ces ateliers où l'on voit des ouvriers nus confectionner des meubles en bois de teck ou se livrer à d'autres métiers variés, avec la patience et l'habileté consommée de la race jaune, et encore ces boutiques de friperie où l'on trouve tous les objets imaginables, à l'usage des Européens aussi bien que des indigènes; il n'est pas jusqu'aux livres européens qu'on ne trouve parmi les articles de quincaillerie, et si le marchand chinois ne peut vous procurer l'objet qu'il vous faut, pour sûr il saura bien le dénicher dans la boutique du voisin. Ils ont le génie du commerce et de l'industrie.

Il n'est peut-être point de contrée, en dehors de la Chine, où les Chinois soient plus nombreux que dans l'île de Java, et il n'est point de ville, en dehors du Céleste-Empire, où ils soient plus nombreux qu'à Batavia : dans la seule résidence de Batavia, on en compte, suivant Veth, soixante-dix mille, dont trente-quatre mille femmes. Beaucoup habitent, dans la vieille ville, des maisons qui servaient autrefois de demeures aux Européens; mais le plus grand nombre vivent dans le *Kampong tjina*, où ils ont leurs maisons chinoises, leurs temples et même leurs marchés.

Les indigènes, tout comme les Chinois, ont leurs kampongs, où ils vivent dans des huttes de bambou à toiture

Digitized by Google

en chaume, ombragées par des figuiers et des tamarins, arbres sacrés aux yeux des Malais, qui les chérissent comme leurs kalappa (cocotiers). Là grouillent une foule d'indigènes demi-nus, dont tout le vêtement consiste en un sarrong multicolore et un turban. Malgré la simplicité du costume, c'est la population la plus variée, la plus bigarrée qui soit au monde. Cette race malaise est aussi paisible et aussi taciturne que la race chinoise est bruyante et affairée. Ils font tout en silence, et on ne les entend pas même marcher, car ils vont toujours nu-pieds sur le sol amolli par les pluies. C'est le voisinage de ces kampongs, disséminés entre les quartiers européens, qui contribue à l'insalubrité de la ville. Les indigènes, en plantant des arbres autour de leurs habitations, empêchent que le soleil absorbe l'humidité du sol, qui, saturé d'eau par les ondées tropicales, devient boueux, se couvre de flaques d'eau et de marais dont les pestilences se mêlent aux exhalaisons des arbres et des plantes. Aussi les kampongs sont-ils des foyers de maladies infectieuses auxquelles les indigènes, grâce à leur frugalité, résistent assez bien, mais qui font beaucoup de victimes parmi les Chinois. Les quartiers européens les plus salubres et les plus recherchés sont ceux qui sont les plus éloignés des kampongs indigènes, tels que le quartier de Rijswijck. Moins privilégié est le quartier de Noordwijck, situé dans une région plus basse et près des kampongs : aussi l'aristocratie a-t-elle pris possession du quartier de Rijswijck pour laisser le quartier de Noordwijck aux *toko-houders*, c'est-à-dire les Européens qui tiennent un de ces magasins ou bazars que les Malais désignent sous le nom de *toko*.

L'assainissement de Batavia est une des plus belles conquêtes des Hollandais. De cette ville dont la réputation d'insalubrité était telle autrefois que son nom était

Digitized by Google

Page 38.

BATAVIA — KAMPONG INDIGÈNE

Digitized by Google

Digitized by Google

synonyme de « cimetière des Européens », ils ont su faire une ville presque aussi salubre qu'Amsterdam. Le choléra, qui était endémique autrefois, a disparu depuis que la ville est alimentée par une eau pure que fournissent des puits artésiens communiquant avec une nappe profonde non contaminée. Il y a encore des fièvres, mais combien plus rares et plus bénignes que dans les premiers temps de la colonisation! La mortalité était jadis tellement alarmante, qu'on se demandait s'il ne faudrait pas abandonner la ville. Raffles et Crawfurd rapportent que, de 1733 à 1738, les fièvres emportèrent annuellement deux mille Européens; la contagion diminua en 1739 pour reparaître en 1744, avec une nouvelle violence. On en rechercha les causes, et on reconnut que les principales étaient le défaut de circulation de l'air, par suite de l'épaisse végétation qui entourait la ville et obstruait l'entrée du port, puis encore l'amoncellement des débris de végétation et d'animaux charriés par les rivières. On peut dire que ce qui a contribué le plus à l'assainissement de Batavia, c'est le desséchement des marais environnants, qui ont été transformés en champs fertiles, et le défrichement des jungles, auquel on a employé les soldats de l'armée des Indes (1).

On voit ainsi ce que peut, à la longue, la civilisation importée dans une contrée vierge. Ce que les Hollandais ont fait à Java, on peut le faire à leur exemple dans les autres colonies situées dans la zone torride.

(1) Décès des Européens à Batavia, d'après Van Leent :
En 1730, un décès sur 22 résidants.
En 1850, un décès sur 2 résidants.

Digitized by Google

CHAPITRE III

BUITENZORG.

L'écrasante chaleur de Batavia m'a ôté le sommeil et l'appétit, comme il arrive à tous ceux qui viennent en droite ligne de l'Europe. Il faut quelque temps pour s'acclimater à ce ciel de feu, et aussi pour s'habituer au nouveau genre de nourriture dont le rijsttafel constitue le principal élément. Quelques jours après mon débarquement, j'ai éprouvé la nostalgie d'horizons nouveaux. J'ai donc bouclé ma valise pour entreprendre mon voyage dans l'intérieur de l'île.

Buitenzorg, si renommé pour la fraîcheur de ses nuits, doit être ma première station. Avant de quitter Batavia pour quelques semaines, j'ai tenu à prendre congé de mes amis, entre autres l'aimable consul général M. Charlier, qui m'a comblé de bontés pendant mon séjour dans cette ville où, sans lui, j'aurais été bien isolé. Puis j'ai pris, à la gare de Weltevreden, le train qui franchit en une heure et demie les cinquante-six kilomètres qui séparent Batavia de Buitenzorg. C'est un Chinois qui m'a délivré un billet au guichet, c'est un Chinois qui m'a servi un rafraîchissement au buffet. Ces Chinois parlent, outre leur langue nationale, le hollandais et le malais. Au service de la voie sont préposés des Javanais : machiniste,

Digitized by Google

chauffeur, conducteur de train, contrôleur, aiguilleurs, tout le personnel est indigène. Et c'est la raison pour laquelle les trains ne circulent que pendant le jour, car les indolents indigènes n'offrent pas des garanties suffisantes pour la sécurité du service de nuit.

La ligne de Batavia à Buitenzorg, qui relie la résidence du gouverneur général à la capitale de l'Insulinde, est le premier chemin de fer qu'on ait établi à Java. Comme toutes celles qu'on a construites dans les parties accidentées de l'île, cette ligne est à voie étroite, d'un mètre sept centimètres de largeur. Il fallait, en effet, la relier à celle qui traverse le massif montagneux du Préanger, accessible seulement au matériel léger des voies de petite section. Le type des voitures réalise toutes les conditions de confort et de fraîcheur : elles sont munies de couloirs, de sièges de canne, de volets, de cabinets de toilette. Européens, Chinois et Javanais voyagent séparément, et il y autant de voitures que de races distinctes.

Le train m'emporte à toute vapeur à travers les nombreuses maisons de plaisance de Meester Cornelis, un des faubourgs où résident les nababs de Batavia. Plus loin, nous voici enfin dans les campagnes javanaises. J'éprouve un plaisir inexprimable à contempler ces nouveaux horizons, si différents des nôtres : ces campagnes sont aussi plates que celles de la Hollande, et cependant leur aspect annonce tout de suite combien la Hollande est loin : pour vous en faire une idée, remplacez les paysans néerlandais par des Malais et des Chinois, les bœufs par des buffles, les peupliers et les bouleaux par des palmiers, des bouquets de bambou, des bananiers, les prairies par des sawas ou rizières. Ces sawas, que vous apercevez aussitôt que vous avez franchi les dernières limites de la ville, et qui vous obséderont d'un bout à l'autre de l'île, sont

Digitized by Google

la caractéristique de la campagne javanaise, car c'est de riz que se nourrissent les 25 millions d'habitants qui peuplent Java, à raison de 190 habitants par kilomètre carré. Dans les parties accidentées, les sawas sont disposés en gradins qui présentent des surfaces planes, en vue de l'irrigation : ces surfaces sont divisées en carrés qu'entourent de petites digues d'argile ; chaque carré de riz est inondé au moyen d'une ouverture pratiquée dans la digue, et cette ouverture est ensuite refermée pour que l'eau, distribuée de gradin en gradin, demeure sur la rizière et submerge les racines. Arrivé à sa deuxième période de croissance, le riz a, au contraire, besoin de sécheresse, jusqu'à ce que la graine arrive à maturité. Les Javanais doivent la culture du riz aux Hindous qui occupèrent autrefois leur pays, et ils poussent cet art beaucoup plus loin que les Hindous actuels.

Je suis arrivé à Buitenzorg à la chute du jour, par une pluie diluvienne qui brouillait tous les objets. Du fond de la voiture qui m'a conduit de la gare à l'hôtel, je n'ai rien pu voir du paysage. Mais quelle agréable impression de trouver enfin un soulagement aux chaleurs d'enfer de Batavia ! Cette pluie a légèrement rafraîchi l'atmosphère, et ce peu de fraîcheur m'a paru délicieux. Et pourtant la différence de température n'est que de deux ou trois degrés à peine.

Buitenzorg doit son climat salubre moins à sa faible altitude de 265 mètres qu'aux pluies et aux orages qui rafraîchissent et purifient journellement l'atmosphère. Ces pluies tombent assez régulièrement dans l'après-midi, mais persistent rarement au delà du coucher du soleil, en sorte qu'on peut jouir des matinées et des soirées. Il pleut à Buitenzorg pendant toute l'année, même dans la saison sèche où nous sommes, et qui dure de juin à octobre. Le

Digitized by Google

phénomène est dû au double voisinage de la mer et des montagnes. La bande de terre qui s'étend des montagnes à la mer n'a guère que douze lieues de largeur : cette bande est fortement échauffée par le soleil, et il s'établit ainsi dans la matinée un courant d'air ascendant ou vent de mer dont l'humidité, sous l'influence de la chaleur solaire, s'élève vers les cimes, où elle se condense en nuages. Bientôt l'atmosphère se charge d'électricité, et les nuages amoncelés crèvent en pluie au bruit du tonnerre. Buitenzorg semble être un des points de la terre les mieux partagés quant à la fréquence des orages et à l'abondance des pluies : il y tombe 4,680 millimètres de pluie par an, tandis qu'en Hollande, une des contrées les plus pluvieuses de l'Europe, il n'en tombe par an que 660 millimètres.

L'hôtel de Belle-Vue, où je suis descendu, est peut-être, de tous les hôtels de Belle-Vue, celui qui mérite le mieux son nom. J'ai demandé une des chambres situées dans la dépendance tournée vers le panorama. Quand, du haut de mon balcon, j'ai regardé, l'admiration m'a cloué sur place. On a beau être prévenu, la réalité dépasse toute attente. C'est un des plus parfaits tableaux que Dieu ait créés, et comme ce tableau sort tout à fait du cadre de nos paysages d'Europe, il n'y a point de mots qui puissent bien traduire l'impression inoubliable qu'il fait passer des yeux à l'âme. Non, je ne puis dire le délicieux ravissement que j'éprouve quand je plonge du regard dans ce ravin au-dessus duquel s'avance la terrasse aérienne qui est mon féerique balcon, dans ce ravin tout exubérant d'une vie de paradis terrestre et au fond duquel se tord, comme grisée des magnificences de la végétation tropicale, une rivière folle et fougueuse, le Tji-Dani, une rivière qu'on ne se lasse point de regarder, avec son adorable pont de bambou, et ses eaux brunes, rapides comme la flèche, sonores comme l'Océan, où

Digitized by Google

matin et soir viennent se baigner de pittoresques groupes d'indigènes au corps couleur de cannelle. La rivière est à plus de cinquante mètres au-dessous de mon observatoire, et cependant les cimes des palmiers géants dont elle baigne les pieds sont au même niveau que le balcon. Dans une clairière qui s'ouvre au milieu de la verdure apparaissent, à une portée de fusil, les rustiques habitations de bambou d'un village indigène, seul signe de la présence de l'homme au milieu de cette prodigieuse mer de palmiers qui commence à vos pieds et qui semble s'étendre à l'infini, montant jusque sur les flancs du Salak, dont l'imposant massif forme l'arrière-plan du tableau. Le Salak, que j'avais déjà aperçu de la mer avant de débarquer dans l'île, est comme le point de mire de cet incomparable paysage : l'œil remonte des rizières et des plantations de café qui couvrent les pentes inférieures de la montagne aux forêts vierges qui croissent depuis la limite des cultures jusqu'au sommet du volcan éteint.

J'ai contemplé ce tableau à différentes heures, éclairé par le soleil ou par la lune, mais jamais je ne l'ai trouvé d'une plus troublante beauté que lorsque l'orage y apporte sa note tragique : le site devient alors grandiose au delà de toute expression; les éclairs, qui se succèdent presque sans interruption, font resplendir de lueurs étranges cet océan de verdure, et les puissants roulements du tonnerre ajoutent encore à la grandeur de la scène. Ce n'est pas de la pluie qui tombe, ce sont des trombes d'eau qui éveillent l'idée du grand déluge. En fermant les yeux, on croit entendre la voix formidable du Niagara. Mais voici que l'orage s'éloigne; dans le ciel purifié la lune s'est levée, brillant d'un éclat presque surnaturel, et l'immense concert des insectes a succédé au fracas du tonnerre. Elles sont si belles, ces nuits javanaises, qu'on ne devrait en

Digitized by Google

parler que dans la langue des poètes. Dans ce ciel si lumineux, il semble qu'on lise, plus visibles encore que dans notre hémisphère, les mots sublimes tracés par une main divine.

C'est au lendemain d'un de ces orages dont on ne peut se faire une idée dans nos climats, que je me suis réveillé avec une atroce courbature. Esculape, que j'ai consulté, a dit que je payais tribut à l'humide climat de Java. Est-il rien qui puisse mettre en défaut la philosophie humaine comme de tomber malade au début d'un voyage ! Comprend-on ce qu'il y a d'absurde à se voir cloué à l'hôtel, condamné à l'horrible oisiveté, seul, sans livres, sans amis, n'ayant pour toute société que celle d'un boy qui parle malais ! J'ai passé de mortelles journées étendu sur une chaise longue dans mon balcon, n'ayant d'autre distraction que les gigantesques araignées qui envahissaient mon domaine et les gentils lézards dont le petit cri amical semblait compâtir à ma misère, et puis encore les indigènes qui, matin et soir, venaient prendre leurs ébats dans le Tji-Dani coulant à cinquante mètres sous mes pieds. Ah ! ce merveilleux paysage qui, à mon arrivée, m'avait arraché des cris d'admiration, ce tableau si riant, si éclatant de soleil et de verdure, comme il me semblait odieux ! Ce paradis m'était devenu une terre abominable, et dans le silence de mes nuits douloureuses, je songeais aux milliers de lieues de cet Océan qui me séparaient des miens. J'ai compris, cette fois, ce que la nostalgie peut ajouter de raffinements à d'atroces souffrances physiques.

La science du docteur Diephuis, médecin militaire, m'a remis sur pied plus tôt que je ne l'espérais, et au bout de cinq jours j'ai pu quitter ma prison. Ma première promenade a été au 's Lands Plantentuin, le fameux jardin botanique de Buitenzorg. On m'avait dit que c'était le plus

Digitized by Google

beau du globe, et je l'admets sans peine, lorsque je le compare aux jardins célèbres que j'ai visités dans d'autres pays appartenant au monde tropical, à Ténériffe, à l'île Maurice, à Durban, à Ceylan, à Singapour. Tout ce que j'avais vu et tant admiré dans mes précédents voyages m'a paru subitement pauvre et mesquin auprès de toutes les merveilles qui se trouvent ici accumulées. Un climat particulièrement propice, une altitude modérée, une humidité constante causée par les pluies abondantes qui tombent pendant toute l'année, tout contribue à faire du jardin botanique de Buitenzorg une vaste serre de premier ordre, où la flore tropicale manifeste toute la puissance de sa sève et étale toute sa splendeur. Là, les plantes sont grandes comme des arbres, et les arbres grands comme des tours.

's Lands Plantentuin diffère absolument du type ordinaire des établissements de ce genre : ce n'est point un de ces jardins aux allées régulières et rectilignes, tels que les Pamplemousses, moins encore un parc anglais comme à Singapour ou Peradenya ; c'est plutôt une forêt touffue, d'une infinie variété, où, comme dans une arche de Noé du règne végétal, croissent côte à côte tous les arbres et toutes les plantes de la zone chaude de la terre, depuis l'élégant palmier et le gracieux bambou jusqu'au banian et au waringin, ces rois des forêts équatoriales devant lesquels on éprouve un religieux respect. On est tenté de courber la tête et de murmurer une prière lorsqu'on pénètre dans la grandiose avenue plantée de canaria qui traverse de part en part, comme la grande nef d'une cathédrale, l'immense jardin, et d'où rayonne tout un réseau d'autres avenues percées à travers ce labyrinthe de verdure d'une étendue de cinquante-huit hectares. Du haut de ces colonnades pendent, comme de monstrueux serpents,

Digitized by Google

les innombrables variétés de lianes que produisent les forêts de l'Insulinde. Les végétaux, disposés par compartiments, suivant leur famille naturelle, sont généralement représentés par deux exemplaires, dont l'un porte une étiquette. Chaque compartiment est désigné par une étiquette collective, donnant les noms des familles et des genres. Le docteur Treub, directeur du jardin, en a dressé une description méthodique. Mais une nomenclature aride ne peut donner qu'une faible idée de ce magnifique abrégé de la nature équatoriale où, sous l'action constante d'une chaleur humide, la vie éclate avec une exubérance inouïe. Grisé par les suaves parfums, éperdu d'admiration, j'ai erré de longues heures dans ces allées ombreuses, m'imaginant que j'avais retrouvé le paradis perdu, allant d'une plante à l'autre, d'un arbre à l'arbre voisin, ne sachant à laquelle de ces splendeurs naturelles j'accorderais d'abord mon attention.

Si je voulais énumérer quelques-unes des principales richesses botaniques de Buitenzorg, c'est par les palmiers qu'il faudrait commencer. A côté des espèces indigènes, on y voit quantité d'autres, originaires de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique équinoxiale, de l'Australie, telles que le majestueux *Oreodoxa* de Cuba, le *Mauritia* du Brésil, l'*Elaïs* ou palmier à huile de la Guinée, le *Metroxylon*, de la moelle duquel on retire le sagou, le latanier de Bourbon, le *Laodicea* des Seychelles, qui produit ce fruit très rare, le *coco de mer*, dont j'avais vu de curieux spécimens aux Pamplemousses, puis encore le palmier grimpant ou *rotang*, dont les tiges minces grimpent jusqu'à la cime des arbres et atteignent communément cent mètres de longueur, et dont les épines sont si acérées, que les indigènes en garnissent les fourches avec lesquelles ils prennent les voleurs. Plusieurs allées sont bordées de colonnades de

Digitized by Google

palmiers, et l'une des plus belles est une allée tournante ombragée de magnifiques *Livistona* au port élancé. Mais de tous les palmiers, il n'en est point de plus droit que l'aréquier, dont la svelte colonne d'albâtre porte un chapiteau de feuillage d'un vert brillant, qui est une merveille de grâce et de légèreté : cet arbre qui s'élance vers le ciel, à vingt mètres de hauteur, sans la moindre déviation, contraste singulièrement avec le mode de croissance du cocotier, qui s'incline dans toutes les directions ; ce contraste a inspiré un dicton indigène, suivant lequel on est assuré de ne point mourir si on a le bonheur de rencontrer un cocotier droit, un aréquier courbé et une corneille blanche. L'aréquier porte de grandes grappes de noix qui ont à peu près la grosseur et la dureté des muscades, et qui, comme la noix de coco, sont enfermées dans une enveloppe fibreuse. Dans toute l'étendue de l'île de Java, les indigènes de tout âge et de tout sexe, depuis le sultan jusqu'au dernier des coulies, trouvent leur suprême jouissance à mâcher un horrible mélange de noix d'arec coupée en tranches minces, additionnée d'une pincée de chaux et d'un peu de tabac, et enveloppée dans une feuille de bétel. Ce mélange noircit les dents et rougit la salive. Le *sirih*, c'est le nom indigène du mélange, paraît être sain et stomachique, il parfume l'haleine et fait supporter les plus grandes chaleurs.

Les serres de Buitenzorg sont disposées pour protéger les plantes contre le soleil, à l'inverse des nôtres, qui servent à emmagasiner la chaleur solaire : ce sont des constructions en lattis, destinées aux végétaux qui ont besoin d'ombre et d'humidité, véritables serres fraîches au milieu d'une serre chaude à ciel ouvert. Dans une de ces serres on cultive les orchidées principalement, dans le but d'envoyer ces plantes d'ornement dans les pays où elles sont en vogue.

Digitized by Google

Si je voulais signaler encore quelques merveilles botaniques qui m'ont particulièrement frappé, je parlerais des bambous, qui atteignent à Java une taille monstrueuse : aussi n'y a-t-il pas de végétal dont la croissance soit plus rapide; un ingénieur savant a constaté, ici même, qu'un bambou planté par ses soins avait grandi en vingt-quatre heures de cinquante-sept centimètres, soit deux centimètres trente-sept par heure, ou trois dixièmes de millimètre par minute. Avec un peu de patience et beaucoup d'imagination, rien de plus aisé que de voir croître la plante à l'œil nu. Et pourtant, ces arbres gigantesques ne sont que des graminées, dont la tige creuse est à nœuds, comme le chaume de toutes les graminées. Le bambou rend aux Javanais autant de services que le palmier, et l'on pourrait écrire un livre sur toutes les ressources que les indigènes savent tirer des différentes parties de ce roseau.

Du jardin botanique au palais du gouverneur général il n'y a qu'un pas, car le parc qui entoure le palais n'est que la continuation du jardin, avec lequel il forme un tout. Une des merveilles de ce parc, c'est la drève des waringins. De tous les arbres de Java, il n'en est pas de plus fantastique : c'est une espèce de multipliant qui rappelle le banian du Bengale (*Ficus religiosa*); ses longues racines aériennes retombent jusqu'à terre et donnent ainsi naissance à des troncs nouveaux : c'est une architecture touffue et enchevêtrée de piliers, de colonnades, d'arcades gothiques, de nervures, de voûtes, et l'ensemble est d'un aspect aussi étrange que grandiose. Qu'on s'imagine maintenant toute une drève de waringins, dont les branches principales, soutenues par les racines mères, se rejoignent et s'entrelacent de manière à former une immense voûte qui est elle-même comme une forêt aérienne, ne laissant tamiser aucun rayon de soleil, et au bout de

Digitized by Google

laquelle on aperçoit, au ras du sol, une raie blanche, très mince, qui marque l'endroit où ce tunnel de verdure aboutit à la lumière du jour. L'imagination des anciens aurait rangé cette drève au nombre des sept merveilles du monde.

Ce parc admirable est animé par de nombreux troupeaux de cerfs javanais parfaitement apprivoisés : ils errent en liberté sur les vastes pelouses qui s'étendent entre les grands arbres, et ils s'abreuvent aux étangs, sur lesquels flottent des lotus d'Égypte et des *victoria regia* du Brésil.

Le lieu le plus romantique du parc est un bois de bambous qui abrite les restes d'anciens gouverneurs généraux et de leurs familles, ou de savants tels que les naturalistes Kuhl et Van Hasselt, morts à la fleur de l'âge. Mourir à Java, dire adieu à ce ciel fortuné, à ce souriant paradis de verdure, ce doit être plus triste encore que de mourir sous le ciel sévère du Nord. Je n'ai rien vu de plus doux et de plus reposant que les ombrages de ces bouquets de bambous géants dont les rameaux forment voûte au-dessus des sépultures, et les enveloppent de mystère, de fraîcheur et de silence. Si je pouvais choisir ma dernière demeure, c'est dans ce poétique cimetière tropical que je voudrais reposer, car, pour couvrir une tombe et pour abriter le pieux ami qui s'y agenouille, il n'y a pas d'ombre meilleure que celle du bambou.

Buitenzorg, dont le nom signifie « Sans-Souci », est la résidence ordinaire du gouverneur général, dont le palais s'élève au milieu du parc. C'est à ce palais qu'aboutissent, comme à un centre, tous les rouages de l'administration du vaste empire des Indes néerlandaises. Imaginez un grand bâtiment style Empire, surmonté d'une coupole où flotte le drapeau tricolore, orné de beaucoup de colonnes ioniques, de corniches, de frontons, d'escaliers de marbre,

Digitized by Google

JARDIN BOTANIQUE DE BUITENZORG — L'ARBRE A GUTTA-PERCHA

Page 50.

Digitized by Google

Digitized by Google

de galeries, et de tout ce qui constitue ce qu'on est convenu d'appeler un monument de bon goût. Cet édifice moderne, sans étage, dont le manque de hauteur est racheté par le développement des ailes, en a remplacé un autre à étage, qui fut détruit par un tremblement de terre. C'est dans ce « Sans-Souci » javanais que Son Excellence le Jonckeer van der Wijck m'a reçu le lendemain de ma demande d'audience. L'adjudant Kan, qui a transmis ma demande, n'est autre que l'un des fils de l'éminent professeur Kan, président de la Société de géographie d'Amsterdam, que j'ai eu le plaisir de rencontrer au congrès de géographie de Paris. A l'intérieur, le palais m'a paru avoir plus grand air que celui de Batavia, avec ses longues enfilades de salons et son immense salle de bal au parquet correctement ciré. J'ai remarqué surtout, dans le grand vestibule, une curieuse galerie de portraits représentant toute la série des gouverneurs de la colonie, depuis l'infortuné Pieter-Booth, qui, au cours d'un voyage de Batavia à Amsterdam, périt si misérablement dans un naufrage sur les côtes de l'île Maurice, où une montagne célèbre porte encore son nom. Le gouverneur m'a reçu dans son cabinet de travail, avec autant de simplicité que de bienveillance. Il parle le français avec une rare perfection. Il m'a donné quelques excellents conseils sur mon plan de voyage, et m'a recommandé de me trouver à Soerakarta le jour de la fête de la Reine mère, à cause des fêtes qui se célèbrent à cette date à la cour du sultan de Java. Il m'a promis, outre les passeports nécessaires pour voyager dans l'intérieur, des lettres spéciales pour les résidents ou gouverneurs des provinces.

Résidence habituelle du gouverneur général, Buitenzorg est une réduction champêtre de la capitale : c'est un petit Versailles tropical qui est à Batavia ce que Pétropolis, au

Digitized by Google

Brésil, est à Rio, ce que le Réduit, à l'île Maurice, est au Port-Louis, ce que Kandy, à Ceylan, est à Colombo. Là viennent se retremper, dans un climat moins brûlant, les Européens épuisés par les chaleurs du littoral. L'avenue principale, qui longe le jardin botanique, est bordée de villas très blanches, mieux ombragées encore que celles de Batavia : c'est là qu'habitent les Européens, et l'on ne saurait vraiment imaginer de demeures d'aspect plus avenant. Chaque soir, à sept heures, ces villas offrent un coup d'œil charmant, avec leurs vérandas éclairées : car c'est l'heure des visites, qui se font entre le bain et le dîner. La dame de céans tient salon dans la véranda et offre aux visiteurs des boissons glacées, des liqueurs apéritives et même des cigares, puisque la réception a lieu *al fresco*. L'usage veut que le costume blanc soit remplacé par la redingote pour les visites du soir : sur le chapitre de l'étiquette, les Hollandais sont aussi formalistes que les Anglais. Sous ce ciel béni le chapeau est inutile le soir, et tout le monde sort nu-tête, à moins qu'il ne fasse clair de lune, car, à tort ou à raison, la lumière de la lune passe pour dangereuse.

A Buitenzorg, comme à Batavia, les Chinois coudoient les Européens. Ils habitent un quartier séparé, qui s'étend très loin le long de la route de Megamendoeng. Très couleur locale, cette rue chinoise aux courbes imprévues, bordée de maisons basses dont les toitures font saillie, avec des enseignes verticales, le tout de cette architecture bizarre que tout le monde connaît et qu'on ne peut décrire, parce que, comme la musique chinoise, elle sort de nos idées. Cette architecture est parfaitement adaptée au climat, et les murs latéraux sont percés de fenêtres ouvertes qui procurent une abondante ventilation. Les Chinois circulent dans leur kampong en costume national, à l'excep-

Digitized by Google

tion toutefois du chapeau boule, qui fait un effet assez comique sur une tête munie d'une queue si bien tressée, qu'on est tenté d'y donner un coup de sonnette. J'ai retrouvé ici la même odeur caractéristique, nauséabonde, indéfinissable, dont est imprégnée l'atmosphère chinoise en quelque lieu qu'on la respire. Quelle saleté! quelle puanteur! quelle boue!

Digitized by Google

CHAPITRE IV

BATOE-TOELIS.

J'ai fait aux environs de Buitenzorg une promenade matinale, à pied, dans le but de visiter quelques vestiges de l'époque hindoue, connus sous le nom de Batoe-Toelis. Profitant de la fraîcheur des premières heures du jour, je me suis mis en route tout seul, après un frugal déjeuner, par une chaussée belle comme un chemin du paradis, ombragée de bananiers, de cocotiers, d'orangers, de papayers, de bambous, et animée par la foule multicolore des indigènes, les uns coiffés du turban, les autres d'un large chapeau en forme de bouclier, tous, à l'exception des enfants tout nus, vêtus du sarrong aux vives couleurs, jaune, violet, rouge; quant aux coulies, ils sont nus jusqu'à la ceinture, et n'ont d'autre vêtement qu'une culotte courte ; la chaleur ne leur permet pas de porter leur charge sur le dos : sur leurs épaules couleur chocolat ils portent, suspendues aux deux extrémités d'un bambou flexible, les choses les plus disparates, limonades, batteries de cuisine, petits restaurants portatifs, légumes, bottes d'herbe fraîche, corbeilles remplies de volailles, ou encore des charges de mangistans, de doerians, d'ananas, de bananes ou autres fruits savoureux. Et tous vont trottinant de leur petit pas allègre, sans cris, sans bruit, tranquilles et doux comme la nature

Digitized by Google

ambiante. La route, aussi bien entretenue que les meilleures routes d'Europe, court constamment sous un tunnel de verdure. Les cases indigènes sont des merveilles de légèreté et de fraîcheur : des cloisons en bambou garnies de nattes de sparterie très finement tressée, et abritées par des toitures aiguës, saillantes, faites de simples feuilles de palmier. Les cases japonaises ne sont pas plus jolies ni plus ingénieuses. Partout, le long de la route, ce ne sont que sawas disposés en gradins, et formant comme autant de bassins dont les eaux coulent de l'un à l'autre par de légères cascades : gigantesques escaliers dont chaque marche brille comme un miroir ; et dans ces champs inondés, véritables laboratoires des fièvres, les indigènes travaillent avec leurs buffles, les pieds dans l'eau.

Le buffle, que les Javanais appellent *carbo*, est le compagnon inséparable du cultivateur. C'est sa joie de posséder un ou deux carbos, et ces animaux lui témoignent un attachement aussi vif que celui du chien envers son maître. Le cheval et le bœuf sont loin d'égaler en force le buffle et ne supportent pas aussi bien le climat. Le buffle a pour ennemi le tigre, et, afin d'être à l'abri de ses attaques, il dort la nuit dans les rivières, la tête seulement hors de l'eau. Ces énormes bêtes, qui pèsent deux fois plus que nos bœufs d'Europe, sont si dociles qu'un enfant suffit à mener tout un troupeau aux pâturages. Quand l'enfant a faim ou soif, il demande à une femelle de buffle son lait savoureux ; quand la nuit approche, il appelle son carbo préféré, qui le prend sur son dos et le ramène au village. Le dévouement du buffle n'a d'égal que la reconnaissance du Javanais, et cet animal d'apparence si lourde est aussi sensible que le cheval aux caresses et aux encouragements que lui prodigue son maître.

C'est au cours de cette promenade que j'ai appris à mes

Digitized by Google

dépens combien il est imprudent de s'engager seul dans les campagnes javanaises sans connaître la langue malaise. Parti à la découverte de Batoe-Toelis, je me suis vu fort en peine de trouver ce que je cherchais. C'est en prononçant le mot « Batoe-Toelis » auprès de tous les passants indigènes que je suis arrivé enfin, je ne sais comment, devant une case en bambou, et que j'ai compris que cette case abritait des choses rares et curieuses. Au moyen du langage des gestes, je m'en suis fait ouvrir la porte, et j'y ai trouvé une pierre grossière et informe, haute de sept pieds, large de quatre pieds, épaisse d'un demi-pied, sur laquelle est gravée une inscription de neuf lignes en caractères kawi ou vieux javanais. C'est la « pierre écrite » (*Batoe-Toelis*), qui a donné son nom aux village voisin. L'inscription, déchiffrée par M. Holle, célèbre la louange d'un ancien prince hindou. Mais les indigènes, qui ne jurent que par Mahomet, voient dans ces caractères mystérieux les préceptes du Coran. La « pierre écrite » est flanquée de deux autres pierres de la même époque : l'une est un pilier de cinq pieds de haut, un *lingga* ressemblant aux emblèmes phalliques des Phéniciens qu'on a trouvés jusque dans les parties les plus reculées de l'Afrique australe; l'autre est une pierre plate portant l'empreinte de deux pieds. Tous ces vestiges de l'époque hindoue sont parfaitement incompréhensibles pour les indigènes, qui les expliquent à leur façon : suivant une tradition populaire, la pierre écrite fut rapportée de la Mecque par un pieux pèlerin qui s'appelait Kean Ansantang; le pilier n'est autre que le bâton pétrifié du hadji; les autres restes sont des objets lui ayant appartenu, tels que son sabre, son couteau, son coffre ; les empreintes sont celles d'un certain Radja Mantri, qui resta si longtemps abîmé dans la lecture et l'étude de l'inscription, que la

Digitized by Google

pierre conserva la trace de ses pieds. Suivant une supposition plus plausible, cette pierre marque l'endroit où les veuves sacrifiaient leur vie sur le bûcher, suivant la coutume de l'Inde.

A quelques pas de la case qui abrite ces objets, on m'a fait voir une autre case abritant un *Kramat,* une tombe sainte formée de quelques petites pierres levées, au milieu desquelles se dresse une statue grossière, de deux pieds de haut. Ce monument bizarre recouvre probablement les restes de quelque héros mahométan. Les deux enclos sont considérés commes des lieux sacrés, et les Chinois aussi bien que les indigènes y déposent les offrandes les plus disparates : des fleurs, des feuilles, des lanternes, de petits bâtonnets chinois, des morceaux de papier. Curieux exemple de la survivance des superstitions populaires : ces vestiges d'un peuple bouddhique sont honorés par toutes les races et toutes les religions qui se pressent à Java ; tant il est vrai que les indigènes, qu'ils soient Malais, Soendanais ou Javanais, ne sont musulmans que de nom, et ont conservé au fond de leur cœur les antiques croyances des Hindous.

L'inscription de Batoe-Toelis est une de celles qui ont servi à reconstituer l'histoire de deux royaumes que les Hindous fondèrent dans l'ouest de l'île de Java. De ces deux royaumes, le plus ancien n'a guère laissé de trace, et tout ce qu'on en sait, c'est qu'il n'eut qu'une courte durée. Les vestiges de Batoe-Toelis appartiennent au dernier de ces deux royaumes, celui que les inscriptions désignent sous le nom de Padjadjaran, et qui dut probablement son origine à une colonie détachée du royaume de Madjapahit. Ces anciens insulaires honoraient aussi bien les idoles polynésiennes que les divinités hindoues. Batoe-Toelis était sans doute un de ces lieux de prière à ciel ouvert qui, dans l'ouest de Java, remplaçaient les *tjandis*, ces magni-

Digitized by Google

fiques temples dont les ruines subsistent dans les provinces centrales et orientales. Les restes de Batoe-Toelis attestent combien, chez ce peuple de l'Ouest, la sculpture était primitive et étrangère à toute influence de l'art hindou : leurs statues étaient, comme chez les peuples les plus arriérés de l'archipel, des pierres mal dégrossies, où la tête, le visage, les membres sont à peine ébauchés.

Les antiquités de Batoe-Toelis sont ombragées par un magnifique waringin formé des troncs entrelacés et des racines aériennes de deux figuiers d'espèce différente, reconnaissables aux teintes différentes de leurs feuilles. Cet arbre vieux de plusieurs siècles est contemporain peut-être de l'occupation hindoue, et l'on peut conjecturer avec Veth qu'il a ombragé la place publique de la capitale du royaume de Padjadjaran.

Je me suis longtemps attardé, près de Batoe-Toelis, à contempler le paysage divinement beau qu'on embrasse du haut d'une terrasse qui domine la vallée du Tji-Dani. Sur cette terrasse un riche planteur a construit la villa de *Mira-Monte,* et de ses fenêtres il jouit d'une des plus belles vues du monde, plus belle peut-être que celle que j'avais admirée de l'hôtel de Belle-Vue. C'est qu'ici, au-dessus de la grande forêt de palmiers à travers laquelle serpente le Tji-Dani, on voit surgir, à gauche du Salak, un autre volcan, le Ghédé, dont la masse est bien autrement imposante, et dont les lignes simples et graves m'ont rappelé la silhouette du pic de Ténériffe. La rivière écumante, le pont de bambou qui la franchit, le village indigène qu'on aperçoit sur la rive opposée, les gradins des sawas, les bouquets de bambous alternant avec les cocotiers, enfin les deux volcans surgissant à l'arrière-plan, il y a là tous les éléments d'un tableau tropical tel qu'on ne pourrait en rêver de plus admirable.

Digitized by Google

Au retour de mon excursion, j'ai été surpris par un de ces orages journaliers qui éclatent tout à coup au moment où l'on s'y attend le moins. Je me suis réfugié dans le premier abri venu. En moins de deux minutes, la route était transformée en un fleuve d'eau jaune ; une trombe d'eau tombait à pic ; le ciel était devenu d'un noir d'encre ; les éclairs se succédaient avec une telle continuité que j'en étais aveuglé, ébloui ; plusieurs fois le tonnerre s'abattit à quelques pas de moi avec un fracas étourdissant. Quoique mon abri fût à un demi-pied au-dessus du sol, au bout d'un quart d'heure je me vis envahi par l'inondation qui montait toujours, quand un dos-à-dos passa. Le coulie qui le conduisait n'aurait pu entendre ma voix, tant le bruit de l'eau qui tombait était puissant ; par bonheur il aperçut mon geste et me sauva du déluge. En trois minutes je fus à Buitenzorg, mais dans quel état ! En dépit de la toiture qui abritait la carriole, j'étais comme un chien qui sort de la rivière, et l'eau, entrée par le col, me sortait par les bottes. Sachant que sous les tropiques un bain de la sorte se paye de la fièvre, j'ai incontinent mis des vêtements secs. Descendues de nuées refroidies par les décharges électriques, les eaux des pluies sont souvent glaciales, et c'est ce qui les rend dangereuses à qui s'y expose.

Digitized by Google

CHAPITRE V

BANDONG.

On peut actuellement parcourir en chemin de fer l'île de Java dans presque toute sa longueur, depuis l'achèvement du tronçon tout récent qui relie le réseau de l'ouest au réseau de l'est. Comme ce sont des indigènes qui font le service d'aiguilleurs, et qu'on ne peut guère se fier à leur vigilance pendant la nuit, les trains ne marchent pas après le coucher du soleil. Aussi il ne faut pas moins de trois jours pour franchir la distance, égale à celle de Paris à Marseille, qui sépare Batavia de Soerabaja. C'est quand on parcourt Java en chemin de fer qu'on se rend compte de l'étendue de cette île, dont la longueur dépasse celle de l'Angleterre et de l'Écosse réunies.

Je m'étais proposé, en quittant Batavia, de me rendre de Buitenzorg au sanatorium de Sindanglaja, situé à mille mètres d'altitude, et d'entreprendre de là l'ascension du célèbre volcan du Ghédé; mais, avant de braver les froids de cette région élevée, nous attendrons la disparition complète des accidents que nous a valus l'humide climat de Buitenzorg. Nous réserverons donc Sindanglaja pour notre retour, et notre deuxième étape sera Bandong, la capitale de la régence de Préanger, qui passe pour la province la plus pittoresque, et que les Hollandais aiment à appeler la Suisse de leur belle colonie.

Digitized by Google

De Buitenzorg à Bandong, c'est un voyage de cent cinquante-six kilomètres, que le train franchit en six heures. Dès le départ se présentent des tableaux plus enchanteurs que tout ce que j'avais vu encore dans ce beau pays de Java. Le sol est extraordinairement tourmenté, et à chaque détour l'œil plonge dans des ravins plus adorables les uns que les autres, où éclatent toutes les splendeurs de la verdure équatoriale. Le train escalade péniblement le plateau central par des successions de rampes et de lacets compliqués de viaducs impossibles. Nous marchons à peu près avec la vitesse des voitures de poste javanaises qui, autrefois, suivaient la route de terre qu'on aperçoit par intervalles. La voie décrit d'innombrables festons entre les deux volcans qui dominent toute la contrée de leurs masses imposantes, le Ghédé à l'est, et le Salak à l'ouest. Le Ghédé surtout est le point de mire du paysage, et on ne se lasse pas d'admirer le riant aspect que présentent ses pentes inférieures, avec leurs étages de sawas aux teintes veloutées et leurs bouquets de cocotiers sous lesquels s'abritent les villages indigènes : c'est un immense escalier dont les gradins formés par les rizières mènent au point culminant du volcan, sur lequel plane un blanc panache de fumée. Aux sawas succèdent les plantations de thé de Parakan-Salak et de Sinagar, immenses domaines sur lesquels vivent des centaines de Soendanais, et où l'on utilise les éléphants domestiques pour le service des transports de bois. Puis l'on entre dans une région dont l'aspect rappelle les plus riantes parties de la Suisse : parallèlement à la voie court une chaîne de collines herbeuses et moussues, formant l'avant-plan de la chaîne du Kendeng. C'est dans cette région au climat salubre que les Hollandais ont établi, à une altitude de six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, le sanatorium de Soekaboemi, rendez-

Digitized by Google

vous d'une foule de malades qui viennent y chercher la guérison des fièvres : ils y trouvent la température de Nice en été. Pour un Parisien, Nice serait un enfer en été; à Java, c'est la température idéale, puisque Soekaboemi, en langue indigène, signifie « lieu de délices ».

Plus loin, c'est Tjandjoer, ancienne résidence du régent des Préangers, bien déchue depuis que Bandong a été choisie comme siège de l'administration. De Tjandjoer, je n'ai conservé que le mauvais souvenir d'un *tiffin* composé d'un coriace morceau de buffle qu'on m'a servi dans le train sous le nom de bifteck. Dans les Préangers, le buffle figure sur toutes les tables en guise de bœuf : possible qu'il soit tendre lorsqu'il est jeune; mais, comme c'est un animal de labour, on ne le mange que lorsqu'il est devenu invalide.

Au delà de Tjandjoer, les cultures de riz et de thé disparaissent; on traverse une région presque inculte, dominée de tous côtés par des montagnes boisées; c'est un pays agreste, extraordinairement accidenté : ce sont les Alpes sans leur diadème de neige. De hardis viaducs, qui donnent le frisson, franchissent des ravins d'une profondeur vertigineuse. La voie escalade péniblement les flancs d'une montagne qui affecte la forme d'une mosquée, le *Goenoeng Messigit,* et, par mille courbes fantastiques, coupe la vieille route de poste, qui autrefois offrait ici, à cause des précipices, le passage le plus redouté. Il ne faut pas moins de deux puissantes machines pour hisser le train sur ces pentes effrayantes, atteignant jusqu'à vingt-cinq pour cent, les plus fortes peut-être où l'on ait jamais osé établir un chemin de fer de pareille importance. Va pour les Américains! Mais ce sont des Hollandais, race prudente entre toutes, qui ont eu une pareille audace! On éprouve un véritable soulagement quand, au bout de cette péril-

Digitized by Google

leuse ascension, on débouche dans la fertile plaine de Bandong, vaste mosaïque de villages, de cultures, de prairies, ayant toutes les apparences d'un ancien bassin lacustre entouré de toutes parts de montagnes alignées en forme de cirque, qui vraisemblablement endiguaient autrefois les eaux d'un immense lac qui s'est écoulé par quelque fissure. Sur ces montagnes s'étagent en gradins d'innombrables plantations de riz et de café.

Mon premier soin, en arrivant à Bandong, est de chercher un hôtel : le choix n'est pas compliqué, car il n'y en a que deux, qui se valent. Je choisis au hasard l'hôtel Homann, situé près de la résidence. C'est un hôtel du même type que tous ceux qu'on trouve dans l'Insulinde : un pavillon central, autour duquel règnent les galeries à colonnades donnant accès aux chambres des voyageurs, toujours établies à ras du sol. L'hôtelier européen est un haut personnage qui reste toujours invisible; il délègue au *mandoer* indigène le soin de recevoir les visiteurs, coutume qui met en défaut toute la philosophie du voyageur peu expert dans la langue malaise; qu'on en juge : pour exprimer une demande aussi simple que celle-ci : « Donnez-moi une bonne chambre », il faut balbutier des mots aussi bizarres que ceux-ci : « Apa saja boleh dapet satoe kamar njang baik! » Une fois le voyageur en possession de sa chambre, il doit s'escrimer en malais avec le boy qui sera attaché à sa personne, fera son lit, cirera ses bottes, brossera ses habits, apportera les serviettes, l'eau, le thé, le café.

Je suis arrivé à l'heure de la sieste. Dans les hôtels javanais, de deux à quatre heures, tout le monde dort dans son lit, et personne ne se risquerait dans les rues désertes à ces heures brûlantes de la journée. J'ai donc fait la sieste obligatoire, suivie de l'inévitable tasse de thé,

Digitized by Google

puis j'ai parcouru la capitale des Préangers sans autre guide que le hasard.

Comme toutes les villes javanaises, Bandong est un vaste jardin traversé de longues avenues très droites, très régulières, où le blanc éclatant des pavillons à colonnes grecques tranche sur le vert sombre des cocotiers, des waringins et d'autres arbres au feuillage épais. Sous les ombrages de ce parc est éparpillée une population de vingt mille indigènes, d'un millier de Chinois et de quelques centaines d'Européens.

Si un jour les Hollandais se décident à transférer le siège du gouvernement dans une ville plus salubre et moins torride que Batavia, ils choisiront vraisemblablement Bandong, dont la situation à sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer exerce une si heureuse influence sur le climat, que l'Européen peut parfaitement s'y adapter : quoique le soleil au zénith n'y perde rien de ses ardeurs équatoriales, les nuits et les matinées y sont d'une fraîcheur délicieuse, à preuve que j'ai trouvé sur mon lit une couverture de laine. J'ai observé que la température de la nuit s'abaisse jusqu'à 18 degrés centigrades, et que le matin la ville s'enveloppe d'un frais brouillard qui ne se dissipe qu'aux ardeurs du soleil. Le choix de Bandong comme future capitale de l'Insulinde se recommande encore à un autre point de vue : la plaine au milieu de laquelle elle est située est assez vaste et assez fertile pour nourrir des milliers d'Européens qui s'adonneraient à la culture des champs et à l'élevage du bétail. Si la Hollande n'y a pas fondé encore une florissante colonie rurale, c'est que sa population rurale est trop riche pour rechercher l'émigration.

A Bandong comme dans la plupart des villes intérieures, c'est la route postale qui constitue la grande rue. Le long

Digitized by Google

LA VIE DES RUES — CHARPENTIERS

Page 65.

Digitized by Google

Digitized by Google

de cette large artère s'alignent les principales demeures européennes, les édifices publics, les bureaux du Résident, l'hôtel Thiem et l'hôtel Homann, le club Concordia, le bureau de poste, et puis des centaines de tokos, petites boutiques en bambou où l'on trouve des objets de ménage, des instruments aratoires, des vêtements, tout ce que consomment les indigènes : le marchand, ou *takohouder*, est assis par terre au milieu de ses marchandises disposées sur un pavé que l'on gravit au moyen de deux ou trois marches. Derrière les boutiques, au milieu des palmiers, se cachent les huttes de bambou des indigènes : jolies, coquettes, couvertes souvent d'une toiture en pannes, elles ont un air de bien-être qui réjouit l'œil. On sent bien qu'on n'est pas loin ici du cœur de l'île ; les types et les costumes sont d'une haute saveur locale ; la population semble très mélangée de Javanais et de Soendanais, et il est assez difficile de reconnaître la différence entre les deux races, quoique, en général, les Soendanais soient plus forts et mieux musclés. La vie des rues a une physionomie propre que l'on ne trouve que dans les villes de l'intérieur. Le long de certaines rues, les marchands indigènes s'accroupissent par terre, devant des marchandises plus bizarres les unes que les autres : fruits, piments, limonades savamment composées, rations de riz enveloppées dans des feuilles de bananier, fritures, instruments de musique, guimbardes en bambou, que sais-je ! Ce qui me frappe ici encore, c'est que cette foule n'est point bruyante : elle marche nu-pieds, cause à voix basse, fait tout en silence, comme font les races longtemps opprimées.

Poursuivons notre promenade. Voici un pont de pierre sur une charmante rivière, le Tji-Kapoendoeng, courant entre deux rives romantiques qu'animent des groupes de femmes qui se plongent dans les eaux jaunes fuyant sous

Digitized by Google

l'ombre des grands arbres. C'est une des plus aimables scènes tropicales qui puisse tenter le pinceau d'un paysagiste. De l'autre côté du pont s'ouvre l'aloen-aloen, la grande place publique qui forme le centre de toute cité javanaise. C'est une vaste plaine herbeuse, carrée, qu'ombragent toujours des waringins séculaires, arbres sacrés aux yeux des indigènes : à Bandong, ces waringins doivent avoir vu de nombreuses générations, à en juger par leur taille monstrueuse : à vue d'œil, ils m'ont paru avoir soixante mètres de haut et dix mètres de pourtour. On comprend le religieux respect qu'inspirent aux indigènes ces géants de la végétation équatoriale, qui forment le plus admirable décor qu'on puisse rêver pour une place publique.

Au milieu de l'aloen-aloen surgit le *Pendopo*, sorte de tribune en pierre élevée de quelques mètres au-dessus du sol, du haut de laquelle le Régent assiste à certaines fêtes périodiques. Le *dalem*, ou habitation du Régent, occupe l'extrémité de l'aloen-aloen : c'est un ensemble de constructions de style mi-européen, mi-asiatique; dans la cour mon attention a été attirée par un kiosque sous lequel était remisée une bizarre collection de tambours et de sonneries, le *gamelang* du Régent. Je ne parlerai pas de la mosquée de mauvais style mauresque qui surgit sur un des côtés de l'aloen-aloen, et que le gouvernement, ici comme dans d'autres villes, a construite à ses frais, oubliant que favoriser l'islamisme, c'est réchauffer un serpent dans son sein. En revanche, les missionnaires catholiques, si choyés dans les colonies anglaises, n'ont jamais trouvé beaucoup d'encouragements dans les colonies néerlandaises : aussi l'islamisme s'étale-t-il insolemment dans toute l'Insulinde, tandis que le christianisme n'y fait pas un pas. A Atjeh, où le gouvernement a également con-

Digitized by Google

struit des mosquées à grands frais, on sait ce que la Hollande a déjà perdu de soldats dans les guerres fomentées par le fanatisme musulman. On a beau dire que les Mahométans de Java sont loin de la Mecque; tout événement qui touche à l'Islam est immédiatement connu du dernier des indigènes. J'ai lu ici, dans les journaux d'Europe, la nouvelle de l'assassinat de trois consuls européens à Djeddah. A ma grande stupéfaction, un boy qui ne sait ni lire ni écrire savait déjà la nouvelle depuis plusieurs jours.

Après avoir vu la capitale des Préangers sous le flamboyant soleil des tropiques, j'ai voulu la revoir sous les étoiles, et je l'ai trouvée bien autrement belle. Comment parler de cet incomparable ciel de Java, si pur, si transparent, à cette altitude de sept cents mètres! Les constellations y brillent comme des lampes d'or dans l'infini. C'était la première fois que je goûtais dans sa plénitude le charme ineffable d'une soirée javanaise. Ce que je n'avais jamais entendu, ce qui me transportait à des milliers de lieues de l'Europe, c'était l'immense rumeur des insectes qui chaque soir entonnent leur concert, d'une sonorité extraordinaire. Du coucher jusqu'au lever du soleil, c'est un grincement non interrompu de sauterelles sifflantes, de coléoptères, de scarabées. On se demande comment d'aussi chétives créatures peuvent être douées de voix aussi puissantes. Il semble qu'à Java le règne des insectes se ressente de la vitalité du règne végétal. Ces insectes ne se plaisent que dans certaines régions; là où ils n'habitent point, les nuits sont silencieuses, car les oiseaux de Java ne chantent pas. Et c'est peut-être cette absence d'oiseaux chanteurs qui fait le plus sentir à l'Européen l'éloignement du pays natal. Les seuls oiseaux qui rappellent l'Europe sont les moineaux,

Digitized by Google

qui ont été importés de Hollande et se sont prodigieusement multipliés.

L'éclairage des rues de Bandong est aussi pittoresque que primitif : de loin en loin est suspendue aux arbres une lanterne où brille un lumignon alimenté par l'huile de coco. Les indigènes, par mesure de police, ne peuvent sortir sans lumière. Les uns circulent avec des torches de bambou ou de résine, les autres avec un gobelet rempli moitié d'eau, moitié d'huile, où flotte une mèche allumée. Il en est qui portent ces gobelets dans un mouchoir blanc à travers lequel brille la lumière. Comment le feu ne se communique-t-il pas au mouchoir? C'est un mystère. Ces pittoresques vestiges du bon vieux temps sont à la veille de disparaître, car, après les chemins de fer et le télégraphe, Java aura bientôt la lumière électrique. Déjà le gouvernement a concédé l'entreprise à une compagnie.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LE TANGKOEBAN-PRAHOE.

Parmi les montagnes volcaniques qui forment comme un immense cirque autour du plateau de Bandong, il en est une qui se distingue par sa forme particulière : au lieu d'être façonnée en cône, comme la plupart des volcans, elle a une forme allongée qui rappelle assez bien celle d'une pirogue tournée la quille en l'air. Son nom, *Tangkoeban-Prahoe,* signifie en effet « pirogue renversée ». Singulière parenté que celle de ce mot *prahoe* avec le néerlandais *prauw* qui désigne la même chose! Les indigènes ont, sur cette gigantesque pirogue, une légende assez compliquée, qui se rattache à la tradition d'un ancien lac desséché, et que Veth a traduite. Quoi qu'il en soit de la légende, le Tangkoeban-Prahoe est un des plus beaux volcans de Java, et on ne peut se dispenser d'en visiter le cratère. La montagne n'a que deux mille mètres d'altitude, et elle est d'un accès si facile, que le comte de Hübner l'a gravie à cheval à l'âge de soixante-douze ans. On en fait l'ascension de Lembang, village situé à neuf paal au nord de Bandong.

Il faisait encore nuit quand mon boy est venu m'éveiller le 12 août pour mon expédition. Dès cinq heures du matin, un kahar attelé de trois chevaux javanais m'em-

Digitized by Google

porte au galop sur la route de Lembang. J'ai voulu partir de bonne heure pour éviter les vapeurs, qui montent à mesure que le soleil échauffe la terre et qui brouillent si souvent les lignes du paysage javanais. A cette heure matinale la fraîcheur est telle, que je m'enveloppe aussi hermétiquement que possible dans mes couvertures. Moins frileux est mon cocher soendanais, qui n'a pour tout vêtement qu'un léger sarrong et une culotte blanche; mais il a, en outre, une ceinture qui lui serre la taille, et avec une ceinture l'indigène se moque du froid. A mesure que la route va s'élevant, la température va s'abaissant : de 18 degrés au départ, elle descendra à 13 degrés. A Java, c'est à geler tout vif! Mes petits chevaux sont pleins de brio : celui du milieu débute par briser sa longe, mais mon cocher a bientôt fait de réparer l'accident, et sur ce chemin toujours montant ils iront ventre à terre jusqu'à Lembang.

C'est une indicible jouissance, quand on sort de la serre chaude des plaines équatoriales, d'être fouetté par l'air vif des hauts plateaux : dans cette pure atmosphère la poitrine se dilate, on se sent léger, frais et dispos, heureux de vivre. Oh! le divin plaisir d'être emporté vers l'inconnu dans le mystère de cette nuit superbe, de voir la lumière tranquille de la lune se jouer à travers le feuillage épais des grands arbres qui ombragent la route encore déserte, puis, quand le jour commence à poindre, de voir les cimes recevoir le premier baiser du soleil et se colorer l'une après l'autre de cette splendide lueur rose qui descend lentement vers la plaine! Alors se révèlent au grand jour tous les détails qu'on ne devinait qu'à demi à la lueur des étoiles, et c'est une joie nouvelle d'être emporté sur cette route charmante, sous les ombrages des palmiers, des bambous, des bananiers, et de rencontrer

Digitized by Google

les premiers villageois qui, dès le soleil levant, se rendent à la ville, cheminant à petits pas, nu-jambes, drapés dans des couvertures de laine aux vives couleurs, chargés de lourds fardeaux qu'ils portent aux deux extrémités d'un bambou posé sur l'épaule; parfois, lorsque la charge est trop lourde pour un seul homme, ils la répartissent entre plusieurs : j'ai vu une longue poutre voyageant sur les épaules d'une douzaine de porteurs. Ces braves gens ne manquent jamais de s'écarter sur notre passage et de se découvrir respectueusement; parfois ils déposent leur fardeau pour se rafraîchir à un filet d'eau que des conduits en bambou amènent de la montagne. Les jolies, les idylliques cabanes de ces villageois sont de légères constructions faites de rotins entrelacés et couvertes de feuilles de palmier. Toute cette route est bordée de sawas ou rizières bien irriguées, alternant avec des champs de tabac et de djagong, ou des plantations de thé et de café, ou encore de gracieux bouquets de bambou.

Les chevaux ont si bien marché, qu'il n'est pas six heures et demie quand le kahar s'arrête devant le *pasanggrahan* de Lembang, ayant franchi trois lieues et gravi cinq cents mètres. On désigne à Java sous le nom de pasanggrahan ce qu'on appelle dans l'Inde un bungalow : c'est une sorte d'hôtellerie tenue par un *tjamat* ou chef de village et établie aux frais du gouvernement. On y peut passer la nuit sur des lits sommaires, et s'y faire préparer les provisions dont on aura eu soin de se munir si l'on ne veut se contenter d'œufs et de riz. Le tjamat est tenu de fournir au voyageur, d'après un tarif, des chevaux de selle, des coulies, des guides.

Lembang se trouve à une altitude de douze cents mètres. Il ne me reste donc plus que huit cents mètres à gravir jusqu'au sommet du Tangkoeban-Prakoe. Cette facile ascension

Digitized by Google

peut se faire entièrement à cheval; aussi le chef du village paraît-il fort surpris lorsque je lui annonce que je veux gravir le volcan à pied, à l'exemple de mes prédécesseurs Cotteau et Bréon, qui firent cette expédition en 1881. Je m'explique avec lui au moyen du langage des gestes, que les indigènes saisissent avec une merveilleuse facilité. Il me procure immédiatement deux coulies, tout en m'assurant qu'un seul me suffirait. J'insiste pour les deux : pensez donc ! les forêts du Prahoe sont un des plus redoutés repaires de tigres royaux, et si l'un de ces félins venait à dévorer mon unique coulie !

Les préparatifs n'ont pas duré plus de dix minutes, si bien qu'à six heures et demie nous sommes sur la route du volcan. La montagne paraît si proche de Lembang, que sa cime semble n'être qu'à une portée de fusil, bien qu'elle soit à deux lieues de distance : elle se dresse en face de nous comme une longue toiture, de haut en bas envahie par la forêt, et à la regarder de près on comprend que les indigènes y voient un bateau renversé. A gauche surgit une montagne voisine aussi haute que le Prahoe, le Boerang-rang, tandis qu'à droite se développe la chaîne de Samadoeng. Aidé d'une branche de l'arbre à café en guise de bâton de montagne, je marche d'un pas allègre, humant l'air frais et élastique des hautes régions.

Quels sont ces arbres à travers lesquels nous nous élevons, plantés en lignes régulières, comme des sapinières? C'est le précieux *cinchona*, originaire du Pérou, l'arbre à quinquina, que je vois pour la première fois en cultures méthodiques. Ces plantations, qui contiennent plus d'un demi-million de plants, appartiennent au gouvernement. L'arbre à quinquina, le *kina,* suivant l'expression de mes Soendanais, est d'une merveilleuse beauté, et je ne me lasse pas d'admirer son tronc svelte, d'un gris

Digitized by Google

pâle, et ses magnifiques feuilles d'un vert vif, qui rougissent comme nos feuilles d'automne. Ces feuilles varient tellement par leur aspect et leur forme, suivant l'espèce à laquelle ils appartiennent, qu'il faut être quelque peu expert pour les attribuer à la même famille : tantôt elles sont allongées, tantôt arrondies, et leurs dimensions varient autant que leurs contours. L'arbre même varie de taille, suivant l'espèce, depuis celle d'un arbrisseau jusqu'à celle d'un chêne. C'est sur le versant du Tangkoeban-Prahoe que le gouvernement inaugura les premiers essais de culture du quinquina, sous la surveillance du célèbre naturaliste Junghuhn. Ces arbres magnifiques, qui ajoutent beaucoup à la beauté du paysage javanais, ne se plaisent que dans les lieux élevés; ils croissent sur le Prahoe entre douze cents et seize cents mètres d'altitude. L'arbre à café, que mes Soendanais appellent *kopi*, se plaît également sur les pentes du Prahoe, mais il y croît à l'état sauvage depuis que la culture en a été abandonnée pour celle du quinquina : livré à lui-même, le caféier atteint ici une hauteur prodigieuse et ne ressemble guère à l'arbuste délicat que j'ai vu au Mexique, où on le cultive à l'ombre des bananiers.

Le chemin qui mène au volcan est le plus glissant de tous les sentiers de montagne que j'aie jamais parcourus, et je ne suis point surpris que le comte de Hübner lui ait gardé rancune à cause de la chute de cheval qu'il y a faite : le sabot des chevaux y a taillé une série de degrés sur un sol glaiseux et humide, et comme on marche presque constamment sur une arête étroite, entre deux abîmes, chaque glissade procure une petite émotion légitime. Je n'ai vu nulle part d'aussi gentils précipices; l'œil est comme fasciné par les orgies de végétation qui se voient dans leurs profondeurs; ils sont aimables comme des

Digitized by Google

sirènes et trop séduisants pour inspirer l'horreur du vide.

Nous quittons bientôt le sentier battu pour prendre, à gauche, le chemin du cratère. Après avoir marché quelque temps sous un soleil brûlant, dans les longues herbes tout humides de la rosée de la nuit, nous entrons, à quinze cents mètres d'altitude, dans la grande forêt qui s'étend jusqu'à la cime du Prahoe, une de ces grandioses forêts équatoriales, immense, impénétrable, où, sous l'action constante d'une chaleur humide, la vie éclate avec une exubérance inouïe. En y entrant, il semble qu'on entre dans une grotte, tant l'ombre y est épaisse et la fraîcheur pénétrante : la température y tombe subitement à 15 degrés. C'est un monde nouveau, où l'on respire une autre atmosphère et où l'homme ne se sent pas à sa place. Les mots ne peuvent traduire l'admiration mêlée de crainte que l'on éprouve devant ces arbres géants, trois fois plus hauts que les plus grands arbres de nos forêts; leurs troncs, gros comme des piliers de cathédrale, disparaissent sous une épaisse végétation parasite; leurs branches, grosses comme des troncs, sont envahies par un inextricable réseau de lianes qui pendent jusqu'à terre comme de monstrueux serpents. Et sous ces frais ombrages, quelle infinie variété de plantes aériennes appartenant aux familles les plus diverses, grimpant les unes sur les autres à la recherche de l'air et de la lumière! quelle débauche d'orchidées aux fleurs gracieuses suspendues à des tiges délicates! Mais ce qui m'étonne le plus, c'est de trouver, à une pareille altitude, de vigoureuses fougères arborescentes, qui trouvent ici l'humidité qui leur convient. Mille gouttes de rosée tombent du haut de la voûte de verdure, et comme le sentier n'est plus qu'une étroite ornière tracée entre les hautes herbes, nous sommes mouillés jusqu'au-dessus des genoux. Je suis frappé du silence effrayant qui règne dans

Digitized by Google

cette forêt vierge : pas un bruit d'aile, pas un cri, à part le mi-ré-do d'un oiseau qui jette toujours la même note monotone. Ce silence porte aux réflexions graves, et l'on ne peut se défendre de la pensée que les tigres passent chaque soir sur ce même chemin lorsqu'ils vont à la recherche des cerfs. Autrefois l'île entière était couverte de ces admirables forêts que l'on ne trouve plus aujourd'hui que sur les montagnes. Dans les Alpes, les forêts ne se plaisent que dans les régions inférieures ; à Java, elles ne commencent qu'à l'altitude qui serait, en Europe, celle des neiges éternelles.

Mais voici que la forêt semble tout à coup frappée à mort ; les arbres se rabougrissent, leurs branches se décharnent, se dépouillent de leurs feuilles, leurs troncs nus se calcinent, toute vie disparaît : c'est que, depuis quelque temps, nous percevons une pénétrante odeur de soufre qui nous annonce le voisinage de l'empire du feu. A neuf heures, nous atteignons la petite plate-forme terminale qui domine le cratère ; je ne suis pas peu surpris d'y trouver du monde : deux voyageurs hollandais avec leurs coulies m'ont précédé ; ils sont partis à cheval de Lembang, où ils ont couché, et quoiqu'ils aient quitté le pasanggrahan une heure plus tôt, ils ne m'ont devancé que de cinq minutes. Je fraternise avec eux, et, l'appétit aiguisé par l'air vif de la montagne, nous déjeunons ensemble, en face d'une des scènes les plus extraordinaires qui soit au monde.

A nos pieds s'ouvrent deux effroyables chaudières, le Kawah ratoe et le Kawah oepas, constituant deux cratères distincts, que sépare une longue crète. L'ensemble des deux cratères forme une grandiose enceinte de près d'une lieue de pourtour et d'une profondeur de deux cents à trois cents mètres. Du fond de cette enceinte, sur laquelle

Digitized by Google

plane un silence de mort, montent constamment de suffocantes colonnes de fumée qui s'élèvent bien au-dessus de la cime de la montagne. Des deux cratères, le plus grand et le plus actif est le Kawah ratoe, dont les énormes parois sont taillées à pic ; au fond croupit, alimenté par les pluies, un lac putride d'une sinistre teinte grisâtre, qu'on voit bouillonner de loin, sous l'influence des gaz et des vapeurs.

La vue de ce lac me fascinait, et, pour l'observer de plus près, j'ai entrepris tout seul la descente au fond de l'abîme, sous les yeux des Hollandais, qui n'ont pas voulu me suivre dans cette périlleuse expédition. Après avoir reconnu la route à suivre, du haut d'un promontoire qui forme saillie, et d'où mon œil pouvait plonger à pic jusqu'au fond de l'abîme, je me suis engagé sur des roches tellement escarpées, que la descente était presque perpendiculaire : il fallait se frayer un chemin à tâtons, au milieu de pierres mobiles, ou sur une glaise glissante ; il y a surtout un vertigineux passage, un mur très raide auquel on doit se coller comme un lézard s'accrochant aux saillies au-dessus du gouffre. Ce pas franchi, j'ai dégringolé en vingt minutes au fond du cratère, en marchant sur les cendres, les ponces, les dépôts de soufre. A ce moment, j'ai été rejoint par un de mes coulies, sans doute envoyé par les Hollandais, qui suivaient d'un œil inquiet mon étrange équipée.

J'étais en présence d'une vaste nappe de boue desséchée, d'une superficie d'environ trente hectares, d'une teinte gris pâle, aussi unie qu'une glace, mais présentant çà et là des plissements et des fendillements. La surface de cette nappe de boue est à peu près durcie, et quoique le talon y enfonce et y laisse son empreinte, elle peut supporter le poids d'un homme. Je me suis aventuré avec prudence, suivi de mon Soendanais, qui n'osait marcher devant moi,

Digitized by Google

et au bout de quelques minutes je me suis trouvé devant le lac sulfureux, d'une superficie d'environ deux hectares, que j'avais aperçu du haut de la montagne. En dépit des signes désespérés de mon Soendanais, qui semblait paralysé de terreur, je me suis avancé, avec mille précautions, jusqu'au bord du lac, et j'ai goûté son eau, qui est tiède et d'une saveur sulfureuse très prononcée. Cette eau est violemment agitée par les bouillonnements que provoquent les gaz et les vapeurs qui jaillissent de son sein; sur ses bords, le sol est si brûlant que c'est à peine si la main peut en supporter le contact : des fleurs que j'avais cueillies dans la forêt se ternissent immédiatement sous l'influence des vapeurs qui s'échappent de mille fissures; ternies aussi, les pièces d'argent contenues dans ma bourse. Le soufre brûlant, qui se dépose en délicats et fragiles cristaux, est le seul produit qui fleurisse sur ces rives désertes. On y voit des myriades de minuscules piliers de structure terreuse, tous surmontés d'une petite pierre : ces bizarres formations semblent dues aux pluies qui tombent perpendiculairement au fond de ce cratère, si bien enfermé dans ses murs très hauts, que l'atmosphère y est toujours d'un calme parfait. En maints endroits jaillissent, par des crevasses, des jets de boue bouillante, et le danger est qu'une de ces crevasses ne vienne à s'ouvrir subitement sous les pieds de l'imprudent qui s'aventure dans cet infernal laboratoire. Quoique la dernière éruption du volcan date de 1840, on sent qu'il n'est qu'à demi éteint, qu'il a le souffle du monstre qui dort et qui se réveillera un jour, comme la plupart des volcans de Java (1).

Du fond de l'abîme où j'étais descendu, le cratère m'est apparu dans sa beauté tragique : je ne voyais tout autour

(1) Une nouvelle éruption a eu lieu en 1896.

Digitized by Google

de moi que de sombres murailles brunes et pelées, labourées de profonds sillons, çà et là jaunies par les dépôts de soufre; ces murailles montaient verticalement à des hauteurs effroyables, et moi, le chétif insecte qui rampais à leur pied, je me sentais étouffer sous leur poids. Aussi j'avais hâte de quitter ce dangereux séjour. En répondant à l'appel que m'adressaient du haut de la montagne les Hollandais qui commençaient à s'inquiéter de mon absence, je fus frappé du merveilleux écho qui règne dans ces profondeurs : mes cris, longtemps répercutés par les hautes parois de l'immense enceinte, prenaient une incroyable sonorité.

Pour sortir du gouffre, ce fut une très laborieuse escalade, que rendait plus pénible encore l'éblouissante réverbération du soleil sur les cendres, les ponces, les cristaux de soufre. Quand, à dix heures et demie, j'arrivai à la plate-forme terminale, j'étais à demi aveuglé, et mes tempes battaient à se rompre. Et, pourtant, je venais de constater que la température de l'enceinte du cratère, à dix heures du matin, ne dépassait pas 20 degrés centigrades. Les Hollandais, s'impatientant de mon absence prolongée, avaient déjà repris le chemin de Lembang.

Un panorama immense se déroule du haut de la cime du Prahoe ; dans la direction du nord, on découvre une grande partie de la province de Krawang, et la vue porte jusqu'à la mer de Java, qui scintille au loin comme une brillante raie blanche. Au sud, on distingue le vaste bassin circulaire au fond duquel est couchée la capitale des Préangers, et que domine la longue chaîne de montagnes qui forme l'épine dorsale de l'île. Sur ces horizons sans limites flamboient les rayons d'or de l'ardent soleil des Indes.

Après avoir admiré ce prestigieux tableau, j'ai opéré la

Digitized by Google

descente en moins de deux heures. Je n'ai point voulu quitter Lembang sans visiter la tombe et la maison de l'homme qui a consacré toute une vie à l'exploration de l'île de Java, et dont l'œuvre est un monument, le grand naturaliste Junghuhn. C'est à Lembang qu'il avait établi sa résidence, séduit par la fraîcheur du climat, la pureté de l'air, la fertilité du sol de cette ravissante contrée. Sa maison hospitalière, ombragée par de grands arbres, était ouverte à tous les savants. Ce fut lui qui fit, ici même, les premiers essais de culture de quinquina, et c'est au milieu des plantations créées par lui que ses admirateurs lui ont érigé un monument, un obélisque dont la blancheur ressort admirablement sur le vert intense des arbres à quinquina.

J'ai voulu visiter aussi, en faisant un petit crochet sur la route de Lembang à Bandong, la célèbre cascade qu'a décrite Mme Ida Pfeiffer dans son deuxième voyage autour du monde. Cette chute est formée par le Tji-Kapoendoeng, la rivière qui arrose Bandong : subitement étranglées dans une étroite gorge, les eaux se précipitent en une masse compacte, par un bond perpendiculaire, dans un profond entonnoir basaltique dont les sombres murailles contrastent avec l'éclatante blancheur de la nappe écumeuse. La chute est admirablement ombragée par de grands arbres sous lesquels se développe une fantastique végétation de fougères. C'est, dans un gracieux cadre tropical, un grandiose paysage des Alpes.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

GAROET. — LE PAPANDAJAN.

Bien que nous soyons dans la saison sèche, j'ai quitté Bandong par une petite pluie fine, bien différente, toutefois, des effroyables averses qui assiègent journellement Buitenzorg. Le chemin de fer m'a mené en trois heures à Garoet, à travers une des plus belles régions des Préangers. Rien n'est plus aimable à voir que la partie orientale de la fertile plaine de Bandong, dominée de tous côtés par des montagnes à demi voilées par les nuages. Sur leurs pentes s'étagent d'innombrables sawas, divisés en compartiments compliqués, savamment irrigués, où des indigènes presque nus travaillent, les pieds dans l'eau, avec la patience et la ténacité des races asiatiques. Dans la plaine verdoient au soleil d'immenses prairies semées de bouquets d'arbres, où paissent ces grands buffles bruns, qui font, en quelque sorte, partie intégrante du paysage javanais : j'ai vu souvent, perché sur le dos de ces bêtes à l'allure philosophique et nonchalante, un oiseau qui est leur ami à raison des services qu'il leur rend en les débarrassant des insectes qui vivent à leurs dépens ; d'autres portent bénévolement sur le dos le gardien du troupeau, un petit moricaud de cinq ou six ans au plus, car cette race est précoce : à Java on voit des mères de douze ans !

Digitized by Google

A Tjitjalengka on attelle au train une deuxième machine pour franchir la rampe ardue de la passe de Nagrek, une gorge si étroite, qu'il n'y a place que pour le train et une rivière torrentueuse : on m'explique que sur un parcours de quatre kilomètres la voie s'élève de 177 mètres. Ce chemin de fer de montagne est d'une telle audace que, lorsqu'il fut question de le construire, la plupart le considéraient comme impossible. Il a fallu littéralement scier la montagne pour y établir la voie, qui n'est, pour ainsi dire, qu'une longue tranchée dont les parois rocheuses atteignent en maints endroits jusqu'à vingt-cinq mètres de hauteur. Plus loin, c'est une série de viaducs jetés au-dessus de vertigineux ravins. Et sait-on quels ouvriers ont exécuté ces gigantesques travaux ? Des indigènes, sous la surveillance d'ingénieurs européens.

De l'autre côté de la passe, nouveau changement à vue. La descente dans la plaine de Lèlès est une féerie. Quand on sort d'une gorge étroite, cette plaine ensoleillée apparaît aussi enchanteresse que les bords du lac Majeur au sortir du Simplon : de riantes campagnes, d'aimables villages, des montagnes boisées. Mais l'ombre du tableau, ce sont les terribles volcans qui dominent de tous côtés cette plaine de Lèlès. A droite s'élève le plus redoutable de tous, le Goenoeng Goentoer, dont les flancs abrupts sont absolument nus, et dont le nom sinistre se traduit « Montagne du tonnerre ». Un autre volcan, le Goenoeng Haroman, qui offre l'aspect d'un pain de sucre d'une admirable régularité, est cultivé de la base à la cime, et c'est pour cette raison qu'un planteur, voulant railler les Européens qui se plaignent constamment de la paresse des indigènes, l'a spirituellement nommée *Luiaardsberg*, « Montagne des paresseux ».

A Tjibatoe, un petit embranchement se détache de la

Digitized by Google

voie principale, contourne le versant oriental du Goentoer et mène à Garoet. Je descends dans un hôtel qui passe pour le meilleur de Java, et dont le propriétaire, M. Hork, un brave Hollandais de Maestricht, parle couramment le français. Comme j'ai l'intention de faire ici un petit séjour, je m'installe dans un pavillon situé au milieu d'un ravissant jardin, plein d'ombre et de fraîcheur : en sorte que j'aurai l'illusion d'habiter une villa dans un parc que je croirai être le mien; dans mon nouveau domaine je serai servi par un coulie qui viendra ponctuellement m'éveiller à quatre heures et demie du matin. A Java, le premier précepte du voyageur doit être de partir tôt, pour profiter tout à la fois de la fraîcheur matinale et de la sérénité du ciel, qui, aux premières heures du jour, est toujours d'une admirable pureté : on part à cinq heures du matin, et l'on rentre à une heure, l'heure du *rijsttafel*.

Garoet est un grand village très régulièrement construit, avec des rues tirées au cordeau, et situé au cœur même des Préangers, à sept cent dix mètres au-dessus du niveau de la mer, altitude identique à celle de Bandong. Le centre du village est marqué, comme toujours, par l'aloen-aloen, qu'ombragent les traditionnels waringins et qu'embellissent la mosquée et la demeure du Régent. La mosquée, ou *messigit*, est peu intéressante, et j'aurais pu me dispenser de me déchausser pour en visiter l'intérieur, une froide salle carrée toute nue, couverte de nattes sur lesquelles les indigènes, en bons mahométans, se prosternent dans la direction du tombeau du prophète. Quant à la demeure du Régent, c'est une reproduction de celle que j'ai vue à Bandong. C'est chez ce Régent criblé de dettes que logea le csaréwitch, aujourd'hui Nicolas II, lors de ce tour du monde dont Java fut une des étapes. Il passa ici plusieurs jours, et on raconte qu'il s'y plaisait si bien,

Digitized by Google

qu'il télégraphia à son père pour solliciter la permission d'y prolonger son séjour; sur le refus d'Alexandre III, il quitta son hôte en s'écriant : « Voir Garoet et puis mourir! »

Garoet, comme tous les villages importants, a son école indigène, située près de l'aloen-aloen. J'ai eu la curiosité d'y entrer. Quelques enfants occupaient leurs bancs, assis deux à deux devant un petit pupître en bois de teck, et un professeur indigène leur expliquait sur une carte la géographie de cet archipel de la Sonde qui constitue l'admirable empire colonial des Indes néerlandaises. Sur un tableau noir était dessinée la démonstration du carré de l'hypoténuse. Mon entrée fut un événement. La leçon fut immédiatement suspendue, et professeur et élèves m'accueillirent avec les marques d'un profond respect : on me prenait évidemment pour une autorité officielle.

Je méditais, en sortant de cette école, sur la transformation profonde que le carré de l'hypoténuse doit opérer chez ces indigènes qui autrefois ne connaissaient d'autre enseignement que les millions de coups de courbache que leur ont valu des siècles d'oppression.

Lorsqu'on jette les yeux sur une carte de Java, on y voit une région où les montagnes forment une sorte de nœud : chacune de ces montagnes est un volcan, et c'est au cœur de ce nœud qu'est placé Garoet. Si la Régence des Préangers passe pour la plus belle province de Java, Garoet est peut-être le site le plus remarquable des Préangers. Sur aucun point de la terre de Java les phénomènes volcaniques ne se montrent plus nombreux ni plus saisissants. Garoet est un nid de volcans comme je n'en ai vu nulle part, pas même en Islande. Ces volcans, qui s'élèvent à des altitudes variant de deux mille à deux mille huit cents mètres, sont comme autant de déserts autour d'une

Digitized by Google

des plaines les plus riches de Java, et c'est un indicible contraste que cette fertilité en face de la désolation. Et instinctivement l'on songe, à voir les beaux villages semés dans cette plaine si riante, qu'ils sont constamment menacés du sort d'Herculanum et de Pompéi.

Le plus terrible désastre dont la vallée de Garoet ait été témoin est l'éruption du Papandajan, qui eut lieu dans la nuit du 11 au 12 août 1772. Vers minuit, d'effroyables coups de tonnerre arrachèrent au sommeil les habitants de la vallée, qui virent avec épouvante la cime du volcan s'illuminer d'une vive lueur. En quelques heures, toute la région située au nord-est de la montagne fut couverte des débris ardents que le volcan projetait dans les airs, et transformée en un vaste amoncellement de pierres et de décombres. On dit que cette éruption anéantit quarante villages et coûta la vie à trois mille habitants de la vallée.

A tout seigneur, tout honneur : c'est à ce redoutable volcan que j'ai voulu tout d'abord présenter mes respects.

14 *août*. — Il a venté horriblement toute la nuit, avec un bruit de tempête. Je venais à peine de m'endormir, quand mon boy, par excès de zèle, est venu m'éveiller à trois heures et demie. Je l'ai envoyé se faire pendre et ne me suis levé qu'une heure plus tard. Dès quatre heures quarante-cinq, j'étais emporté par un kahar sur la route de Tjisoeroepan, village situé à treize cents mètres d'altitude. Le kahar, avec lequel j'ai déjà fait connaissance sur la route de Bandong à Lembang, est une légère petite voiture montée sur deux roues, munie de deux sièges, l'un pour le cocher indigène, l'autre pour le voyageur, et protégé contre le soleil et la pluie par un toit fixé sur quatre tiges de fer. Comme le tarantass russe, le kahar est toujours attelé de trois chevaux, qui filent comme le vent; mais le kahar n'est pas, comme le tarantass, un

Digitized by Google

instrument de supplice, et les routes javanaises valent infiniment mieux que les routes russes. Elles sont d'une idéale beauté, ces routes javanaises, partout admirablement entretenues, et courant presque constamment sous un tunnel de verdure. Par cette nuit noire et parfumée, cette température délicieuse, inférieure à 20 degrés, cet air vif et caressant, je n'avais qu'à fermer les yeux pour me croire au pays des rêves, et je n'aurais voulu échanger contre rien au monde la joie d'être emporté dans les ténèbres vers les horizons nouveaux qui allaient bientôt m'apparaître à la lumière du soleil.

Le jour commence à poindre à cinq heures quarante-cinq, salué par le chant de tous les coqs de la vallée. Il n'est si pauvre Javanais qui ne possède un coq ou deux, et chaque matin c'est à qui chantera le plus fort la gloire du jour naissant. J'écarquille les yeux pour distinguer la physionomie des villageois qui, dès cette heure matinale, se rendent au marché de Garoet. Mais qu'est-ce donc que ce bruit aigu, déchirant, indéfinissable, qui me torture depuis quelque temps le tympan, sans que je puisse en deviner la cause? J'attendais impatiemment les premières lueurs du jour pour élucider la question. Cette monstrueuse cacophonie est produite tout simplement par de minuscules chariots en bambou dont les paysans se servent pour le transport de leurs marchandises à la ville : le véhicule, porté sur deux petites roues pleines qui tournent avec l'essieu, est mis en mouvement par le paysan qui le pousse en avant en pesant de toute sa force sur un bambou de trois ou quatre mètres de longueur. Ce mode de transport remplace le portage sur les épaules que j'ai vu ailleurs : ce n'est pas encore aussi ingénieux que la brouette inventée par les Chinois, mais c'est déjà un progrès. Les chapeaux ronds que portent les indigènes

Digitized by Google

attirent aussi l'attention par leur immense variété, sur laquelle il y aurait une étude à faire, depuis le chapeau en écorce d'arbre jusqu'au chapeau en paille ou en cuir : il y en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs ; j'en ai vu d'aussi grands qu'un parapluie, j'en ai vu de jaunes, de rouges, de verts, de roses, même de bleu d'azur. Il n'est pas un indigène qui resterait la tête couverte au passage d'un Européen : il en est beaucoup même qui descendent dans la rigole et déposent leur fardeau en signe de respect. Les villages que nous traversons ont une physionomie très originale, un peu africaine, avec leurs légères cases en bambou. Les greniers à riz, d'une construction bizarre, sont surélevés de quelques pieds au-dessus du sol, contre l'invasion des rats et des serpents.

Au bout de deux heures de kahar, nous sommes à Tjisoeroepan, à onze paal de Garoet, au nord de la selle qui relie le Papandajan et le Tjikoraï. Comme tout village javanais qui se respecte, Tjisoeroepan a son aloen-aloen et sa mosquée, et aussi son pasanggrahan, où, à la rigueur, on peut trouver un abri assez misérable. Nous sommes au pied du Papandajan, à treize cents mètres d'altitude, et il nous reste huit cents mètres à gravir à pied jusqu'au cratère. Le tjamat me procure deux coulies, et nous voilà sur le chemin herbeux qui monte tout droit vers le volcan, entre des jardins et des champs clôturés par de jolies haies de dracénas. Quelle n'est pas ma surprise d'y entendre le cri du loriot !

Mais voici bien un autre sujet d'étonnement. Dans ces hautes vallées la flore des tropiques s'associe à celle de nos climats tempérés, et parmi les fleurs, les légumes, les fruits que cultivent les indigènes, il en est qui semblent venir d'Europe en droite ligne : au milieu des plants de café, de tabac, de thé, de riz, s'égarent des pommes de

Digitized by Google

terre, des oignons, des choux, des salades ; les pruniers et les pommiers ne semblent pas trop dépaysés à côté des bananiers et des djeroeks ; au milieu des fleurs de serre chaude s'épanouissent des roses, des fuchsias, des tournesols et des balsamines.

Nous suivons des lacets compliqués, côtoyant des ravins où l'œil s'arrête avec amour sur des orgies de fougères et de bambous. O charmantes et fraîches solitudes ! Çà et là une splendide échappée s'ouvre sur les montagnes, que le Tjikoraï domine de toute sa hauteur. A seize cents mètres d'altitude, nous entrons dans la forêt vierge qui s'étend jusqu'au cratère. C'est la même prodigieuse frondaison que j'ai vue sur le Prahoe ; mais on ne se lasse pas d'admirer ces arbres géants, deux ou trois fois plus hauts que nos hêtres et nos chênes, et leurs puissantes ramures soutenant des enchevêtrements de lianes qui sont le charme spécial des forêts équatoriales. Je me rappelle surtout un profond ravin dans lequel bondit une cascade blanche comme la neige ; au-dessus de la cascade est jeté un gracieux pont de bambou qu'une toiture protège contre la pluie, à la façon des ponts de certaines régions de la Suisse : ravin, cascade, pont, dans le cadre d'une grandiose forêt vierge, c'est une de ces éblouissantes visions qui se gravent en lignes indélébiles dans la mémoire du voyageur.

Après deux heures de marche, nous arrivons aux *tjipanas,* ou sources chaudes, qui annoncent le voisinage du foyer volcanique. Ces sources sont fortement sulfureuses, et j'ai failli me trouver mal pour en avoir bu quelques gouttes. Un peu plus loin, toute végétation disparaît, et nous ne voyons plus autour de nous que des ponces et des scories d'une blancheur aveuglante, contre l'éclat desquelles il faut se protéger les yeux par des lunettes de montagne. En même temps, nous voyons surgir au loin

Digitized by Google

une énorme colonne de fumée qui s'élève du sein du cratère. Nous marchons dans la direction de cette colonne, et nous sommes bientôt dans l'immense hémicycle cratériforme dont nous apercevons depuis longtemps les hautes murailles nues. L'hémicycle est dominé d'environ cinq cents mètres par le point culminant de la montagne, dont les parois tombent à pic et s'arrondissent en demi-cercle autour du cratère. A vue d'œil, l'enceinte mesure quatre kilomètres de tour. Elle n'est pas aussi grandiose ni aussi régulière que le cratère du Tangkoeban-Prahoe, mais on y est en contact plus intime avec les phénomènes volcaniques et les mystères des régions invisibles. L'aspect de ce cratère fait involontairement penser aux ateliers des divinités souterraines, et c'est à cette ressemblance que le Papandajan doit son nom imitatif, qui, dans la langue des Soendanais, signifie « forge ».

J'explore la brûlante enceinte avec un de mes coulies, dont je me fais prudemment précéder, et je m'arrête à chaque pas devant de bizarres phénomènes : ici, un soupirail d'où sort, avec un bruit inquiétant de soufflet de forge, un intermittent jet de vapeur sulfureuse ; là, un ruisseau qui roule une eau trouble d'un blanc laiteux ; ailleurs, une fissure d'où s'échappe, avec une violence inouïe, une colonne gazeuse à jet oblique dont le sifflement sonore rappelle à s'y méprendre celui d'une cheminée de locomotive ; plus loin, une solfatare d'où jaillit un souffle d'une telle puissance, qu'il expulse avec furie les amas de soufre que j'y projette avec mon bâton ; plus loin encore, une curieuse marmite dont l'orifice parfaitement circulaire mesure environ dix mètres de diamètre, et dont toute la surface est constituée de fragiles cristaux de soufre plus délicatement ouvrés que les plus merveilleuses pièces d'orfèvrerie ; cette marmite est en communication avec un sou-

Digitized by Google

pirail d'où sortent des sons rauques et caverneux ; les branches d'arbre qu'on y expose pendant quelque temps se calcinent et s'effritent en petits morceaux ; les gaz qui enveloppent cette solfatare ont failli nous suffoquer, et il était temps de nous éloigner, car mon guide et moi nous étions en proie à une inextinguible quinte de toux.

Un autre curieux phénomène, ce sont les salses ou volcans de boue dont ce cratère est littéralement criblé : ce sont de petits cônes d'une grande régularité de structure, de deux ou trois pieds de hauteur, au sommet desquels s'ouvre un orifice circulaire, de teinte grisâtre, d'où s'échappe, par intermittence, en sursautant avec de sourds grondements, une eau chaude, épaisse, de teinte terreuse. Ces salses finiraient par s'élever à une grande hauteur, par suite de la solidification des boues, si de temps à autre une secousse soudaine ne faisait crouler l'édifice. Ces secousses imprévues rendent l'accès des salses fort dangereux. Il n'y a pas longtemps qu'un haut fonctionnaire du gouvernement, en explorant de trop près une de ces salses, y trouva une fin lamentable. Ses compagnons ne purent l'en retirer qu'à demi bouilli, et il expira après quelques heures d'une atroce agonie ; lorsqu'on lui ôta ses bottes, les chairs tombèrent d'elles-mêmes en laissant les os à nu.

En mille endroits le sol sur lequel on marche est si brûlant, que l'on ne peut rester sur place. Toutes les fumerolles que dégagent les solfatares convergent en un immense panache blanc que le vent emporte au plus haut des airs. Les oiseaux fuient cette enceinte déserte et empoisonnée, où l'on n'entend que la respiration sinistre des monstres souterrains. Une rivière s'élance dans le cratère, issue des épaisses forêts qui croissent au-dessus des murailles stériles : ses eaux, d'abord limpides et transparentes, se troublent dès qu'elles atteignent le fond

Digitized by Google

du cratère : là, au contact des vapeurs qui jaillissent sur les bords et dans le sein de la rivière, elles prennent une teinte laiteuse qui fait songer aux eaux du Styx ou de l'Achéron.

Le Papandajan est un de ces volcans perfides qui sommeillent pour se réveiller un jour : depuis qu'il engloutit tant de villages au siècle dernier, il n'a plus eu d'éruption nouvelle; mais sa carrière n'est pas finie, et qui sait ce qu'il prépare dans sa mystérieuse « forge » !

Au moment de me remettre en marche, à dix heures du matin, j'ai constaté que la température du cratère, à plus de deux mille mètres d'altitude, n'était que de 16 degrés, tandis qu'à midi, à Tjisoeroepan, elle s'élevait à 25 degrés. Là, j'ai retrouvé mon kahar, qui m'a ramené à l'hôtel Hork à une heure et demie, juste au moment où sonnait la cloche du *rijsttafel*.

Digitized by Google

CHARIOTS COUVERTS

Page 91.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

SITOEBAGENDIT. — TJIPANAS.

15 *août*. — Assez fatigué de mon expédition dans les montagnes, nous nous bornerons aujourd'hui à une excursion en plaine. Il s'agit de visiter le lac de Sitoe-Bagendit et les sources chaudes de Tjipanas, au pied du volcan du Goenoeng Goentoer. En vingt minutes, mes vaillants petits chevaux javanais me mènent au village de Trogong, à trois paal de Garoet. Il est sept heures du matin. C'est l'heure où se tient le *pasar* ou marché, dans une vaste enceinte carrée. Au dehors stationnent par centaines les chariots dans lesquels sont venus les paysans, de petits chariots couverts qui rappellent les voitures chinoises et qui témoignent, comme les chapeaux, de l'amour de la couleur chez les indigènes : il y en a de bleus, de rouges, de jaunes, de verts, toute la gamme de l'arc-en-ciel.

Comme un marché indigène est toujours intéressant, je descends de mon kahar pour le visiter. C'est à grand'-peine que je parviens à circuler au milieu de la foule énorme des campagnards qui encombrent la place. Les marchands sont accroupis sur des estrades abritées par des toitures en bambou, au milieu des marchandises les plus disparates, parmi lesquelles les plus importantes sont le riz et le carry, principaux aliments de la population, et

Digitized by Google

aussi le bétel, dont vingt-cinq millions de Javanais, hommes et femmes, font une énorme consommation sous forme de mastication, et dont les traces d'un rouge vif, couleur de brique, sont visibles à chaque pas sur les routes, d'un bout à l'autre de la grande île. Sur des feuilles fraîches de bananier sont étalées des marchandises de toute espèce : des noix de coco, des ananas parfumés, des mangues, de magnifiques régimes de bananes ; puis des légumes, des poissons secs, des denrées de toute espèce, des articles de quincaillerie et de ferblanterie, des étoffes de toute couleur, des sarrongs et mille autres objets en usage chez les indigènes. Ces marchés javanais sont aussi des ateliers où règne la plus grande activité : dans le compartiment des tailleurs, les costumes sont confectionnés sur l'heure à l'aide de petites machines à coudre importées d'Europe. Le commerce et l'industrie de ces bazars sont en harmonie avec la simplicité des habitations et du costume de ces indigènes demi-nus : leurs bazars sont idylliques comme leur genre de vie. On pourrait croire que les marchés d'un peuple vivant sous le soleil de l'équateur doivent être bruyants, pleins de tumulte et de brouhaha, comme on l'observe chez les peuples du midi de l'Europe. Point : au marché comme ailleurs, les Javanais sont doux, paisibles, silencieux, et ils ne mettent aucune passion dans leurs transactions.

Au sortir du bazar, nous traversons l'aloen-aloen, dont les grands waringins ombragent la mosquée qu'on retrouve dans chaque village ; puis nous nous engageons au milieu des champs de riz, de tabac, de maïs, de sorgho. Dans chaque champ est planté un haut bambou au sommet duquel tournoie un petit moulin dont le bruit et les mouvements rapides tiennent les oiseaux à distance. Les rizières inondées brillent au soleil comme des miroirs, et

Digitized by Google

FABRICANT DE KRISS

Page 93.

Digitized by Google

Digitized by Google

les yeux peuvent à peine en supporter l'éclat : les indigènes s'y plongent dans la boue jusqu'aux genoux et en égalisent le sol au moyen d'un appareil en bois traîné par un attelage de deux buffles. Par cette glorieuse matinée, que ces scènes champêtres ont de charmes!

Je ne me lasse pas d'admirer la prodigieuse densité de la population : tout le long de la route, c'est comme une interminable théorie d'hommes, de femmes et d'enfants : il semble vraiment que les indigènes sortent de terre. Tous ont, passé à la ceinture, sur les reins, une espèce de poignard qui porte le nom de kriss, et qui est leur arme inséparable. La fabrication de ces kriss est, pour ainsi dire, la seule industrie de Java.

Dès mon approche, ils s'écartent, ôtent le monument qui leur sert de couvre-chef, et fléchissent le genou dans la rigole. Je ne sais si je passe à leurs yeux pour un haut fonctionnaire du gouvernement, mais dans aucune autre contrée je ne me suis vu l'objet de tant de marques de respect.

Au bout d'une heure, mon kahar me dépose au bord du Sitoe Bagendit, ainsi nommé parce que sa forme rappelle aux indigènes la poignée d'un kriss, leur arme favorite. Le lac (*sitoe* en langue soendanaise) est le plus romantique des lacs... Sur ses rives croissent, parmi les roseaux, mille plantes aquatiques ; d'un contour très irrégulier, il est encadré de vertes collines portant de gracieux bouquets de cocotiers, et dominé de tous côtés par de sévères cimes volcaniques qui font mieux ressortir encore, par contraste, son charme idyllique. Sur ses eaux d'un beau vert d'émeraude voguent de pittoresques embarcations dont les indigènes se servent pour la pêche, simples troncs d'arbres creusés en forme de pirogues. Je voudrais bien faire une promenade sur le lac, mais j'hésite à me confier à un de ces canots primitifs. Alors les indigènes, qui sont gens

Digitized by Google

ingénieux, avisent sur la rive un petit kiosque portatif de leur invention, le transportent et le disposent sur trois pirogues conjuguées, placent une chaise au milieu du kiosque et m'invitent à m'y asseoir, à l'abri des feux du soleil. Puis quatre pagayeurs s'accroupissent sur les talons aux extrémités des pirogues, et se mettent à battre l'eau en cadence au moyen d'une sorte de grande cuiller de bois très courte. Un marmot nu comme la main — son excuse est qu'il n'a pas deux ans — s'accroupit à l'exemple de son père à l'extrémité d'un canot, et l'adresse avec laquelle il se tient en équilibre au-dessus de l'abîme, sur un espace d'un demi-pied carré, est un curieux exemple de la précocité de cette race demi-civilisée. Nous nous faufilons entre les îlots, qui forment comme autant de corbeilles de verdure, et entre les innombrables fleurs de lotus, qui étendent autour de nous leurs feuilles flottantes.

Au bout d'un quart d'heure de cette navigation pleine de charme et de fraîcheur, mes pagayeurs me font aborder dans une île en forme de mamelon, située au centre du lac. Une centaine de marches taillées dans la terre me mènent au pavillon érigé au sommet du mamelon. De cet observatoire élevé on embrasse, dans son magnifique ensemble, le gracieux lac avec la chaîne des onze volcans qui l'entourent, le Goentoer, l'Haroman, le Tjikoraï, le petit Prahoe, le Kalaïdong, le Papandajan, le Telaga-bodas, le Seda-kling, le Galoeng-goeng, le Kratjak, le Poentjak-tjaï. Je ne pense pas que sur aucun autre point du globe on puisse admirer une aussi compacte armée de volcans rangés en bataille sur un espace aussi restreint.

J'ai cherché à fixer dans mes souvenirs les grands traits de ce prodigieux paysage. Deux volcans d'un aspect bien différent attirent spécialement le regard, le Tjikoraï au sud et le Goentoer à l'ouest; mais ce qui me fascinait sur-

Digitized by Google

tout, c'était le cône majestueux du Tjikoraï, dont la cime d'un bleu sombre, à demi perdue dans les nues, s'élève à deux mille huit cents mètres et semble, dans son superbe isolement, planer comme un suzerain au-dessus des volcans voisins. Les anciens Hindous qui occupèrent Java durent être frappés de l'admirable régularité et de la beauté classique de cette montagne, car elle semble avoir été pour eux une montagne sainte, de même que l'Ararat pour les Arméniens, comme on peut l'induire des vestiges de circuits en spirales qu'on a retrouvés près de son sommet, et qui rappellent ceux qu'on observe dans leurs anciens temples : n'était-ce pas, à leurs yeux, un temple gigantesque édifié par Dieu? Les magnifiques forêts qui s'épanouissent sur le Tjikoraï au-dessus des riches plantations de thé et de café qui en recouvrent les pentes inférieures, prouvent que ce volcan est depuis longtemps en repos. Et c'est un bien frappant contraste que l'aspect du Goentoer, le plus redouté champion de cette légion de volcans. D'épaisses colonnes de vapeur s'échappent constamment de son menaçant cratère dentelé, et ses pentes nues et dévastées, couvertes de débris de haut en bas, offrent l'image de la stérilité et de la mort suspendue au-dessus des riantes campagnes dont les villages paisibles et heureux sont toujours exposés à être soudainement anéantis.

Emportant de cette scène une lumineuse et inoubliable vision, je retourne à mon kiosque flottant, et mes pagayeurs me ramènent à terre. Ces pagayeurs sont des pêcheurs. Le lac est très poissonneux, et les habitants des *dessas* ou villages voisins y viennent pêcher sans qu'il y ait jamais de dissensions entre eux. Chaque *dessa* s'attribue la portion du lac qui arrose son territoire, mais plus d'un pêcheur dépasse les limites qui lui sont assignées, sans qu'il y ait là un *casus belli*.

Digitized by Google

Du *Sitoe Bagendit* il nous faut regagner le village de Trogong pour nous rendre à Tjipanas. Mon Soendanais me fait faire un petit crochet pour me montrer une intéressante colonie de *kalongs* dont j'avais entendu parler, sans savoir au juste de quoi il s'agissait. J'avais cru comprendre que c'étaient de grands oiseaux. Mon Soendanais s'arrête au milieu d'une grande forêt de palmiers, et me montre un de ces arbres dont les branches, presque entièrement dépouillées de leurs feuilles, ploient sous le poids de gros fruits roussâtres que je prends pour des noix de coco d'une espèce particulière. Mais quelle n'est pas ma surprise lorsque, à mon approche, je vois un de ces fruits remuer, puis se détacher et s'envoler en déployant des ailes d'une énorme envergure! Ce sont les *kalongs* dont on m'avait parlé, et sous ce nom les Soendanais désignent ces gigantesques chauves-souris frugivores (*steropus edulis*), vulgairement connues sous le nom de renards volants ou chiens volants, qui ne se plaisent que dans les régions équatoriales de l'Asie et de l'Afrique. Ces hideux animaux, qui ne volent que le soir comme toutes les chauves-souris, ont fondé en cet endroit une république qui semble très florissante, car elle compte des centaines d'individus qui vivent sous un système de gouvernement parfaitement organisé. Tout le long du jour ils dorment la tête en bas, suspendus par leurs crochets aux branches dénudées des palmiers, et le soir se mettent en campagne pour commettre leurs maraudages, car c'est une gent fort nuisible. A l'aube, ils reviennent à leur arbre, exposés à toutes les ardeurs du soleil, contre lesquelles aucune ombre ne les protège, car leur guano, en répandant des gaz ammoniacaux, fait périr l'arbre. Je les avais tout d'abord pris pour des fruits, à cause de leur parfaite immobilité, mais quand je déchargeai sur eux

Digitized by Google

mon revolver, je vis toute la colonie effarée s'élancer de branche en branche à l'aide des crochets dont sont pourvues leurs membranes; d'autres se mirent à décrire dans l'air des orbes immenses; leur vol, très différent de celui de nos chauves-souris, rappelle plutôt celui de l'aigle, dont ils ont aussi l'envergure, et ce sont eux qu'auparavant je prenais pour ce noble oiseau lorsque je les voyais fendre les airs le soir. J'en vis deux qui, au milieu de la débandade, se livraient à une bataille homérique en jetant des glapissements aigus. Je fus assez heureux pour mettre fin à la lutte en envoyant une balle à l'un des antagonistes, qui tomba blessé sur le sol et ne tarda pas à expirer. Je pus ainsi examiner de près le corps de ce mammifère, qui présente une singulière analogie avec celui du renard; il en a la taille, le poil, la teinte, et la ressemblance de la tête est surtout frappante. Les kalongs se nourrissent uniquement de fruits, et il n'est pas rare que les indigènes trouvent un de ces individus plongé en état d'ivresse dans les godets qui servent à recueillir le suc des palmiers. Les indigènes sont très friands de leur chair, et comme ce sont des cuisiniers indigènes qui préparent le *rijsttafel,* il se peut que j'en aie mangé souvent à mon insu, mélangé avec les différentes espèces de viandes qui constituent ce plat aussi savant que compliqué.

J'ai terminé ma promenade matinale par une visite à Tjipanas, qui doit son nom, comme plusieurs autres localités des Préangers, à des sources thermales. Sur la route de Trogong à Tjipanas, j'ai admiré le curieux spectacle qu'offrent d'innombrables viviers s'étageant en une série de terrasses artificielles et remontant jusqu'aux sources chaudes dont ils s'alimentent. Ces viviers, qui occupent une immense superficie, sont prodigieusement poissonneux et constituent une des principales sources de ri-

Digitized by Google

chesse du pays. Le temps du frai passé, les indigènes vident les viviers, en retirent les gros poissons et les vendent à beaux deniers. On prétend que les poissons qui habitent les viviers les plus proches des sources ne sont nullement affectés de la haute température des eaux dans lesquelles ils sont nés, tandis que les poissons adultes qu'on essaye d'y acclimater ne tardent pas à mourir : curieuse démonstration de la loi de l'adaptation aux milieux !

Les sources thermales jaillissent au pied du Goenoeng Goentoer. Leur température varie de 39 à 41 degrés centigrades. On y a érigé des cabines de bambou où Européens, indigènes et Chinois se baignent séparément. Ces eaux passent pour être très efficaces dans les affections rhumatismales. Les malades qui font une cure de quelque durée logent dans un pasanggrahan assez primitif, où ils doivent apporter leur lit et leur nourriture.

Tjipanas est dans un site plein de fraîcheur, au bord d'un étang ombragé par de gigantesques bananiers, le pisang des indigènes, dont chaque feuille pourrait cacher deux hommes et dont les tiges ploient sous le poids des régimes. Des hauteurs voisines on domine l'immense nappe d'eau, divisée en mille compartiments qui s'abaissent graduellement vers la plaine, ombragés par les rideaux de palmiers plantés en lignes régulières sur les digues, qui sont comme les cadres de ces innombrables miroirs. Ce paysage, en grande partie créé par la main de l'homme, est à la fois si original, si prestigieux et si différent des paysages auxquels nous sommes habitués, qu'on ne saurait le peindre avec la palette et les couleurs ordinaires.

J'ai gravi les premières pentes du Goenoeng Goentoer, au pied duquel se trouve Tjipanas, et je me suis élevé, à

Digitized by Google

travers des champs de lave, jusqu'au petit pavillon de bambou érigé sur une éminence d'où l'on peut admirer de près le puissant volcan, qui n'a pas eu moins de dix-sept éruptions dans l'espace d'un demi-siècle et qui, suivant les calculs de Junghuhn, projeta, en une seule éruption, une quantité de sable et de cendres évaluée à trois cent trente millions de picols (62 kilos). Si les cent volcans de Java ont tous, dans leur passé, de pareils états de service, on peut juger des modifications profondes qui doivent s'ensuivre à la longue dans la constitution du sol de l'île. Quoique l'altitude du Goentoer ne soit que de deux mille deux cents mètres, l'ascension en est si difficile qu'elle n'a été faite que rarement. Junghuhn réussit le premier à en atteindre la cime en 1837, puis une deuxième fois en 1844; dans l'intervalle entre les deux expéditions, le volcan n'avait pas eu moins de quatre éruptions qui en avaient modifié singulièrement l'aspect et la forme. Je me contentai de l'admirer d'en bas; de mon observatoire je dominais les immenses coulées de lave qu'il a projetées jusque dans la plaine; je me trouvais justement sur un de ces fleuves de lave, où il n'y avait d'autre végétation que quelques herbes souffreteuses qui prennent racine dans les cendres noires. La montagne est chauve de la cime à la base. Les plus effroyables volcans de l'Islande ne m'ont point paru d'un aspect plus sinistre. Et c'est un indicible contraste que ce squelette décharné en face de la vie si intense de la flore tropicale qui s'épanouit à ses pieds.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

LE TELAGA BODAS (LE LAC BLANC).

16 *août*. — Aujourd'hui nous irons visiter un de ces volcans éteints, nombreux à Java, dont le cratère sert de réservoir à un lac. Ce lac s'appelle *Telaga bodas,* ou « lac Blanc ». Il est situé à l'altitude considérable de dix-sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, à mille mètres au-dessus de la vallée de Garoet, entre le superbe massif volcanique du *Galoenggoeng*, qui s'élève à l'est de Garoet, et une autre montagne volcanique à laquelle le lac Blanc a donné son nom, le *Goenoeng Telaga bodas*.

Parti en kahar à cinq heures du matin, j'ai franchi en trois quarts d'heure une distance de sept paal et suis arrivé dès le lever du jour au village de Wanaradja. Là, j'ai engagé un guide indigène avec lequel je me suis mis immédiatement en marche, car il n'y a pas moins de neuf paal du village au lac, et il faut être de retour au village à midi au plus tard, pour éviter la grande chaleur. Comme tous les indigènes, mon guide ne parle que le soendanais, mais il diffère de ses congénères par son intarissable loquacité. Pour mettre fin à son bavardage auquel je n'entends mot, je lui décoche les mots les plus bizarres de la langue française. Il faut croire qu'il n'a jamais entendu un langage aussi drôle, car il est pris d'un fou

Digitized by Google

rire qui le guérit du même coup de son infirmité.

Je ne me lasse pas de cheminer par ces ravissantes matinées javanaises. Dans cette nature équatoriale qui se réveille à la même heure chaque jour de l'année, les premières heures du matin ont un charme infini. Autour de nous se déploie un cirque de montagnes bleues, derrière lesquelles monte la lumière rose du soleil levant. Les cimes, frappées par les rayons naissants, se colorent des plus délicates nuances de l'aurore, qui se marient avec le vert si doux des cocotiers et des bananiers. C'est un magnifique concert de couleurs tropicales, où la main du peintre le plus habile ne saurait ajouter aucun ton ni adoucir aucune nuance. Notre sentier court au milieu des plantations de tabac, au milieu desquelles sont établies de vastes constructions en bambou où l'on fait sécher les feuilles. Plus loin reparaissent les arbres à café. Nous longeons des *goedangs,* immenses magasins appartenant à des indigènes qui accaparent le café du gouvernement et se chargent de la préparation des fèves. Le paysage est d'une infinie variété : maintenant nous sommes dans une forêt de bambous dont les gigantesques roseaux, gros comme la jambe, s'élèvent à vingt ou trente mètres de hauteur, croissant en touffes séparées et portant des branches flexibles qui portent une profusion de jolies feuilles d'un vert tendre. Quelle grâce et quelle noblesse dans ces grands bouquets de bambous qui sont, en réalité, des graminées géantes! Réunissez des milliers de semblables bouquets, et vous aurez une des merveilles de la flore javanaise, dont je ne m'étais fait qu'une idée pâle par les maigres forêts de bambous que j'avais vues en Afrique.

Au bout d'une heure de marche, nous nous engageons dans la montagne par un sentier ardu, décrivant de charmants zigzags à travers un paysage agreste qu'égaye le

Digitized by Google

murmure des eaux courantes. A chaque échappée de cet adorable sentier se déroulent des horizons devant lesquels je m'arrête muet d'admiration. A nos pieds s'étendent la plaine de Lèlès et la vallée de Garoet, immenses mosaïques où le vert pâle des pâturages et les miroitements des lacs et des sawas tranchent sur le vert si chaud des forêts et des bocages. Partout l'œil se heurte aux volcans rangés en ligne circulaire autour de ces verdoyants bassins. A gauche surgit le noble massif du Tjikoraï, et on reconnaît distinctement, dans la pure atmosphère, les vapeurs sulfureuses qui s'échappent du cratère jaunâtre du Papandajan. A droite se lève le noir Goentoer, au pied duquel s'étalent de vastes coulées de lave qui ont dévoré une portion de la vallée enchantée à laquelle pourrait s'appliquer le mot du poète : *un pezzo di cielo caduto in terra.*

A mille mètres d'altitude, nous abordons des pâturages alpestres où paissent de grands buffles, au poil brun, dont les clochettes, qui sont de bois, donnent un son mat et doux. Aux pâturages succèdent des solitudes désertes où végètent tristement de maigres mimosas. Mais Java est une terre de contrastes. Subitement, la puissante nature équatoriale se réveille, et nous entrons dans une de ces forêts vierges qui ne s'épanouissent guère que dans les altitudes élevées, que l'homme a laissées inviolées. Cette forêt se compose principalement de magnifiques fougères arborescentes dont la croissance est favorisée par une perpétuelle humidité. Du haut de ces fougères, dont les troncs sont aussi hauts et aussi gros que des palmiers, tombent constamment de grosses gouttes de rosée, et c'est sur un sol boueux et glissant que nous cheminons pendant une heure entière, sous cette puissante voûte de verdure que ne traverse jamais ni soleil ni lune. L'humidité des forêts de Java est causée par la rosée qu'engendrent chaque nuit

Digitized by Google

les vapeurs des mers qui baignent cette île étroite et allongée : les arbres sont couverts de mousses et de plantes grimpantes qui sont toujours saturées d'eau, et le silence de la forêt n'est troublé que par les gouttes qui tombent de feuille en feuille avec le bruit de la pluie.

Peu à peu les formes de la végétation se modifient et annoncent le voisinage d'un cratère. Au débouché de la forêt se montre tout à coup la pâle nappe blanche du Telaga bodas, et c'est une scène inoubliable que l'apparition de cette mer morte à surface laiteuse qui dort dans un calme profond, au sein d'un entonnoir verdoyant, couvert de forêts. C'est une nappe d'opale enchâssée dans un écrin de verdure. Sur ces eaux désertes, où aucun poisson ne peut vivre, plane un silence de mort qui n'est troublé que par les bouillonnements produits en mille endroits à leur surface par les gaz d'acide hydrosulfurique. De l'extrémité méridionale du lac s'échappe un ruisseau, le *Tjibodas,* qui garde pendant longtemps la couleur laiteuse de la nappe d'eau dont il est le déversoir. La couleur du lac est due uniquement aux dépôts de sulfate d'alumine qui tapissent son lit. Ces eaux mates, sans miroitements, ne reflètent point les forêts qui croissent sur leurs bords, et elles n'ont point le charme que les lacs de montagne doivent à la transparence et à la pureté de leur cristal. Mais combien beau le vert bassin dans lequel dort le Telaga bodas! Sauf du côté où il est abordable, le lac est dominé sur tout son pourtour par des murailles presque à pic, que recouvrent jusqu'au sommet de luxuriantes forêts d'un caractère alpestre. Dans ce poétique cratère si bien abrité, la végétation est surtout représentée par les variétés indiennes de la flore des Alpes.

J'ai fait le tour du lac, qui est à peu près circulaire et d'un diamètre de mille à douze cents mètres. Ses bords

Digitized by Google

sont frangés de fines dentelures d'écume blanche. Nous traversons tantôt des lits de ponces et de lapilles, tantôt des éboulis de rochers, tantôt des marécages et des champs de boue. A chaque pas nous rencontrons des solfatares ou des sources chaudes : mon guide, affligé d'un ulcère, y applique, toute brûlante, l'eau d'une de ces sources, qui passe pour très salutaire dans les maladies de la peau. Sous l'influence de la chaleur et des vapeurs sulfureuses, autour des solfatares toutes les plantes sont mortes ou desséchées. Ayant voulu constater la température de l'eau à un endroit où se produisait, à un pied de la rive, un violent bouillonnement, j'ai appris à mes dépens, en enfonçant jusqu'à la cuisse dans la vase, combien perfides sont les fondrières que dissimulent ces rives dangereuses. Je ne serais jamais sorti de ma fâcheuse posture sans l'aide de mon guide.

A en juger par les phénomènes si divers qui se produisent à la surface du lac et sur ses bords, l'énergie volcanique du cratère qui lui sert de bassin n'est pas entièrement épuisée. L'éruption dont ce cratère fut le théâtre en 1822 engloutit des centaines de villages et coûta la vie à quatre mille indigènes. Les vestiges de cette catastrophe sont reconnaissables, dans les plaines environnantes, aux innombrables collines formées des débris projetés du sein du cratère, et qui, avec le temps, se sont couvertes d'une luxuriante végétation.

Mon guide m'a conduit, à deux cents mètres au-dessous du lac, à l'origine d'une petite vallée, dans un site connu sous le nom de *Padjagalan*, ou « Vallée de la mort ». C'est une solitude désolée, couverte de débris de roches, où ne croît pas un brin d'herbe, pas un pouce de verdure, et où règne un calme profond, un silence absolu. Ce lieu doit son aspect maudit à l'acide carbonique qui s'échappe

Digitized by Google

des fentes du sol, parfois en telle quantité, que les animaux qui s'y aventurent y trouvent la mort. Des voyageurs y ont vu des cadavres d'animaux de grande taille, voire de tigres et de rhinocéros. Je ne sais si leurs récits sont empreints d'exagération, mais j'avoue que, moins heureux, je n'ai trouvé dans cette nécropole que les cadavres plus modestes de quelques insectes, des mouches, des papillons, des scarabées, et aussi quelques plumes d'oiseaux Peut-être les ossements des gros animaux étaient-ils décomposés, car on prétend que, des différentes parties de l'organisme, ce sont les os qui se décomposent le plus rapidement, tandis que l'acide carbonique conserve longtemps en bon état les parties molles, telles que les poils et les plumes.

Après avoir exploré ce curieux bassin, je me réjouissais de faire honneur, en compagnie de mon guide, aux provisions et aux bouteilles de bière que nous avions emportées. Mais quelle ne fut pas ma surprise quand je constatai, en revenant à l'abri en bambou où le guide avait déposé le précieux panier, que tout ce qu'il contenait avait disparu en notre absence ! Cette ridicule mésaventure me fit faire cette double réflexion, que le *Telaga bodas* n'est pas aussi désert que je l'avais pensé, et que les indigènes, quoique mangeurs de riz, ne dédaignent pas un déjeuner à l'européenne. Mon guide, tout penaud, jurait, à ce que je compris, qu'il n'était pour rien dans l'affaire, et pestait contre l'*orang kotor*, le « sale homme » qui devait avoir fait le coup.

La faim et la soif me donnèrent des jambes pour retourner à Wanaradja. Je mis deux heures et demie à descendre, par un soleil de feu, les mille mètres que j'avais gravis par la fraîcheur matinale. Combien longue me parut la route ! Quand j'arrivai à Wanaradja, à midi

Digitized by Google

précis, je fis immédiatement atteler mon kahar, et, à une heure, j'étais à Garoet, bien qu'un intrépide Anglais m'eût assuré que rentrer de cette longue excursion à l'heure du *rijsttafel* était impossible. Cet Anglais a les excentricités de sa race. Il s'est installé à Garoet dans l'unique but d'être témoin d'une de ces éruptions volcaniques dont la vallée fut si souvent le théâtre. Voilà un mois qu'il attend le signal de la représentation, avec une patience et un flegme tout britanniques.

Digitized by Google

CHAPITRE X

LE KAWAH MANOEK.

17 *août.* — Je ne veux point quitter la vallée de Garoet sans porter ma carte de visite à un remarquable cratère qui, suivant la tradition des indigènes, s'est formé lors de l'éruption du Papandajan, en 1772. C'est le *Kawah manoek* (cratère des oiseaux), qui était assez ignoré jusque dans ces derniers temps, mais dont on parle beaucoup dans le pays depuis qu'on l'a vu, il y a quelques mois, vomir des flammes. Cette bouche s'ouvre à la même altitude que celle du Papandajan, sur une montagne qui se rattache au massif du *Poentjak-tjaï,* situé à l'ouest de Garoet; la carte du bureau topographique donne à ce massif une altitude de dix-huit cent trente-six mètres.

A cinq heures du matin, par un superbe clair de lune, je monte dans mon kahar habituel, qui me mènera jusqu'au village de *Pasir-Kjamis*, à dix paal de distance et à douze cent trente mètres d'altitude. Par une rare exception dans ce pays d'admirable voirie, la route est mauvaise, pierreuse, les chevaux ont peine à la gravir, et il faut, de temps à autre, les laisser souffler. Au lever du soleil, dont les premiers rayons enflamment d'une lueur céleste la haute cime du Tjikoraï, je commence à distinguer les fumerolles qui s'élèvent au-dessus des bois en

Digitized by Google

hauts panaches, à mi-hauteur d'une longue croupe montagneuse.

Au bout de deux heures, nous arrivons à Pasir-Kjamis, pauvre village composé de quelques huttes de bambou et de rotin, et situé sur un contrefort du *Goenoeng Kjamis*. Les environs de cette localité sont jonchés de blocs d'obsidienne qui, selon Veth, ont été probablement lancés par le Papandajan. En dépit de son excessive dureté, ce verre volcanique se désagrège à la longue; tout en conservant l'aspect extérieur de l'obsidienne, beaucoup de ces blocs se réduisent en poudre au toucher, comme de la terre de pipe. Au milieu de ces obsidiennes jaillissent deux sources thermales dans lesquelles se baignent les indigènes.

Près du village se trouve un très pauvre pasanggrahan. Le *tjamat*, qui n'a à m'offrir qu'une horrible infusion de thé gâté, me procure deux coulies qui me conduiront au Kawah manoek, à quatre paal de distance. Un de ces coulies est affligé d'une bronchite chronique, affection beaucoup plus commune qu'on ne pourrait le croire sous ce beau ciel de Java.

Nous montons par un chemin romantique qui s'élève rapidement en colimaçon, et d'où l'on a de charmantes échappées sur la vallée de Garoet, éclairée par le glorieux soleil du matin. Vues de la plaine, les fumerolles semblaient n'être qu'à une demi-heure de marche; mais maintenant que nous nous sommes engagés dans la montagne, elles semblent reculer à mesure que nous progressons. Nous côtoyons de profonds ravins noyés dans une mer de verdure tropicale. Le chemin est bordé des magnifiques cloches blanches de la fleur d'atropine, que les Soendanais désignent sous le nom de *ketjoeboeng*, et d'où l'on extrait le violent poison employé en ophtalmologie.

Nous atteignons bientôt une grande plantation de quin-

Digitized by Google

quina aussi belle que celles que j'ai admirées sur les pentes du Tangkoeban-Prahoe : nous mettons près d'une demi-heure à la traverser. A cette forêt artificielle succède la forêt vierge, qu'on retrouve partout vers l'altitude de mille cinq cents mètres : la température, qui était encore de 22 degrés sous les ombrages des arbres à quinquina, tombe subitement à 13 degrés sous l'ombre épaisse et humide des prodigieuses fougères arborescentes.

Mais qu'est-ce donc que ce grand bruit de feuilles froissées qui éclate soudain? Mon sang se glace à l'idée que ce serait un des redoutables hôtes de ces forêts primitives, un tigre ou un rhinocéros. Mes coulies, qui m'ont vu pâlir, se hâtent de me rassurer par le mot *orang,* qui désigne, en malais, un homme ou un singe, ce qui, aux yeux des indigènes, est sans doute la même chose. Cette fois, l'orang est un inoffensif bûcheron.

Bientôt après, l'odeur si caractéristique du soufre, qui m'est devenue familière depuis que j'explore tous les jours les forges de Vulcain, m'annonce que nous sommes arrivés à destination. Nous débouchons, en effet, dans le *Kawah*, qui s'ouvre au milieu de la forêt séculaire, vaste entonnoir désert enveloppé d'épais nuages de vapeur.

Ce cratère me ménage des étonnements nouveaux, car il est bien autrement actif que ceux que j'avais déjà visités, et j'y ai trouvé une profusion inouïe de solfatares, de jets de vapeur, de chaudières, de volcans de boue, de fontaines jaillissantes, de soupiraux et de soufflets de forge. On ne peut explorer toutes les merveilles qui s'y présentent à chaque pas qu'en cherchant à tâtons un terrain solide, car le sol ne consiste qu'en une mince croûte où la moindre imprudence, un simple faux pas, peuvent être fatals. Ce sol est tellement miné par le feu, qu'il suffit d'y pratiquer un trou pour donner issue à de brûlants jets de

Digitized by Google

vapeur. C'est un tamis dont les cribles sont des salses, des fontaines d'eau bouillante ou de simples soupiraux, et à côtoyer tous ces perfides orifices on se sent mal à l'aise. Les salses surgissent de tous côtés, comme de grandes cuves où bouillonne une eau effervescente, d'un gris sale, que les gaz soulèvent à deux ou trois pieds de hauteur, avec un violent fracas. Autour de ces salses, la décomposition des trachytes forme une boue bleuâtre, et les roches solides en apparence ont si peu de consistance, qu'elles se réduisent en poussière au moindre contact. J'ai plongé mon bâton d'un mètre de long dans une de ces salses, sans toucher la roche ; par distraction j'ai mis ensuite mon bâton sous le bras, et mon costume blanc outrageusement maculé de boue a fait la joie de mes coulies.

Le cratère a au moins six cents mètres de diamètre. Je l'ai traversé dans toute son étendue, et j'ai trouvé à son extrémité une énorme chaudière de dix mètres de tour où bouillonne, rageuse, une eau toute noire, et d'où sort une vapeur si épaisse qu'on ne peut plonger les yeux dans la chaudière que dans les intervalles où le vent chasse la vapeur. A ce bassin succède une série d'autres bassins étagés en terrasses. Ailleurs se présente un sinistre lac de boue noire dont la surface se boursoufle de milliers de pétillements. J'ai été frappé de la richesse étonnante et de l'éclat des couleurs dont se parent tous ces bassins. Telle est la beauté de ces couleurs, que dans le pays on les utilise pour la peinture et la décoration des appartements : à Garoet, les murs des demeures européennes sont peints au moyen des couleurs naturelles que donnent ces boues et ces roches en décomposition. Parmi les mille nuances dominent le jaune soufre, le rouge brique, le gris perle. Et ce qui est surprenant, c'est que les boues varient de

Digitized by Google

teinte à quelques pas de distance. De toutes parts sortent de terre des bruits inquiétants, des voix courroucées, des sons caverneux, de plaintifs beuglements, des sifflements de machine à vapeur, des brou-brou, des flic-flac, des glou-glou, et mille autres mystérieuses syllabes souterraines. Autre sujet d'étonnement : à côté de cadavres de végétaux, d'arbres dépouillés de leurs feuilles qui gisent sur ce sol brûlant, j'ai vu des arbrisseaux bien verts à l'ombre desquels s'épanouissent des rhododendrons bien rouges, au milieu des salses et des vapeurs empoisonnées. Comme je me disposais à cueillir une fleur sur le bord d'une salse, mon guide devina assez vite mon intention pour m'arracher à une mort absurde en me saisissant vivement par le bras : ce que j'avais pris pour un terrain solide n'était qu'une mince croûte fragile, comme je pus m'en convaincre au moyen de mon bâton.

Après un frugal déjeuner sur les rochers, nous dîmes adieu au « cratère des oiseaux », ainsi nommé, sans doute, parce que les oiseaux n'en approchent point.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

UN CHEMIN DE FER DE MONTAGNE.

En quittant Garoet, j'ai poussé un soupir aussi profond que celui du roi Boabdil à son départ de Grenade, et j'ai répété le mot du csaréwitch : « Voir Garoet et puis mourir ! » Ce qui augmentait mes regrets, c'était de voir autour de moi, à l'heure du départ, tous les indigènes qui m'ont accompagné dans mes différentes courses de montagne. Ils savaient, je ne sais comment, que je partais, et ils étaient là tous, me regardant en souriant, du bon sourire de cette race si douce et si humble. L'un d'eux se rappelait, sans doute, qu'il m'avait retiré d'une fondrière, un autre qu'il m'avait arraché au sort peu enviable de disparaître dans une bouche volcanique. Braves gens ! Ils étaient devenus mes amis.

Tandis que le train m'emporte dans l'admirable plaine qui s'étend de Garoet à Tjibatoe, je salue avec plaisir, comme de vieilles connaissances, les volcans que j'ai visités. Mais voici des horizons nouveaux. La plus belle section du chemin de fer transjavanais est, sans contredit, le parcours de cinquante-sept kilomètres de Tjibatoe à Tassikmalaja. Il s'agissait de faire franchir par la locomotive cette partie des Préangers qui se hérisse de volcans, et dont l'orographie offre le plus inextricable enche-

Digitized by Google

vêtrement de montagnes, de vallées et de ravins. Les Hollandais, avec leur froide énergie, n'ont pas reculé devant ce qui paraissait impossible : ils ont réussi à relier le réseau de l'ouest au réseau de l'est par une succession de remblais, de tranchées, de plans inclinés, de courbes et de viaducs dont l'ensemble est un miracle d'audace et de légèreté, et dont la vue vous plonge tout le temps dans une ivresse d'admiration mélangée d'un sentiment de terreur. Il y a surtout deux ponts de fer à forte pente et à courbe rapide, l'un de cent cinquante mètres, l'autre de deux cents mètres de long, qui franchissent coup sur coup, à six cents mètres de distance, deux ravins d'une effroyable profondeur. Ce chemin de fer est un défi, une gageure. J'ai beau chercher des comparaisons, je n'en trouve point, pas même le fameux chemin de fer par lequel je suis descendu du Transvaal au Natal. On reste véritablement confondu quand on songe que ce sont des Javanais qui ont exécuté ces travaux gigantesques sous la direction d'ingénieurs européens. L'œuvre est digne du cadre qui l'entoure. Des paysages féeriques. A chaque détour de la voie, une nouvelle échappée sur des cimes couvertes de forêts, aux contours toujours gracieux, sur des vallées qu'arrosent des rivières ombragées par les cocotiers et les bambous, sur des ravins au fond desquels la végétation des tropiques éclate dans toute son exubérance. C'est une nature puissante, d'une sève prodigieuse, dont les yeux se saturent sans jamais se lasser. Au soleil couchant, la scène est de cette indescriptible beauté qui vous élève jusqu'à l'extase muette. Un immense cône tronqué, se terminant en table comme les montagnes de l'Afrique centrale, émerge au loin du sein d'une buée de vapeurs, et semble flotter dans les profondeurs du ciel. Et déjà la mélancolie des soirs plane sur la campagne java-

Digitized by Google

naise, sur les rizières étagées en terrasses, sur les bois de palmiers, sur les ravins de bananiers. Tandis que chaque tour de roue m'emporte vers l'inconnu, il me semble que je traverse le pays du rêve, et je me prends à regretter de jouir tout seul de ces visions fugitives et de ne pouvoir en emporter pour les miens un tangible souvenir.

Comme les trains ne marchent plus après le coucher du soleil, je descends à Tjamis, le dernier point d'arrêt, et je m'enquiers d'un gîte pour la nuit. On me mène à un misérable *pasanggrahan* où il n'y a que deux chambres et où, en compagnie d'un chien étique et d'un perroquet, je dîne d'une volaille coriace et d'une banane qu'un coulie me sert sur du linge sale. Je me console de ce triste repas en jouissant, sous la véranda, de la vue des étoiles qui brillent dans un ciel d'une incroyable transparence. Cette nuit chaude et embaumée, d'une idéale douceur, ne ressemble pas aux nuits fraîches que j'ai passées dans les montagnes de Garoet : en quelques heures, j'ai descendu de cinq cents mètres, et j'ai retrouvé le climat des terres basses. Des milliers de lucioles jettent dans l'obscurité de fugitives lueurs; le concert des insectes bat son plein; les moustiques volent en si compactes légions, autour de ma lampe à huile de coco, qu'ils en obscurcissent l'éclat et, par deux fois, en éteignent la flamme. L'air est sillonné du grand vol d'aigle des chauves-souris géantes, les *kalongs*, qui cherchent leur pâture; elles fendent l'espace de leur aile silencieuse, comme les bêtes du rêve. Des noires profondeurs du jardin s'élèvent mille bruits mystérieux, parmi lesquels je reconnais le petit claquement sec qu'émettent de grosses grenouilles lorsqu'elles ouvrent la bouche pour happer les insectes qui volent. Enfin les sons lointains d'un tambour indigène et de barbares instruments de musique achèvent de me convaincre que je suis

Digitized by Google

loin de la civilisation, perdu dans un petit village javanais.

J'ai passé une nuit abominable dans ce gîte solitaire. A peine couché, un bruit étrange m'avertit que quelque chose d'insolite se passe dans ma chambre. A la clarté de la lampe, j'en découvre bientôt la cause : un de ces horribles *kalongs* ou chiens volants que j'ai vus rôder autour de la maison s'est introduit dans la place et s'est blotti dans un coin. Quand je m'approche avec la lumière, il secoue ses grandes ailes cotonneuses et dirige vers moi sa vilaine tête de renard. Je suis pris de dégoût à l'idée de dormir avec une monstrueuse chauve-souris. Plutôt que d'engager avec elle, à coups de bâton, une lutte hideuse, je prends le parti de l'attirer au dehors en lui ouvrant la porte et en emportant la lampe, dont elle ne manquera pas de suivre le fascinant éclat. Mon stratagème réussit à merveille, et je suis ainsi délivré de l'ennemi. Je m'enferme alors sous ma moustiquaire, aussi hermétiquement que possible. Mais d'autres hôtes fâcheux, que je ne puis expulser aussi facilement, viennent troubler mon sommeil : des rats blottis dans le chaume de la toiture, des lézards qui courent sur les murs en jetant de petits cris aigus, puis encore le *mandoer* asthmatique dont me sépare une mince cloison et qui se consume dans d'inextinguibles quintes de toux. Outre le petit lézard ordinaire, je reconnais à son cri singulier le *djekko*, grand lézard à tête disproportionnée, qui fait aux insectes une guerre sans merci : aussi est-il considéré par les Javanais comme l'ami de la maison. Ses pattes sont curieusement conformées, de façon qu'il peut y faire le vide et courir avec une incroyable agilité, le dos en bas, sur le plafond, où il happe les insectes au passage. Le nom de cet animal imite son cri, qu'il répète, dit-on, autant de fois qu'il compte d'années.

Digitized by Google

J'ai quitté avec bonheur ce triste gîte pour prendre le train qui part à l'aube de Tassikmalaja et arrive vers le coucher du soleil à Djokjakarta, l'une des deux capitales des Vorstenlanden. Arrivé à la gare longtemps avant l'heure réglementaire, j'y trouve une foule d'indigènes qui attendent depuis plusieurs heures l'arrivée du train : les Javanais, pas plus que les Hindous, n'ont la notion du temps.

A Tjamis, nous entrons dans une contrée déserte, presque inhabitée, très différente d'aspect de la région parcourue hier. Le train court maintenant à toute vapeur en pays plat, à travers jungles et forêts; cette partie orientale des Préangers est couverte de vastes marais qui en font une des régions les plus malsaines de Java. Les indigènes ont changé aussi : nous touchons au centre de l'île, où le pur type javanais, aux traits plus fins, plus délicats, succède au type soendanais; le sarrong bleu sombre a remplacé le sarrong aux couleurs vives et variées; les kriss, que portent jusqu'au dernier des gens du peuple, sont, chez les hommes d'un certain rang, des armes de haut prix. J'ai pour voisin un personnage de distinction qui porte à la ceinture un kriss dont la poignée d'ivoire est d'un travail très fin; un riche sarrong, orné de peinture d'un dessin compliqué, lui couvre le bas du corps, et il porte sur les épaules une veste de fine étoffe noire sous laquelle apparaît un gilet de kashmir blanc; comme tout Javanais, il a les pieds nus et la tête coiffée d'un turban de couleur; sur le turban, il porte l'insigne de sa fonction, un petit casque noir ouvert au sommet de la tête et orné de l'écusson royal. Ce personnage, habillé moitié à la javanaise, moitié à l'européenne, est un *wedono*, un chef indigène. Je lui adresse la parole en hollandais, il me répond en javanais avec un large

Digitized by Google

rire s'échappant sous sa moustache brune et son nez écrasé.

On s'arrête au milieu du jour, pour le *rijsttafel,* à Maos, importante station dont l'horloge marque à la fois l'heure de Batavia et l'heure de Samarang, qui diffèrent de seize minutes. C'est à Maos que vient se raccorder le petit embranchement de vingt et un kilomètres qui mène à Tjilatjap, le seul port que les Hollandais aient pu créer sur la côte méridionale de Java, en dépit des récifs de coraux qui en rendent l'approche dangereuse aux grands navires. Malheureusement, Tjilatjap passe pour être la localité la plus insalubre de toute la côte de Java. A l'époque où le gouvernement voulut en faire une importante station militaire et un point stratégique, la malaria, connue sous le nom de fièvre de Tjilatjap, y fit de tels ravages parmi les troupes, que la position fut reconnue intenable et qu'il fallut retirer la garnison pour la transférer ailleurs. Cette fièvre, tout comme celle de Madagascar, présente cette particularité qu'elle ne se déclare, le plus souvent, qu'après qu'on a quitté le pays; l'Européen y vivra de longues années indemne, aussi longtemps qu'il ne changera point de climat. N'ayant nulle envie de faire connaissance avec le cimetière des Européens, j'ai laissé cette localité en dehors de mon itinéraire.

Au delà de Maos, le train court, à perte de vue, à travers des prairies et des marécages, où l'on perçoit l'odeur des fièvres paludéennes. L'établissement de la voie ferrée dans cette région empoisonnée causa une telle mortalité parmi les indigènes, qu'il n'y eut plus moyen de trouver des travailleurs libres, en dépit de l'appât de gros salaires; pour achever les travaux, il fallut recourir au travail forcé des convicts.

Au sortir de cette région malsaine, on entre dans des

Digitized by Google

plaines basses, fertiles, que dominent des collines de peu d'élévation ; le pays plat a succédé au paysage alpestre ; le train court au milieu de forêts de cocotiers plus belles encore que celles que j'ai vues dans les Préangers ; sous les cocotiers s'abritent de délicieux petits villages composés de cases de bambou à toit de chaume ; et à voir l'aspect heureux, paisible de ces villages, on envie les indigènes qui passent leur existence idyllique sous l'ombre épaisse de ces cocotiers dont les fruits constituent, avec le riz, leur unique alimentation. Dans quelle autre contrée verrait-on ces mœurs simples et primitives subsister à deux pas de la civilisation représentée par le chemin de fer?

Bientôt reparaissent les cultures, les sawas, les plantations de tabac, puis les premiers champs de canne à sucre, et, çà et là, une blanche usine à sucre surmontée de sa prosaïque cheminée et reliée au chemin de fer par un petit embranchement servant à l'exploitation. Où donc ai-je vu les mêmes scènes? A l'île Maurice, qui n'est tout entière qu'une vaste plantation de cannes à sucre hérissée de cheminées d'usine. Les cannes viennent d'être coupées : on en fait ici deux récoltes en quatorze mois. Le sucre, qui était autrefois la principale culture de Java, est aujourd'hui en grande baisse, à cause de la concurrence du sucre de betterave : de seize florins le picol, il est tombé à sept et demi.

A Wates, les montagnes reparaissent, hérissées de cônes, de tours, de dômes, déchiquetées et dentelées comme une mâchoire de requin. Au ciel clair du matin a succédé un ciel d'orage, et un vent frais s'est levé. Les enfants, qui pullulent dans les villages, profitent de ce vent pour jouer au cerf-volant, jeu très populaire dans toute l'étendue de l'île. Le soleil couchant, qui hier était si merveilleux, offre aujourd'hui une nouvelle féerie, plus

Digitized by Google

merveilleuse encore : entre les nuages violacés et les monts échancrés brille une longue bande d'éblouissante lumière, comme un Niagara d'or en fusion ; à mesure que descend le globe de feu, cette bande peu à peu s'amincit ; puis, aux dernières lueurs du jour mourant, le Mérapi se lève dans sa gloire, le Mérapi, un des plus puissants volcans de Java, dont le cône fumant émerge au-dessus des nuages, comme s'il n'appartenait plus à la terre ; le flot montant de cette mer de nuages finit par le submerger, et la splendide vision se noie dans la nuit, qui sous cette latitude succède si rapidement au jour. Les couchers de soleil de cette île enchantée, avec leurs magiques jeux de lumière, m'offrent chaque soir de nouvelles splendeurs, s'évanouissant trop vite à mes yeux éblouis. Lord Tennyson, qui a décrit, dans un morceau célèbre, un coucher de soleil sous les tropiques, avoue qu'il n'a jamais visité les contrées tropicales. Les eût-il visitées, que son tableau resterait encore pâle et incolore, car la réalité dépasse tout ce que peut exprimer la poésie.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

DJOKJAKARTA.

Nous voici dans les Vorstenlanden, bien loin des Préangers. Dans les Préangers nous n'étions point encore à Java. Ici nous sommes au cœur de Java.

Sous ce nom de Vorstenlanden, ou « pays des princes », les Hollandais désignent la province centrale qui comprend les résidences de Soerakarta et de Djokjakarta, et dont le territoire constitue à peine la quinzième partie de toute l'étendue de l'île. Ce petit empire est le dernier débris du fameux royaume de Mataram, auquel seuls les Javanais donnent le nom de Java, car ils considèrent les autres provinces comme ne faisant point partie de leur pays. Les Vorstenlanden se trouvent aujourd'hui partagées entre quatre princes, le Soesoehoenan de Soerakarta, le Sultan de Djokjakarta et les deux princes placés à côté d'eux, Manghoe Negoro et Pakoe Alam. La puissance de ces princes a été si réduite par les graduelles concessions qu'ils ont été forcés de faire à la puissance européenne, qu'ils n'ont plus qu'un semblant d'autonomie, et c'est par de substiles artifices et des prodiges de diplomatie que les Hollandais leur donnent l'illusion du pouvoir. C'est le gouvernement hollandais qui règle la succession au trône, qui nomme, révoque et salarie les ministres du royaume;

Digitized by Google

il va sans dire que le pouvoir des princes indigènes ne s'étend qu'à leurs sujets indigènes; ils n'ont aucune autorité sur les blancs, qui sont administrés directement par les résidents; et encore leur autorité sur les indigènes est limitée par mille restrictions; les résidents ont la haute main sur l'administration, la justice civile et pénale, la police, la perception des impôts, l'armée, qui n'est d'ailleurs qu'une armée de parade.

Djokjakarta est donc une des deux villes jumelles des Vorstenlanden. J'y suis arrivé alors qu'il faisait déjà nuit. J'aime à entrer de nuit dans une ville inconnue, surtout quand cette ville est la capitale d'un prince asiatique. Entrevues dans l'obscurité, les villes javanaises, comme toutes les villes du monde, ont des airs mystérieux qui piquent la curiosité. Quand je suis arrivé à l'hôtel Toegoe, qui était encombré, j'ai dû, pour une nuit, partager avec un inconnu une chambre très misérable, où j'ai rêvé des splendeurs d'une ville de cour asiatique bâtie autour du somptueux palais d'un sultan d'Extrême-Orient. Et je me suis levé avec un désir très vif de voir au grand jour l'aspect des rues et la physionomie des habitants.

La réalité n'a pas tout à fait répondu au rêve. Djokjakarta a pu être fort belle à l'époque où elle était entourée de toutes parts de murs et de palissades, et où quatre routes royales aboutissaient à ses quatre portes de bois. Mais de ces splendeurs d'autrefois il reste à peine la trace, depuis que le maréchal Daendels abattit à jamais l'orgueil des sultans en leur infligeant une profonde humiliation dont le souvenir est consacré par une colonne commémorative érigée à l'entrée de la ville.

Ce qui a été plus fatal encore à Djokjakarta, c'est le redoutable voisinage du Mérapi. Quand ce volcan est en activité, les sujets du sultan vivent en toute sécurité; mais

Digitized by Google

lorsqu'il rentre dans le repos, les tremblements de terre sont toujours à craindre. Ce fut un de ces tremblements de terre qui détruisit la ville presque de fond en comble en 1867; depuis lors elle a été en partie reconstruite, mais ce n'est plus que l'ombre de la glorieuse cité des sultans; bien qu'elle n'ait pas moins de six kilomètres de long sur quatre de large, elle ne compte plus que soixante mille âmes, dont quinze cents Européens. Au lieu des magnificences que j'avais rêvées, je n'ai trouvé qu'une agglomération à perte de vue de petites bicoques indigènes, d'aspect très chétif, alignées avec une monotone régularité le long d'avenues très larges, très droites, dont l'unique charme consiste dans les majestueux ombrages des waringins et des kanari-boomen. Ces avenues sont sillonnées de l'incessant va-et-vient des indigènes qui circulent nu-pieds au milieu d'un épais nuage de poussière impalpable que soulèvent les voitures des Européens. On n'a jamais vu un Européen déroger à sa dignité jusqu'à franchir à pied ces rues qui sont tour à tour, suivant la mousson, boueuses ou poudreuses. N'aurait-on qu'à franchir la largeur d'une avenue, on prend un de ces dokarts qui s'offrent partout à profusion. La bicyclette est rare encore : je n'en ai vu qu'une seule, montée non par un Européen, mais, le croirait-on! par un indigène : c'était un pur Javanais, vêtu du sarrong, et nu-pieds.

La population indigène offre un type bien distinct de ceux que j'ai observés dans les provinces occidentales : ce sont des Javanais, et cette race ne se mélange guère avec les Malais et les Soendanais. Ils ne sortent point de leurs provinces; ils parlent une autre langue, portent des sarrongs de couleur plus sombre, ont un type plus noble et une civilisation plus raffinée. C'est une race fière de son passé. Ils sont bien découplés, maigres, secs et nerveux comme les

Digitized by Google

peuples de l'Inde continentale, avec lesquels ils ont dû se mélanger autrefois ; mais leurs traits sont moins classiques que ceux des Hindous. La beauté javanaise pèche presque toujours par le nez. Il est très rare que cette partie de la face soit correcte, et, quand elle l'est, le visage est agréable, pourvu que la bouche soit fermée, car les dents sont presque toujours noires comme du jais, par suite de l'habitude commune aux deux sexes de mâcher un affreux mélange de tabac, de noix d'arec et de chaux. Ce qui à nos yeux les défigure horriblement, est aux yeux des Javanais un des éléments de la beauté. J'ai remarqué parmi eux peu de difformités, mais je ne me rappelle pas avoir vu de plus horrible monstre qu'un malheureux dont la face présentait un côté deux fois plus développé que l'autre. Le silence de cette foule me frappe ici comme partout : hommes et femmes marchent sans bruit sur leurs pieds nus ; pas un cri, pas un mot prononcé haut ; c'est une race humble, craintive, habituée à se courber sous le joug. Je les ai souvent vus se garer avec la main devant les blancs, se méprenant au moindre geste et s'attendant à être frappés, et j'ai eu moi-même, de cette timidité excessive de l'indigène en présence de l'Européen, plus d'un exemple qui atteste l'oppression subie pendant des siècles par ce peuple habitué à la courbache.

Un des plus intéressants quartiers de Djokjakarta est le kampong chinois, dont les habitants s'adonnent surtout à la fabrication des meubles en bois de teck. C'est un curieux spectacle que de voir ces jaunes ébénistes, n'ayant pour tout vêtement qu'une culotte courte, manier le tour et le ciseau et confectionner, à votre choix, des meubles de style chinois, javanais ou européen : j'ai vu, dans leurs ateliers, des meubles Louis XV que n'eussent pas désavoués nos plus habiles ébénistes. Ailleurs, on voit des

Digitized by Google

Célestiaux tracer des caractères avec un pinceau qu'ils promènent de haut en bas et de droite à gauche : ce sont des lettrés qui écrivent des livres. Plus loin, voici les demeures de Chinois importants, à l'intérieur desquelles on aperçoit un autel de Bouddah et, devant l'autel, deux lampes qui brûlent : aussi ai-je pris une de ces demeures pour un temple public, et ne suis revenu de mon erreur que lorsque, y étant entré par curiosité, j'ai vu paraître le maître du lieu, qui m'a fait comprendre que je violais son domicile. A la différence des indigènes, qui affectionnent le sarrong bleu sombre et vont nu-pieds, la tête couverte d'un petit turban, les Chinois portent des chaussures, s'habillent d'une blouse blanche et de culottes courtes de même couleur, et se coiffent d'un chapeau boule à l'européenne, avec lequel fait un contraste très comique leur longue tresse de cheveux qui leur pend en queue sur le dos. J'ai visité le quartier des jaunes à l'heure pittoresque où ils mangeaient leur riz, assis en cercle autour d'une table, à l'aide de bâtonnets maniés avec une dextérité de prestidigitateurs ; leurs repas ressemblent assez au *rijsttafel,* avec cette différence qu'ils mangent leur riz séparément dans une tasse de porcelaine.

J'ai tenu à présenter mes respects au Résident de Djokjakarta, pour qui le gouverneur général m'avait remis une introduction spéciale. La rigueur de l'étiquette exige pour cette visite l'habit noir, un vrai supplice par des chaleurs auprès desquelles nos chaleurs caniculaires ne sont rien. Comment donc les Européens, dans les pays chauds, n'ont-ils pas encore remplacé le *black evening dress* par un habit blanc ? Le Résident, M. Olivier, m'a reçu à dix heures du matin dans son palais, situé en face de la forteresse, et par conséquent bien gardé. C'est un colonial de vieille roche : il n'a point quitté les Vorstenlanden de-

Digitized by Google

LE TIGRE CERNÉ

Page 127.

Digitized by Google

Digitized by Google

puis trente-trois ans, et des provinces occidentales de l'île il n'a jamais vu que Batavia. En dépit de son nom, qui atteste une origine française, il ne parle d'autre langue européenne que le néerlandais, ce qui rend l'entretien un peu languissant ; mais il connaît à fond le javanais, et tandis qu'il trône dans son cabinet de travail, il interrompt à chaque minute la conversation pour prêter l'oreille au message que lui expose, à genoux, un soldat indigène. J'ai été frappé, en Turkestan, du respect de l'indigène pour le conquérant ; mais nulle part je n'ai vu ce respect poussé aussi loin qu'ici. En y réfléchissant, on comprend que ces indigènes sont logiques dans leur servilité : ils s'agenouillent devant leur sultan, mais comme ils savent que ce sultan se montre lui-même servile devant le Résident, qu'il appelle son « frère aîné », ils devinent que le Résident est le souverain, et ils s'agenouillent devant lui aussi.

M. Olivier m'a promené pendant une heure entière dans son vaste et somptueux palais. Ce palais a remplacé celui qui fut détruit par le tremblement de terre de 1867, et il semble qu'on ait voulu y déployer toutes les magnificences qui peuvent éblouir l'imagination d'un peuple oriental. La salle du trône est d'une grandeur et d'une richesse vraiement royales : c'est là que, lors des fêtes officielles, le Sultan et le Résident prennent place l'un à côté de l'autre sous un dais à ciel bleu et or dont les tentures retombent sur un tapis de Deventer. Ce trône à double sceptre n'a pourtant qu'un unique fauteuil : le Résident m'explique qu'il s'y assoit à l'européenne, tandis que le Sultan s'accroupit près de lui sur le tapis, à la manière orientale. Les fêtes aussi ont un caractère mi-européen, mi-javanais : le *gamelang*, ou la musique du Sultan, et l'orchestre du Résident s'y font entendre tour à tour et les valses succèdent aux danses exécutées

Digitized by Google

par les bayadères de la cour. J'ai été frappé de la grande fraîcheur qui règne sous ces lambris, grâce à un ingénieux système de ventilation. La salle à manger est immense : elle peut recevoir trois cents convives. Il y a encore, aux deux extrémités d'un péristyle à colonnade grecque, deux salons princièrement meublés, l'un destiné aux réceptions officielles, l'autre aux réunions intimes. Les meubles, en bois de teck, cet acajou du pays, ont été fabriqués par d'habiles ouvriers chinois d'après des dessins européens.

Devant le palais s'étend un parc beau comme un rêve de poète, ombragé par des arbres géants et peuplé de statues fantastiques, la plupart à tête d'éléphant, qui proviennent des ruines des vieux temples hindous situés dans les environs de la ville. Dans notre promenade à travers le parc, le Résident se fait suivre par le porteur du payong ou parasol d'or, qui symbolise, aux yeux des indigènes, la plus haute autorité. Et voilà comment le hasard des voyages me vaut l'honneur suprême d'être abrité par le parasol d'or. Le payong du Sultan est d'une autre couleur; celui du prince héritier est à trois étages. Tous les objets destinés à Sa Majesté, ne fût-ce qu'une carafe d'eau, doivent être escortés du porteur de payong.

Après avoir vu le palais du Résident, il faut voir celui du Sultan. J'y suis allé dans l'équipage à quatre chevaux du Résident, en compagnie d'un de ses auxiliaires qui porte le titre de contrôleur, et dont la mission est de s'assurer si les lois auxquelles sont soumis les indigènes sont régulièrement observées. Le cocher est un indigène, et je ne puis me faire au contraste comique de son chapeau à haute forme avec son sarrong et ses pieds nus. Nous passons devant le fort, qui est tout à la fois voisin de la demeure du Résident et de celle du Sultan : pour l'un c'est une défense, pour l'autre une menace; l'un est

Digitized by Google

bien gardé, l'autre bien surveillé. Le fort, entouré de fossés inondés, est flanqué de quatre bastions percés de meurtrières : il renferme les casernes, les demeures des officiers, l'hôpital, les magasins; un demi-bataillon d'infanterie et un détachement d'artillerie en composent la garnison. Ce fort, qui date de plus d'un siècle, suffit à tenir en respect un sultan javanais, mais ne résisterait pas longtemps à un ennemi sérieux. Autour de ce fort protecteur sont groupées les demeures des Européens, pour la plupart des planteurs qui habitent la ville lorsque les travaux de la plantation n'exigent pas leur présence.

Nous voici devant l'immense enceinte rectangulaire qui contient la demeure du Sultan. C'est le *Kraton*, ou palais royal, mot qui dérive probablement de *Ratoe*, roi. L'aloen-aloen qui y donne accès est une grande plaine carrée, plantée de waringins, dont les branches offrent cette singularité qu'elles sont taillées en parasol et reproduisent ainsi l'aspect de gigantesques payongs. Dans une cage placée à l'un des angles de la plaine, on tient prisonniers les tigres destinés aux plaisirs du prince : à la prochaine fête, l'un d'eux sera cerné par des guerriers armés de lances et disposés en carré, et, au moment où il bondira pour franchir le mur humain, il sera reçu par la pointe des lances; ou bien encore on le mettra en présence de son plus redoutable adversaire, un buffle sauvage.

A l'approche du Kraton, on voit surgir un mur de quatre à cinq mètres de haut et d'autant d'épaisseur, flanqué de tours et de bastions, défendu par des fossés et des remparts, garni çà et là de vieilles pièces de canon enclouées, et formant une enceinte d'une lieue de tour. Une fois ce mur franchi, on cherche des yeux le palais, mais au lieu d'un palais, on ne trouve qu'un dédale de bâtiments de toute espèce, de places, de rues, d'avenues,

Digitized by Google

de viviers, de canaux, de jardins, de kampongs indigènes. Le Kraton est une ville dans la ville, habitée par une population de quinze mille individus qui s'emploient au service du Sultan. On traverse un grand nombre de portes, de corridors, et on arrive bientôt devant une grande terrasse carrée où ont lieu les fêtes solennelles. Sur cette terrasse se trouve un petit édicule où le prince se montre à ses sujets. Après avoir franchi d'autres portes, d'autres places, on atteint enfin une nouvelle enceinte défendue par des murs, et c'est dans cette partie reculée du Kraton que se trouve la demeure inviolable du Sultan, dans laquelle il n'est entouré que de femmes, et où nul homme ne peut pénétrer sans avoir été annoncé. Devant l'entrée, une cloche est fixée sur quatre pieux, et le soldat de faction y pique les heures. Une garde du corps composée de soldats européens est postée là, sous prétexte de protéger le prince, en réalité pour surveiller ses mouvements, car il est prisonnier dans son palais, qu'il ne peut quitter la nuit, et d'où il ne peut sortir le jour qu'avec la permission de son « frère aîné » le Résident, et à condition de faire connaître les lieux qu'il se propose de visiter. Une indisposition du Sultan m'a empêché de franchir le mur qui abrite ses appartements, ceux de sa première épouse légitime, ceux de ses fils légitimes et de ses fils naturels, enfin le *Kapoetren,* le harem, où, d'ailleurs, nul autre homme que le prince n'a accès. Les autres parties du Kraton sont occupées par les soldats composant la garde du corps indigène, et par les ouvriers au service du prince, dont les habitations forment toute une ville.

De toutes les parties du Kraton, la plus curieuse est le fameux château que les Javanais désignent sous le nom de *Tamansari* (Jardin des fleurs), et que les Hollandais appellent *Watercasteel* (Château d'eau), parce qu'il est, en

Digitized by Google

effet, au milieu d'un lac. Ce château est une des plus charmantes créations du sultan le bâtisseur, Amangkoe-Boewono, qui régnait à la fin du dix-huitième siècle. Il en avait fait sa maison de plaisance, avec tous les accessoires que réclament les mœurs orientales : étangs, bassins, jets d'eau, grottes, bains, sérail. Le tremblement de terre que provoqua le Mérapi, en 1867, fit de Tamansari un amas de ruines que j'ai trouvées dans un irrémédiable abandon, mais qui témoignent encore du faste des anciens sultans. On y voit de curieux morceaux d'architecture, où l'art oriental se marie à l'art occidental, où le style italien s'épanouit à côte des styles hindou, chinois et javanais. Le château est situé dans une île artificielle, s'élevant en forme de terrasse au milieu d'un vivier qui l'isole si complètement, qu'on ne peut y atteindre que par une galerie souterraine creusée sous les eaux et peuplée de chauves-souris et de lézards. Le château est un amas extrêmement confus de murs crevassés, d'escaliers croulants, d'innombrables appartements ruinés, qui n'offrent aucune symétrie; les vestiges de sculpture et de dorure des portes, des fenêtres, des balcons, attestent l'ancienne splendeur de cette demeure princière. Les jardins sont aussi abandonnés que la demeure même : on y rencontre à chaque pas des constructions à demi ruinées, de petits temples, des pavillons, des bassins rectangulaires, des statues de pierre qui servaient de fontaines, des salles voûtées où règne une humidité de cave qui vous pénètre jusqu'aux os : c'est sous ces fraîches voûtes qu'aux heures chaudes du jour, le Sultan et la Sultane venaient s'étendre, après le bain, sur des lits de repos en pierre, sans doute couverts de moelleux tapis qu'ont remplacés des tapis de mousse. Dans les bâtiments qui abritaient le harem, les petits boudoirs des femmes

Digitized by Google

sont en assez bon état de conservation, et j'y ai même vu des vestiges de lits en bois. Au milieu de ces ruines humides s'épanouit une luxuriante végétation de fougères et de plantes grimpantes qui achève de les miner.

La disposition de Tamansari, son isolement au milieu d'un lac, indiquent suffisamment que cette romantique maison de plaisance était un lieu de refuge en cas de guerre ou de troubles. On prétend que ce fut dans le but de se mettre à l'abri des entreprises du maréchal Daendels que le Sultan voulut avoir un château accessible seulement par le passage souterrain, qui pouvait être instantanément coupé. Mais il avait compté sans l'audace de son rival, qui est resté légendaire dans l'imagination du peuple javanais. Un jour, une entrevue devait avoir lieu à Djokjakarta entre le Sultan et le maréchal. Il s'agissait de la signature d'un traité dont le prince différait depuis longtemps la ratification. Enfermé dans son château et entouré de fidèles défenseurs, le prince crut pouvoir narguer le maréchal, qui l'attendait dans les environs, au milieu de ses officiers. D'heure en heure, le Sultan envoyait des excuses et différait son arrivée. Mais bientôt le maréchal, irrité par les moqueries de la foule qu'avait attirée la nouvelle de l'entrevue, fait signe à deux de ses aides de camp de le suivre, se fraye un passage à travers des milliers d'indigènes, se dirige vers la galerie souterraine qui mène au château, et y pénètre sans rencontrer aucune résistance, car une telle témérité déjouait toutes les prévisions. Soudain, il fait irruption dans la salle d'audience, où le Sultan délibère au milieu de son conseil, et, sans se soucier des courtisans et des officiers, qui restent comme pétrifiés à sa vue, il va droit au Sultan, le prend par le bras et le force à l'accompagner. Le rusé monarque eût peut-être essayé de résister

Digitized by Google

s'il n'avait su que, hors de la ville, des troupes étaient campées : dissimulant l'outrage sous l'apparence d'un acte volontaire, il fit jouer sa musique du gamelang et, suivi de sa cour, quitta le château avec Daendels pour aller signer le traité. Un monument érigé à l'entrée de la ville éternise le souvenir de cette injure faite à l'orgueil des sultans.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

MONUMENTS INDO-JAVANAIS.

J'ai mis quatre heures à franchir dans un milord à quatre chevaux, en relayant trois fois, les vingt-quatre paal (trente-six kilomètres) que l'on compte de Djokjakarta à Boroboedoer, où je voulais contempler le temple célèbre qui passe pour le plus beau vestige de la civilisation hindoue.

Rien de plus agréable qu'un voyage en poste à Java. A chaque relais on s'arrête sous un grand hangar construit en travers de la route, où le voyageur est à l'abri du soleil pendant qu'on change les chevaux. Près du hangar sont les écuries et l'habitation de l'indigène qui tient la station de poste, prête assistance aux voyageurs et consigne leurs plaintes. Le changement de chevaux s'opère avec une telle rapidité, qu'on peut se remettre en route au bout de cinq minutes.

De Djokjakarta à Boroboedoer on court sur une route poudreuse, entre des rideaux de palmiers et de waringins derrière lesquels se déploient les sawas, les plantations de cannes à sucre, les champs de maïs et de tabac : c'est une des régions les mieux cultivées de la fertile colonie. Ici comme partout, je ne me lasse pas d'admirer le parfait entretien de la route et l'excellent état des ponts de pierre ou de fer sur lesquels elle franchit plusieurs

Digitized by Google

TEMPLE DE BOROBOEDOER

Page 132.

Digitized by Google

Digitized by Google

rivières : un de ces ponts, emporté par la dernière crue, était déjà remplacé par un pont de bois provisoire. Sur cette route règne une circulation si intense de porteurs et de chariots à bœufs, que je ne crois pas exagérer en disant qu'ils sont dix fois plus nombreux qu'aux approches de nos grandes villes. Ces chariots offrent un coup d'œil très pittoresque, avec leurs toitures en chaume sous lesquelles les indigènes s'abritent contre les rayons du soleil. Tous ces villageois circulent au milieu d'un épais nuage de poussière, comme je n'en ai vu que sur les routes qui traversent les steppes de l'Asie centrale. Le pays est extraordinairement peuplé : ce n'est, pour ainsi dire, qu'un village sans fin, dont les cases se cachent sous les palmiers et les bananiers. Les indigènes, sous ce ciel de feu, vivent dehors, et on peut les voir manger leur riz sur une feuille qui leur sert d'assiette, à l'aide d'une autre feuille qui leur sert de cuiller. Ici comme partout, les femmes sont défigurées par l'horrible chique de bétel qu'elles ont constamment en bouche, tout comme les hommes.

A mesure qu'on s'éloigne de Djokjakarta, la contrée se dépeuple et prend un aspect plus sauvage. Quand on a dépassé le troisième relais, la beauté du paysage s'accentue. L'horizon est borné par des montagnes à silhouettes fantastiques qui m'ont rappelé, d'une façon frappante, les cimes aiguës de l'île Maurice : l'une ressemble aux Trois Mamelles, une autre reproduit exactement le Pouce ; il ne manque que le Pieter-Both pour que l'illusion soit complète.

C'est au soleil couchant que je me suis engagé dans la grandiose drève, longue d'une demi-lieue, qui donne accès au temple de Boroboedoer. Le jour est à son déclin dans la plaine, tandis que la nuit règne déjà sous le double rideau de palmiers et de waringins séculaires qui bordent la

Digitized by Google

drève; mais l'œil est fasciné par une gerbe de lumière rose qui, tout au bout du tunnel de verdure, pénètre sous les ramures des grands arbres et accentue encore la nuit qui m'enveloppe. Les chevaux, qui ont ralenti leur pas, débouchent enfin à l'extrémité de la drève, et alors c'est la merveilleuse et inoubliable vision du Boroboedoer, qu'enveloppe comme une poussière d'or la chaude lumière du soleil couchant. Les mots ne sauraient traduire l'impression de ravissement que fait passer des yeux à l'âme la vue de cette grande épopée de pierre, à cette heure fugitive où la poésie des soirs idéalise les choses.

J'ai voulu arriver le soir à Boroboedoer, afin de voir les ruines sous la clarté lunaire; mais la lune a refusé de se montrer, et c'est par une nuit noire que, après le frugal souper préparé par le gardien, j'ai suivi l'avenue peuplée d'antiques divinités hindoues qui mène au pied de l'édifice. Les lions qui gardent l'escalier du temple m'ont fait presque peur, dans le drame des ténèbres. J'ai essayé de gravir les premiers gradins en tâtonnant, mais après avoir trébuché plusieurs fois sur les pierres disjointes, la crainte de me rompre le cou m'a fait renoncer à mon projet d'exploration nocturne.

Autrefois les voyageurs qui voulaient visiter Boroboedoer étaient réduits à camper sous la tente; mais récemment le gouvernement a fait ériger, à cent pas des ruines, un pasanggrahan où réside un gardien chargé d'héberger les rares voyageurs qui visitent ces parages. Ce gardien, qui vit dans le plus complet isolement, porte encore sur la poitrine la trace des coups de couteau qu'il reçut l'année dernière d'une bande de brigands qui l'assaillirent la nuit et qu'il tua jusqu'au denier en se défendant comme un héros. Il m'a donné à feuilleter le livre des voyageurs, et j'y ai vu le nom de notre vaillant compatriote Fernand

Digitized by Google

Levieux, qui quelques mois après devait mourir au Congo.

Boroboedoer se trouve à huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer : en dépit de cette altitude la température de la nuit m'y a paru plus élevée que dans la plaine de Djokjakarta. Rien ne peut donner une idée du calme profond qui règne dans ce lieu éloigné de toute habitation. Je me suis endormi bercé par le grand concert des insectes.

Dès avant le lever du soleil, j'étais debout, et aux dernières clartés de la lune qui brillait dans la sérénité du ciel matinal je gravissais les cent vingt gradins qui mènent au sommet du Boroboedoer. L'édifice, construit sur une petite montagne carrée dont les côtés ont, à la base, un développement de cent cinquante mètres, fait songer aux pyramides d'Égypte par sa forme et par sa grandeur ; mais c'est une pyramide ouvrée de haut en bas comme un bijou de filigrane. La lune, en l'éclairant de sa lumière blanche, grandissait encore les proportions du prodigieux monument. Nous voici à la coupole terminale, qui domine la plaine de quarante-sept mètres. De ce point, l'œil plane sur un chaos de terrasses et de coupoles, d'aiguilles, de murs en retrait, de galeries, de corniches, surgissant du sein de la magnifique vallée de Kedoe, oasis de verdure qu'encadrent les hautes montagnes de Minoreh aux cimes échancrées, déjà éclairées par les premières lueurs de l'aube : dans le demi-jour qui précède le lever du soleil, on voit ramper au pied de ces montagnes des vapeurs légères d'un blanc laiteux, d'une infinie délicatesse ; des cocotiers aux fines et sveltes colonnes sont éparpillés dans la plaine ; sur leurs troncs, aussi hauts que le Boroboedoer, courent de petits corps agiles qu'à la première vue j'avais pris pour des singes : ce sont de petits indigènes occupés à la cueillette matinale des noix de coco ; quoiqu'ils n'aient que cinq ou six ans, ils grimpent sans crainte à des hau-

Digitized by Google

teurs vertigineuses. Peu à peu les contours indécis s'accentuent avec le jour naissant. Par une trouée rose s'ouvrant dans des nuages de pourpre apparaît le disque démesurément grand, d'un jaune d'or, du soleil équatorial : il monte majestueusement au-dessus de la vallée et dissipe les légers brouillards accrochés comme des voiles de mousseline aux cimes des cocotiers, tandis que le concert des oiseaux et le beuglement des bœufs saluent le réveil de la nature.

Seul sur mon observatoire aérien, je m'abîmais de respect devant cette scène sublime : le temple de Boroboedoer éclairé par les feux du soleil levant. Et je songeais que depuis mille ans cette scène se renouvelle tous les jours. L'imagination, en remontant le cours des siècles, essaye de se représenter ces terrasses, ces gradins, ces galeries, ces promenoirs, aujourd'hui déserts et muets, tels qu'ils étaient lorsque ce même soleil éclairait les longues théories de prêtres et de pèlerins qui s'y déroulaient en chantant les louanges de Bouddha.

La coupole terminale au pied de laquelle je me trouvais forme le couronnement du vaste édifice : c'est la *dagoba*, le sanctuaire sacré qui contenait les cendres de Bouddha, où le saint des saints trône encore sous la forme d'une colossale statue de pierre. D'après la légende, les cendres de Bouddha furent dispersées en petites quantités dans tous les lieux où existaient des communautés bouddhiques ; elles étaient recueillies dans une urne et ensevelies sous un *stoupa* ou tumulus qu'abritait une coupole en pierre, la *dagoba*, surmontée d'une aiguille en forme d'obélisque. La dagoba était une sépulture murée, inviolable, où aucune ouverture ne donnait accès. On l'a depuis longtemps éventrée, et dans la chambre circulaire que recouvre la coupole à demi écroulée, j'ai trouvé l'image sculptée de

Digitized by Google

Bouddha accroupi, qui reproduit en grand les innombrables petites statues disséminées dans toutes les parties de l'édifice; mais, à la différence des petites statues, celle de la dagoba n'est qu'ébauchée : cette ébauche est évidemment intentionnelle, puisque la dagoba, édifiée postérieurement à l'érection de la statue, a été entièrement achevée. Est-ce, comme on l'a supposé, qu'aucun mortel ne pouvait représenter complètement un être divin aussi parfait? Ou bien ne serait-ce pas plutôt qu'on n'a pas pris la peine d'achever une statue destinée à être cachée à tous les regards? Bouddha est représenté assis, les jambes croisées, la tête coiffée de la tiare, vêtu d'un léger manteau qui laisse à découvert l'épaule et le bras droit. La statue est à demi ensevelie sous les décombres de la dagoba, dont la partie supérieure a été détruite par les tremblements de terre, peut-être aussi par le fanatisme musulman; les plantes qui, au milieu de ces pierres écroulées, trouvent le peu d'humidité qui leur convient, achèvent le travail de destruction.

En gravissant le point culminant de la dagoba par une sorte d'escalier formé par les pierres de la muraille ruinée, on jouit d'une des plus belles vues qui soient au monde; au fond du tableau surgissent les trois volcans du Mérapi, du Merbaboe et du Soembing, qui ont maintes fois enseveli le Boroboedoer sous d'épaisses couches de cendres.

Du faîte de la dagoba on a la vue d'ensemble de l'édifice et on en saisit le plan général. C'est un immense temple à ciel ouvert, dont les neuf terrasses escaladent les flancs d'une montagne d'une forme si régulière, qu'il a suffi de peu de travail pour y asseoir l'édifice. La montagne était sans doute naturellement carrée; il a fallu en égaliser les quatre pans, en aplanir le faîte en forme d'esplanade; puis on a construit les terrasses successives, dont

Digitized by Google

les six premières sont de forme polygonale et les trois dernières de forme circulaire. Le pied de la montagne formait une large assise naturelle qui rendait des fondations superflues. Les matériaux ont été fournis par les innombrables pierres trachytiques, très poreuses, d'un gris sombre, dont les volcans voisins ont semé la contrée. Les blocs équarris sont posés à sec, sans ciment. Les terrasses inférieures affectent la forme d'un polygone à trente-six angles, ou plutôt d'un carré dont chaque côté présente deux saillies successives à angle droit. Ces côtés, orientés vers les points cardinaux, sont percés au milieu par les quatre séries de portes voûtées et de gradins menant de terrasse en terrasse jusqu'au faîte de l'édifice, dont la grande dagoba forme à la fois le centre et le point culminant. Les escaliers, quoique très délabrés, donnent encore une idée de leur ancienne magnificence, et l'imagination se plaît à se les représenter avec leurs rampes qui finissaient en tête d'éléphant et avec les lions de pierre, à gueule ouverte, qui en gardaient les abords du haut de leurs piédestaux, et dont subsistent encore deux spécimens à l'entrée où aboutit l'avenue.

Des murs d'enceinte bordent chacune des terrasses polygonales, dont ils suivent les lignes et les angles, et entre ces murs se développent cinq galeries de deux mètres de largeur, pavées de dalles plates, qui font tout le tour de l'édifice et dont le périmètre diminue en proportion de l'élévation de la galerie. A ces étages de promenoirs succèdent trois rangées circulaires d'édicules en forme de cloches, dont les parois ajourées, découpées de quatre rangées régulières de losanges, laissent voir, en grandeur naturelle, un Bouddha assis dans l'intérieur comme dans une châsse : ces édicules, au nombre de soixante-douze, sont autant de dagobas : la moitié sont ruinés et veufs de

Digitized by Google

leurs Bouddhas. Les cercles formés par ces petites dagobas se développent autour de la grande dagoba centrale, le sanctuaire vers lequel convergent les terrasses, les portes, les gradins, et au pied duquel affluaient les pèlerins bouddhistes.

Les siècles ont passé sur ce magnifique édifice contemporain de Charlemagne; les volcans l'ont couvert de leurs débris; les tremblements de terre ont secoué la montagne qui lui sert de fondement; la force imperceptible et continue de la végétation en a disjoint les matériaux; le vandalisme l'a mutilé de sa main aveugle; mais le Boroboedoer est toujours debout, et on l'admirera longtemps encore comme un monument unique sur la terre et surpassant en beauté tous les monuments connus du monde bouddhique, même, au témoignage des voyageurs qui ont exploré les ruines du Cambodge siamois, le célèbre temple que les Khmers édifièrent à Angkor-Vat; quant aux temples de l'Inde, ils peuvent être plus riches et plus touffus, mais on y chercherait vainement l'admirable unité de conception du Boroboedoer. Cette unité est si frappante, qu'il faut admettre que l'édifice est l'œuvre d'un seul architecte, dont le génie fut assez puissant pour concevoir un plan aussi gigantesque et pour le faire exécuter par les milliers d'artistes et d'ouvriers qui durent être employés pendant toute la durée d'une vie d'homme.

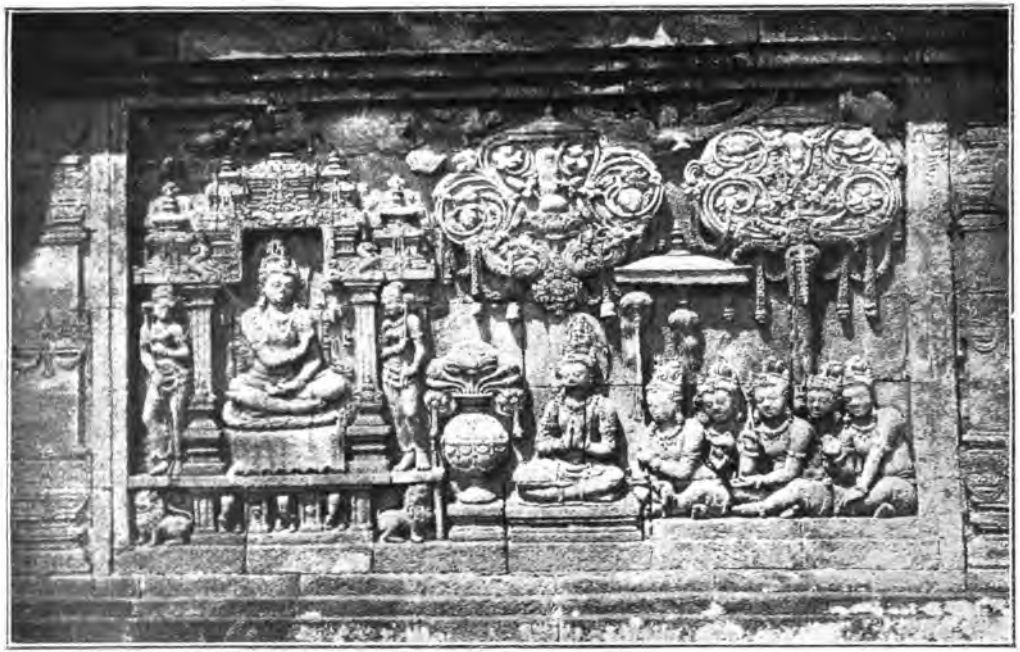
Les archéologues s'accordent à dire que le Boroboedoer date de mille ans, au moins. C'est ce qu'attestent les inscriptions, dont les caractères datent de l'an 800 de l'ère Sjâka, qui correspond au neuvième siècle de notre ère. On ne sait rien des bouddhistes qui habitaient à cette époque la contrée où les mahométans fondèrent plus tard le royaume de Mataram : tout ce qu'on sait, c'est qu'un royaume de ce nom exista du temps des Hindous, car on a retrouvé une

Digitized by Google

plaque de cuivre, écrite en vieux javanais, qui mentionne le roi de Mataram, Sri maharàdja i Mataram. Déjà, en l'an 415, le voyageur chinois Fa Hien, qui était bouddhiste, rencontra des Hindous établis dans le cœur de l'île de Java. Ces Hindous étaient apparemment venus du nord de l'Inde, mais on ignore l'époque de leur arrivée dans l'île. Le temple qu'ils édifièrent à Boroboedoer atteste assez qu'ils constituaient une grande nation, et montre à quel merveilleux épanouissement ils avaient su porter les arts de l'architecture et de la sculpture, et de quelles puissantes ressources disposaient leurs princes et leurs prêtres pour exécuter des travaux dignes d'être mis en parallèle avec les œuvres gigantesques des Pharaons.

La signification religieuse du Boroboedoer ne peut laisser aucun doute : c'est le plus pur monument bouddhique de Java, une dagoba de dimensions extraordinaires où les pèlerins venaient, avec leurs offrandes, vénérer les cendres de Bouddha, leur rédempteur, dont la vie et les enseignements sont retracés sur les bas-reliefs qui se déroulent comme les pages d'un prodigieux poème de pierre. J'ai voulu, comme autrefois les pieux pèlerins, parcourir l'une après l'autre les galeries qui se développent sur le pourtour des terrasses successives, m'arrêtant devant les deux mille figures sculptées qui couvrent les parois extérieures et intérieures des murs d'enceinte ; ces figures, quoiqu'en partie détruites ou détériorées par les éléments, donnent encore une haute idée de l'art sculptural chez les Indo-Javanais : leur statuaire était très supérieure à celle qu'on peut observer dans les temples de l'Inde. Ces pierres fouillées, ces sculptures patientes se déploient sur une longueur d'environ un kilomètre et demi ; mais, comme les deux parois des galeries sont également ornées, tous les panneaux mis bout à bout représenteraient un développe-

Digitized by Google



BAS-RELIEF DU TEMPLE DE BOROBOEDOER

Digitized by Google

Digitized by Google

ment total de trois kilomètres. Ce gigantesque travail a dû demander des milliers de bras pendant une longue période d'années. Les noms de ces sublimes ouvriers sont inconnus, comme ceux des bâtisseurs de nos antiques cathédrales gothiques, mais les pierres auxquelles ils ont donné la vie semblent vivre encore après mille ans : ils ont su représenter la vie animale aussi bien que la vie humaine, des éléphants, des lions, des tigres, des cerfs, des chevaux, des taureaux, des singes, des écureuils, des oiseaux, des poissons, des reptiles. Les éléphants sont d'une frappante vérité, et c'est d'autant plus remarquable que cet animal, si commun dans l'île voisine de Sumatra, est inconnu à Java. Les anciens Javanais en avaient-ils rapporté le type de leur pays d'origine, ou bien entretenaient-ils des éléphants domestiques qu'ils faisaient venir d'Asie? Cette dernière hypothèse paraît la plus vraisemblable, car les artistes du temps auraient pu difficilement représenter aussi fidèlement des animaux qu'ils n'auraient pas eus sous les yeux.

J'ai retrouvé, dans les personnages prosternés devant Bouddha, les mêmes attitudes que celles que j'ai pu observer au Kraton chez les grands de la cour, accroupis, les mains jointes, devant le Soesoehoenan, sorte de divinité vivante : tant ces peuples asiatiques sont figés dans leurs immuables traditions ! Les courtisans qui rendent hommage au prince portent les mêmes payongs ou parasols sacrés encore en usage aujourd'hui à la cour de Soerakarta, et j'ai même reconnu, parmi les instruments de musique que portent les groupes de musiciens, le gamelang des Javanais, avec cette seule différence que les gongs de métal ne sont point munis du bouton ou pommeau central qui caractérise le gamelang moderne.

Chaque panneau raconte quelque scène de la légende

Digitized by Google

de Bouddha, qui est toujours représenté dans son invariable attitude accroupie, à demi couvert d'un mince manteau d'où se dégage le bras droit. Les premiers panneaux retracent les faits qui se passèrent à la naissance du grand homme; d'autres peignent les épisodes de sa jeunesse au milieu du faste de la cour de son père, entre autres la fameuse lutte dont le prix doit être la main de la plus belle et de la plus pure de toutes les princesses de l'Inde : doué d'une force surnaturelle, le jeune prince tend un arc qu'aucun rival n'a pu tendre, et la flèche transperce sept arbres. Alors viennent les cérémonies du mariage du héros, auquel rendent hommage les prêtres et les laïques, puis ses merveilleuses extases à la suite desquelles il se résout à quitter son trône et à renoncer aux pompes de la cour pour embrasser la vie d'anachorète au fond des forêts, puis les nombreux miracles par lesquels il étonne le monde. Toute la vie de Bouddha se déroule ainsi de galerie en galerie, ciselée dans la pierre avec une remarquable puissance. Mais il n'est question ni de la mort du prophète, ni de l'incinération de son corps, soit que la place ait manqué, soit que, ce qui est plus probable, Bouddha, ayant survécu à sa doctrine, ne soit point mort aux yeux de ses adorateurs.

J'ai erré de longues heures devant ces figures fantastiques qui sont empreintes de la majesté des siècles, et qui laissent dans l'âme de troublantes impressions. J'essayais de me représenter ces longs et silencieux promenoirs à ciel ouvert, où je n'entendais que le bruit de mes pas, tels qu'ils étaient aux grands jours où les pèlerins y accouraient en foule et célébraient par leurs chants la gloire de Bouddha sous la conduite des prêtres qui, sans doute, se drapaient dans le manteau jaune que portent encore aujourd'hui les prêtres de Ceylan. Pour arriver à la

Digitized by Google

grande dagoba où il allait déposer ses offrandes, le pèlerin devait gravir le temple de terrasse en terrasse, de gradin en gradin, et parcourir successivement toutes les galeries, en contemplant cette longue série d'images sculptées qui lui parlaient du maître et de ses enseignements et lui montraient l'anéantissement final, le *nirvâna,* comme but suprême de la vie. Et, tout en méditant sur ces graves sujets, il faisait, sans doute, ses dévotions devant les petits temples érigés de distance en distance sur la corniche qui surplombe les bas-reliefs, car ces petits temples, tous pareils, contiennent une niche où est assise, sur un trône de lotus, l'image de Bouddha coiffée d'un nimbe : il lui fallait faire quatre cent trente-deux stations, puisque tel était le nombre des niches que portaient les corniches des cinq murs d'enceinte. Puis, sur les terrasses circulaires, il retrouvait encore, sous les soixante-douze cloches de pierre ajourées, cette obsédante image de Bouddha, à laquelle le Boroboedoer doit son nom, qui se traduit « les mille Bouddha ». Quand enfin, purifié, pénétré de tout ce qu'il venait de voir, le pèlerin arrivait à la coupole terminale, au tombeau sous lequel reposaient les cendres du dieu, son enthousiasme religieux, pour peu qu'il fût sensible aux magnificences de la nature, devait grandir encore à la vue du splendide horizon qui se déroulait sous ses yeux du faîte du temple, à la vue des volcans entourés de forêts de verdure et éclairés par une lumière incomparable. Ce n'est évidemment pas au hasard que l'emplacement du temple a été choisi : du haut de la montagne sur laquelle il est étagé, l'édifice était visible de très loin, et il dominait une immense étendue de pays. Les prêtres bouddhistes savaient choisir d'admirables sites pour y édifier leurs monuments religieux. Il est certain qu'on trouverait difficilement, dans toute l'île

Digitized by Google

de Java, un plus bel emplacement pour le plus beau temple que les bouddhistes aient élevé à leur divinité.

Le gouvernement hollandais a fait publier à grands frais, par le Dr Leemans, une description du célèbre monument, accompagnée de quatre cents magnifiques planches d'après les dessins de MM. Wilsen et Schönberg Mulder, reproduisant tous les détails de l'édifice et tous les bas-reliefs qui en ornent les murs (1). La Bataviaasch Genootschap a fait compléter cet ouvrage par une série de photographies exécutées par M. Van Kinsbergen. L'archéologue Groneman a publié une intéressante étude sur le Boroboedoer (2). Plus récemment, M. Albert Tissandier a publié, sur le même sujet, un superbe ouvrage orné de dessins qu'il a exécutés d'après nature (3).

*
* *

A une demi-lieue du Boroboedoer, j'ai visité un autre monument bouddhique d'une grande beauté, le Tjandi-Mendoet. Pendant des siècles, l'édifice resta enseveli sous des amoncellements de sables et de cendres projetés par le volcan Mérapi. C'est grâce aux fouilles organisées, il y a quelques années, par le gouvernement, que fut exhumé ce précieux vestige de la civilisation indo-javanaise. L'édifice, de forme octogone, est surmonté d'une haute coupole en forme de pyramide qui s'élève à environ vingt mètres de hauteur. Des niches, délicieusement sculptées, autrefois enrichies de statues, des panneaux ornés de

(1) C. Leemans, *Boroboedor op het eiland Java.* Leyde, 1873.
(2) Dr J. Groneman, *De Tjandi Boroboedoer op het midden Java.* Djokjakarta, 1872.
(3) Albert Tissandier, *Cambodge et Java. Ruines khmères et javanaises,* Paris, 1896.

Digitized by Google

RESTES DE L'ART INDO-JAVANAIS Page 145.

UN SANCTUAIRE A COUPOLE

Digitized by Google

Digitized by Google

bas-reliefs, des arabesques, des moulures, des corniches d'une ligne gracieuse font de ce petit temple un joyau d'architecture. L'édifice était entouré d'une terrasse que clôturait un mur d'enceinte, et on y avait accès par un escalier. Les tremblements de terre l'ont fort endommagé sur un de ses côtés, mais, au dedans, il est resté presque intact, sans doute parce qu'il ne reçoit le jour que par l'étroite porte d'entrée qui s'ouvre sur le côté occidental. Le sanctuaire est une petite chambre carrée de trois mètres de côté, qui se termine par une pyramide creuse d'une ingénieuse construction : les pierres y font saillie les unes sur les autres, exactement comme on l'observe dans les voûtes des portes qui donnent accès aux galeries du Boroboedoer : sans avoir la notion de la clef de voûte, les anciens Javanais savaient construire des voûtes que n'ont pu faire crouler les tremblements de terre.

Sous cette coupole hardie qui défie les siècles, se dressent trois statues colossales, dont celle du milieu, de près de cinq mètres de haut, représente Bouddha. Les deux autres, presque de moitié plus petites, représentent de saintes femmes qui rendent hommage au dieu. Comme ces statues sont beaucoup plus hautes que la porte, il faut admettre qu'on les a érigées à leur place avant l'édification du temple qui les abrite ; miraculeusement protégées contre le fanatisme musulman par les cendres accumulées sur le temple pendant de longs siècles, ces figures sont presque aussi fraîches que si elles venaient d'êtres taillées par le ciseau de l'artiste. Bouddha est représenté complètement nu, dans une attitude hiératique, les jambes accroupies, les mains ramenées l'une sur l'autre, les yeux fermés, paraissant plongé dans une méditation profonde ; l'expression du visage est tout à la fois sérieuse et douce.

Digitized by Google

Le tjandi Mendoet appartient manifestement à la même époque que le Boroboedoer : il est construit avec des matériaux semblables, blocs de lave trachytique taillés de la même façon, en cubes de petites dimensions; enfin l'un et l'autre sont de purs monuments bouddhiques qui attestent que la résidence de Kedoe était autrefois le sol classique du bouddhisme javanais. Au temple de Mendoet et au Boroboedoer on retrouve, dans l'image de Bouddha, le même type et la même attitude. Si parfois on voit figurer, dans les bas-reliefs, des personnages de la mythologie hindoue appartenant à d'autres sectes religieuses, ils y apparaissent uniquement parce qu'ils sont en rapport avec la légende de Bouddha. Mais le plus rigoureux esprit bouddhique règne dans la conception du Boroboedoer et du tjandi Mendoet, et le fait a d'autant plus d'importance que ces deux temples sont les deux seuls monuments purement bouddhiques qui subsistent à Java. Partout ailleurs, c'est le culte de Brahma qui était en honneur. Il faut en conclure que les bouddhistes, à aucune époque de l'histoire javanaise, n'ont eu un empire prépondérant. Toutefois, dans les autres temples de Java, on trouve beaucoup de traces de l'influence que le bouddhisme a exercée sur les sectateurs de Brahma.

*
* *

Après le célèbre Boroboedoer, les plus beaux monuments de Java sont ceux de Parambanan, situés dans une plaine que domine le volcan Mérapi, non loin d'une station de chemin de fer, sur la route de Djokjakarta à Soerakarta. Un quart d'heure de marche, sous un soleil torride, m'a mené au pied des ruines, devant la demeure du gardien qui les surveille et y guide les voyageurs. Ces

Digitized by Google

Page 147.

PARAMBANAN — LE TEMPLE DE LORO DJONGGRANG

Digitized by Google

Digitized by Google

ruines, qui, dans le cours des siècles, avaient disparu sous une épaisse végétation et sous une couche de terre et de sables volcaniques dont s'était exhaussé le niveau primitif du sol, furent découvertes en 1797, deux siècles après l'établissement des Hollandais aux Indes Orientales. Il ne faut point s'en étonner, si l'on songe aux difficultés des communications dans l'intérieur de l'île avant que le maréchal Daendels y eût construit des routes. Si les ruines de Pæstum n'ont été découvertes qu'à une époque assez récente, au cœur de l'Italie, quoi d'étonnant que celles de Parambanan, au cœur d'une île lointaine, ne soient connues que depuis un siècle à peine? Longtemps encore après leur découverte, les précieuses trouvailles restèrent abandonnées, et ce n'est que tout récemment qu'elles ont été révélées dans toute leur beauté. Une société archéologique fut fondée en 1885 à Djokjakarta pour favoriser la recherche des anciens monuments du pays, et elle commença ses travaux par le dégagement des édifices de Parambanan. Dès 1889, deux temples du groupe avaient été débarrassés des décombres au milieu desquels ils étaient enfouis, et, aujourd'hui, les ruines sont presque entièrement exhumées. Ces travaux ont eu un résultat assez inattendu : les indigènes, quoique convertis depuis trois siècles à l'islamisme, viennent journellement visiter les temples rendus à leur piété, et l'on voit même des hadjis offrir des fleurs et de l'encens aux dieux de leurs ancêtres : j'ai vu une femme se prosterner aux pieds d'un de ces dieux et lui vouer son enfant. L'islamisme, imposé aux Javanais par le sabre, n'a jamais complètement déraciné de leurs cœurs leurs anciennes croyances, et ils y reviendraient sans aucune difficulté.

Les ruines de Parambanan se composent d'un groupe de temples connus sous le nom de *Tjandi Loro Djonggrang*,

Digitized by Google

ou temple de la Vierge. Bien que la plupart des édifices soient tellement ruinés qu'il n'en subsiste plus que les fondations, il est cependant facile d'en saisir le plan, qui était grandiose dans sa simplicité. Le groupe se composait de six grands sanctuaires érigés sur une terrasse carrée, autour de laquelle cent soixante petits temples, dont le quart sont encore debout, formaient trois rangées successives disposées en carré : la rangée la plus voisine de la terrasse en comptait quarante-quatre, la deuxième cinquante deux, et la troisième soixante. Tous ces édicules, de forme carrée, étaient à peu près identiques d'aspect et de dimensions; leur porte d'entrée était toujours vers le côté extérieur du carré. Les tremblements de terre, les pluies et la végétation ont peut-être moins contribué à les détruire que le vandalisme des hommes : les matériaux de ces antiques édifices ont servi à construire les maisons des villages voisins, les ponts des rivières, les murs des fabriques de sucre; on en a même pavé les routes! Mille charmants détails de statuaire et de sculpture ont été dérobés par des touristes peu scrupuleux.

Les grands temples érigés sur la terrasse centrale, au nombre de six, ont mieux résisté que les édicules aux outrages du temps : récemment on les a dégagés des innombrables blocs de pierre taillés dans les laves trachytiques des volcans voisins, et provenant de la chute des voûtes, des murs supérieurs, des corniches, des coupoles en pyramide; grâce à ces travaux, qui se poursuivent encore sous la conduite de l'archéologue Groneman, les temples peuvent donner aujourd'hui une idée de leur splendeur première. Chaque édifice a la forme d'un polygone surgissant sur une plate-forme dont le contour présente, tout comme celui du temple même, une figure géométrique brisée par douze angles droits. La plate-forme du temple

Digitized by Google

principal a seule conservé son parapet, de deux pieds de haut. Une rangée de gradins, divisée vers le milieu par un perron, gravit la terrasse et mène au portail. Trois séries de bas-reliefs courent au pied des terrasses, le long des parapets et sur les parois inférieures des temples ; ces bas-reliefs sont aussi habilement ciselés que ceux du Boroboedoer ; on y voit des groupes de personnages de la mythologie hindoue, des dieux, des nymphes, des danseurs, des arbres, des plantes, des fleurs, des lions, des béliers, des oies et d'autres animaux réels ou fabuleux. Au-dessus de de ces sculptures courent des moulures et des corniches d'une grande beauté de ligne.

Les trois principaux temples contiennent encore les statues des trois dieux du *trimourti* ou trinité hindoue auxquels ils étaient voués, Siva, Brahma et Vishnou, qui personnifiaient le triple pouvoir appartenant à la divinité dans le système brahmanique, pouvoir créateur, conservateur et régénérateur. Siva trône dans le grand temple central, Brahma dans celui du sud, Vishnou dans celui du nord. On pénètre dans ces temples par une sorte de porche, dont la voûte s'est écroulée et auquel conduit un escalier. Les temples de Vishnou et de Brahma n'ont qu'un seul porche, tourné vers l'orient, tandis que celui de Siva est enrichi en outre de trois chapelles latérales sur les trois autres côtés ; ces chapelles, auxquelles on accède par un haut escalier, contiennent l'une la statue de Dourga, femme de Siva, l'autre celle de Ganesha, fils de Siva, la troisième celle de Gourou, ou Siva déguisé en ermite. Dourga, c'est la vierge pure, Loro Djonggrang, à laquelle le groupe de temples doit son nom : son image se retrouve souvent dans les anciens monuments javanais, et elle est toujours représentée munie de plusieurs bras, montée sur le taureau Nandi, et tenant aux cheveux un

Digitized by Google

lutin qui symbolise le génie du mal. Ganesha, avec sa tête d'éléphant, est le dieu de la sagesse. Gourou est représenté en pèlerin à longue barbe, avec sa cruche à eau, son chapelet et son trident.

Lorsqu'on pénètre par le porche oriental dans l'intérieur du grand temple, on se trouve dans une chambre carrée, de sept mètres de côté, dont la voûte s'est écroulée. Au centre du sanctuaire trône une statue de trois mètres de haut. C'est le dieu Siva, coiffé de sa tiare, sur laquelle figure une tête de mort ; sa ceinture est un serpent; il a quatre bras ; une de ses mains tient un chasse-mouches, une autre un reliquaire, une autre une fleur de lotus. La statue avait été renversée et brisée, sans doute lors de l'effondrement de la voûte du sanctuaire ; mais on en a retrouvé tous les débris parmi les décombres, et on a pu ainsi la reconstituer et la replacer sur son piédestal carré, d'un mètre de haut, muni d'une gargouille pour l'écoulement des eaux sacrées. Car c'était, chez les anciens Javanais, comme aujourd'hui encore dans l'Inde, un pieux usage de répandre de l'eau sur les statues des dieux.

Les statues retrouvées dans les sanctuaires de Parambanan attestent que le culte de Siva florissait à Java à côté du culte de Bouddha; mais si les temples de Mendoet et de Boroboedoer, situés à une journée de marche, sont de purs monuments bouddhiques, ceux de Parambanan ne sont pas de purs monuments brahmaniques, car, à côté des images de Siva et de Brahma, on y trouve maints symboles bouddhiques attestant la tolérance qui régnait à Java entre les sectateurs des deux cultes. L'archéologue Groneman va même jusqu'à soutenir que les monuments de Parambanan, quoique voués à Siva, étaient, en réalité, des temples bouddhiques élevés sur les tombes de bouddhistes mahayanistes, frères et coreligionnaires de ceux qui éle-

Digitized by Google

vèrent les sanctuaires bouddhiques plus purs de Mendoet, de Boroboedoer et d'autres situés dans le centre de Java.

Non loin du groupe de temples de Tjandi Loro Djonggrang, on trouve un autre groupe remarquable, les Mille Temples, ou *Tjandi Sewoe*, dont on connaît la date exacte par la chronologie prophétique des Javanais que possède l'empereur de Soerakarta : ce document nous apprend que les Tjandi Sewoe furent achevés en l'année 1018. ce qui correspond à l'année 1094 de notre ère. Le groupe des Mille Temples est le plus vaste de tous ceux qu'on a trouvés à Java. Bien qu'on n'en doive pas prendre le nom à la lettre, le groupe ne comprend pas moins de deux cent quarante petits temples, aujourd'hui bien ruinés, disposés en quatre rangées, en forme de carré, autour du temple principal, qui constitue, avec le grand temple de Siva, un des plus beaux vestiges de l'architecture indo-javanaise. Le tremblement de terre que le Mérapi causa en 1867 en a fait crouler les voûtes et en a fermé l'accès. C'était un sanctuaire bouddhique, mais la statue de Bouddha, qui en ornait la chambre centrale, a disparu avec la plupart de celles que contenaient les petits temples, volées dit-on, en 1806.

Je n'ai pas vu les autres temples qu'on a retrouvés dans les environs de Djokjakarta.

Comme Rome et la Grèce, Java est une terre classique dont le sol est couvert de ruines grandioses, témoignages muets d'une antique civilisation auprès de laquelle les civilisations postérieures ne sont plus que des ombres. Ces édifices sont à la fois si nombreux et si vastes, qu'il a fallu, pour les construire, l'effort d'innombrables multitudes courbées, comme les populations de la vieille Égypte, sous le joug implacable de princes qui leur imposaient les plus dures corvées. Une aristocratie de

Digitized by Google

haute caste, de sang hindou, de civilisation raffinée, commandait à des millions de Polinésiens réduits en esclavage. Les pyramides de Giseh, les temples de Thèbes, le colisée de Rome, le Boroboedoer de Java, doivent leur existence à l'esclavage et à la corvée, en sorte qu'on peut dire que le paganisme n'a pu rien édifier sans l'asservissement de l'homme. Combien plus grands et plus nobles les monuments édifiés par le christianisme, qui a affranchi l'esclave ! On peut se demander ce que serait devenue la civilisation javanaise si les populations de l'Insulinde, au lieu d'embrasser l'islamisme, s'étaient converties au christianisme. Quand on compare les pauvres mosquées que construisent aujourd'hui les Javanais aux majestueux monuments qu'édifièrent leurs ancêtres, on reste confondu de la profondeur de la déchéance. Les Javanais ont perdu l'art de ces admirables bâtisseurs du Boroboedoer et des Mille Temples ; ils ne savent plus faire des arches, des coupoles, des voûtes. L'introduction de l'Islam a étouffé chez eux le génie de l'architecture. Quoi d'étonnant qu'une religion aussi sensuelle soit contraire au développement des arts ! De tous les musulmans, il n'en est point de plus tolérants et de plus industrieux que les Javanais, et cependant ils ont rétrogradé comme tous les peuples chez qui a été prêché le Coran. Cette funeste religion imposée par le glaive a détruit les créations du génie et les chefs-d'œuvre de l'art dans toutes les contrées de l'ancien monde où elle a pénétré : depuis les rives du Bosphore jusqu'à celles de l'archipel indien, le Coran règne sur des ruines. Ce fait proclame hautement la honte de l'islamisme. Et cependant les Hollandais ne font rien pour extirper de leurs belles possessions la puissance musulmane, ni pour y propager le christianisme. Raffles, l'illustre homme d'État qui fut gouverneur de Java lors

Digitized by Google

de l'occupation anglaise, pensait, au contraire, qu'il fallait faire des indigènes des chrétiens, et, quoique protestant, il donnait la préférence au catholicisme, plus propre que toute autre religion à détacher de l'Asie les peuples de l'Archipel.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

SOERAKARTA. — UNE COUR JAVANAISE.

J'ai franchi en deux heures les cinquante-huit kilomètres qui séparent les deux capitales des Vorstenlanden. Le voyage se fait par un chemin de fer de grande section d'une largeur de 1m,435, établi il y a une vingtaine d'années, à une époque où l'on ne prévoyait pas qu'un jour un chemin de fer de petite section, le Staatspoorweg, qui n'a que 1m,067 de largeur, percerait les montagnes et relierait les deux extrémités de l'île. Il en résulte que, sur le parcours des Vorstenlanden, le trafic est soumis à un transbordement. Pour éviter cet inconvénient, on projette la pose d'un troisième rail sur la voie de grande section. Le train court avec la même vitesse que nos trains d'Europe, à travers un pays plat semé de nombreux villages, couvert de rizières, de cannes à sucre, de palmiers, et dominé par la noble silhouette du Mérapi, Çà et là surgissent, troublants vestiges d'époques lointaines, les ruines d'anciens temples qui attestent que cette région fut autrefois un centre de civilisation.

C'est au milieu de cette plaine fertile et peuplée, entre les deux massifs du Mérapi et du Lawoe, que se trouve, à quelque cent mètres au-dessus du niveau de la mer, Soerakarta, la résidence des empereurs de Java, dont le nom

Digitized by Google

signifie « la ville construite par les héros », et que les Javanais désignent aussi sous le nom plus simple de Solo. Aux approches de la ville, vainement je l'ai cherchée à l'horizon : comme toutes les villes javanaises, elle est invisible : on n'aperçoit que la forêt de palmiers, de waringins et de tamarins sous lesquels se dissimulent les maisons. Cette ville immense, qui compte près de cent mille âmes et qui n'a pas moins de quinze paal de périmètre, n'a guère l'aspect d'une capitale, encore moins d'une résidence impériale : comme sa sœur Djokjakarta, c'est un amas de constructions chétives que l'œil dédaigne pour admirer le magnifique feuillage des figuiers et les plumes gracieuses des cocotiers qui ombragent les avenues poudreuses. La beauté de toutes ces villes javanaises, c'est la forêt séculaire qui leur distribue ses ombrages et sans laquelle, sous ce ciel de feu, elles seraient absolument inhabitables.

Soerakarta n'a rien, dans son aspect général, qui la distingue des autres villes javanaises ; mais ce qui a rendu son nom fameux, ce sont les résidences princières qu'elle renferme, le Kraton du Soesoehoenan et les dalems des princes, des grands de la cour, des ministres. Le Kraton de Soerakarta est, comme celui de Djokjakarta, un immense ensemble de bâtiments, de cours, de rues, entouré de murs et habité par une population de dix mille individus. Les Javanais prétendent que ce Kraton est bâti sur le plan du palais de Batara-Endra, dans le Soeralaja, séjour des dieux et des anges. Les waringins qui ombragent l'aloen-aloen portent les mêmes noms que les arbres en or massif qu'on admire dans le palais céleste ; le *kapoctren* ou harem répond au séjour des *widadaris* ou nymphes du ciel ; les geladags représentent les parcs aux cerfs de Batara-Endra.

Le gouverneur général m'avait recommandé de me trouver à Soerakarta le 2 septembre, pour assister aux fêtes du

Digitized by Google

Kraton, à l'occasion de l'anniversaire de la Reine mère, que les Européens célèbrent le 31 août. J'ai eu la bonne fortune de rencontrer ici un compatriote, M. Camille Ectors, qui, après avoir passé deux ans en Afrique centrale, où il commanda en second la première expédition antiesclavagiste, s'est récemment établi comme planteur à Jsva, dans la résidence de Kediri ; prévenu par le télégraphe, il m'a donné rendez-vous dans la ville impériale, et nous assisterons ensemble aux fêtes qui ont attiré tous les planteurs de la Résidence : en vue de rehausser le prestige de la puissance européenne, le gouvernement exige leur présence à la réception officielle du Soesoehoenan, sous peine d'une amende de cent florins. Voilà pourquoi, arrivé la veille de la cérémonie, j'ai trouvé l'hôtel Slier si encombré, qu'il n'y avait plus une chambre disponible : malgré la précaution prise par M. Ectors de retenir des chambres par le télégraphe, nous sommes réduits à camper dans la cour contiguë à la salle à manger, derrière des cloisons volantes : nous aurons ainsi, du moins, l'avantage de la fraîcheur.

Notre premier soin est de solliciter une audience du Résident, M. Hora Siccama. Il nous reçoit, à sept heures du soir, dans son palais situé en face de la forteresse, situation pratique et commode. Dans cette capitale du Soesoehoenan, où les Européens sont toujours sur le qui-vive, la prudence exige qu'en cas d'alerte le bras soit près de la tête. M. Hora Siccama est le type accompli de l'homme de gouvernement qu'il faut dans un poste aussi difficile : pour tenir tête à un monarque asiatique, il faut tout à la fois de la diplomatie, de l'énergie et de la froideur ; M. Hora Siccama réunit tout cela : c'est un homme plus fin que le plus rusé Asiatique, d'une volonté obstinée, et qui, sous un abord réservé, cache un cœur chaud et bien-

Digitized by Google

veillant. Ils nous a reçu dans sa féerique véranda, et, peu expansif au début, il a peu à peu conquis nos cœurs par un esprit plein d'humour et de charme. « Ne manquez pas, nous a-t-il dit quand nous nous retirions, de vous trouver demain matin à dix heures et quart sous ma véranda, où je recevrai tous les invités qui se rendront au Kraton. »

Je n'oublierai point la physionomie de Soerakarta dans la matinée du 2 septembre, l'animation extraordinaire de cette ville en fête, tout entière aux préparatifs de la réception solennelle du Résident par le Soesoehoenan dans son Kraton. Cette fête coïncide tout à la fois avec l'anniversaire de la reine de Hollande et avec les réjouissances auxquelles les musulmans se livrent à cette date en souvenir de la fuite d'Ali. Quoique la réception n'ait lieu qu'à dix heures et demie, dès six heures du matin la grande rue n'est plus qu'un nuage de poussière mouvante à travers lequel défilent cavaliers et piétons, soldats européens et indigènes, gardes du Kraton, serviteurs, archers, parasols de toutes couleurs, musiciens du bataillon d'infanterie, musiciens du Soesoehoenan, gamelangs des régents. C'est une indescriptible cacophonie où éclatent les fausses notes des flûtes et des trompettes mêlées aux sonneries du gamelang et dominées par le bruit du tambour. Chaque régent a son gamelang et marche sous un payong vert entouré de porteurs de lances. Tout ce monde s'assemble autour de la demeure du Résident, qui va se rendre en grande pompe au Kraton.

A l'heure convenue, nous allons à la réception préparatoire du Résident, et nous le trouvons au milieu de la foule des invités qui se pressent sur la terrasse. Je n'ai rien vu de plus composite, de plus bigarré que cette foule qui offre un échantillon de la société choisie de Soerakarta, Toutes les races, tous les types y sont représentés ; mais le

Digitized by Google

succès est pour les quatre chefs de la police chinoise, qui portent le somptueux uniforme gala de mandarin à bouton bleu, avec, chez le plus haut d'entre eux, une plume de paon au chapeau. Ces fonctionnaires à queue sont responsables du maintien de l'ordre dans le kampong chinois. Puis il y a des princes indigènes auxquels le Résident nous présente : le plus élevé d'entre eux est le beau-frère de l'empereur, le prince Pangeran Adipati Ario Mangkoe Negoro. Le gros des invités se compose des planteurs de la Résidence : ce sont les invités malgré eux, qui rachètent par leur présence obligatoire l'amende de cent florins ; ils portent tous le frac noir, et, *proh pudor!* le chapeau boule, le Résident seul ayant le droit de se coiffer du haut de forme. Nos casques blancs nous dépaysent un peu au milieu de tous ces chapeaux noirs ; mais nous sommes excusables, en notre qualité d'étrangers.

Si l'exactitude est la politesse des rois, elle n'est pas celle des Soesoehoenans ; car, bien que la réception au Kraton soit fixée à dix heures et demie, ce n'est qu'à onze heures qu'on introduit auprès du Résident l'envoyé de la cour qui vient lui annoncer que Sa Hautesse est prête à le recevoir. Le Résident prend alors place dans sa voiture de gala, abrité par le gigantesque payong d'or que deux serviteurs portent au-dessus de sa tête. Tous les invités montent en voiture derrière le Résident, et la cavalcade se dirige vers le Kraton. Le trajet n'est pas long : nous traversons l'aloen-aloen, qui sépare le palais du Résident de celui du Soesoehoenan, et nous franchissons le mur d'enceinte du Kraton ; puis nous nous engageons dans une longue suite de cours carrées, de corridors, d'avenues, entre deux haies de soldats de parade armés les uns de vieux fusils démodés, les autres de longues lances, et habillés à l'européenne, sauf leurs

Digitized by Google

pieds nus et leur étrange coiffure, le *koeloek*, en forme de cône tronqué, que M. de Beauvoir a comparé avec justesse à un pot de fleur renversé. La garde d'honneur du Soesoehoenan porte un uniforme vert d'épinard, les autres sont en tunique bleue, d'autres encore en tunique rouge, ce qui est une survivance de la domination anglaise. Trompettes, flûtes, fifres et tambours nous saluent de leurs notes les plus discordantes.

Enfin, nous voici dans la dernière cour, que domine une haute tour chinoise à quatre étages. Cette cour précède immédiatement le *pringitan*, ou salle d'audience, dans laquelle le Soesoehoenan donne ses grandes réceptions. C'est une vaste véranda carrée, ouverte sur trois côtés, le quatrième communiquant avec les appartements royaux; le plafond, en boiseries toutes couvertes d'or, est supporté par d'élégantes colonnes bleues sur lesquelles se détachent en or des fleurs, des oiseaux, des arabesques d'un dessin curieux; l'architecture est harmonieuse et ne manque pas de saveur asiatique : elle se rapproche assez du style hindou et rappelle vaguement un intérieur de rajah.

Au moment où le Résident descend de son carrosse, le Soesoehoenan, entouré de son brillant cortège, s'avance au-devant de lui, et le Résident offre le bras droit à son « neveu », car il est l'oncle politique du Soesoehoenan. Tous deux se dirigent vers le *dampar*, le trône abrité d'un somptueux baldaquin, où ils prennent place, le Résident à droite du Soesoehoenan, sur deux sièges, dont le plus élevé est destiné à l'« oncle ». Cela se passe aux sons de l'hymne national hollandais, suivi de l'étrange concert de cloches et de tambours du gamelang du Soesoehoenan. Les Européens se rangent sur deux lignes de fauteuils disposés de chaque côté du *Pendopo*. Quant aux Javanais, dont

Digitized by Google

l'admission dans le *Pendopo* est limitée aux ministres et aux grands de la cour, ils ne paraissent devant leur souverain, qui est aussi leur chef religieux et le sublime représentant du sultan de Turquie, que dans l'attitude de l'adoration : si haut que soit leur rang, ils portent tous le même costume de cour, qui laisse à nu le haut du corps enduit de graisse de *boreh* jaune; ils s'accroupissent sur le sol, en face du Soesoehoenan, à dix mètres du trône, les jambes croisées, le mains juxtaposées, la tête baissée, le corps prosterné, ne s'avançant qu'en rampant, n'osant lever les yeux sur cette sorte de divinité qui se tient immobile et muette, dans la posture d'un Bouddha vivant recevant les hommages des croyants. Les sourcils peints en noir, suivant le privilège des princes du sang, ajoutent encore à l'air hiératique de cette statue animée, dont le long sarrong traînant est porté par une femme naine, tandis qu'à ses pieds rampe une hermaphrodite, qui, tout en épiant ses yeux et ses gestes pour deviner ses désirs, porte le crachoir en or destiné à recueillir le *sirih kauwen* que l'empereur mâche tout comme le dernier de ses sujets. Derrière le trône, sur les dallés de marbre, sont accroupies par centaines toutes les femmes de haut rang qui servent Sa Hautesse, car aucun serviteur mâle ne peut pénétrer dans l'enceinte du Kraton. Elles sont vêtues, suivant l'étiquette de cour, d'un simple sarrong qui laisse à découvert les épaules et les bras; elles portent des lances, des sabres, des boucliers, des plumes de paon et d'autres emblèmes. C'est une scène inoubliable que cette foule prosternée dans l'attitude de l'idolâtrie et comme pétrifiée devant un empereur divinisé, dont la poitrine étincelle de broderies d'or, dont les mains ruissellent de diamants, dont le masque de cire apparaît fier et impassible sous le bleu céleste du *koeloek*, cette bizarre coiffure

Digitized by Google

de mousseline gélatineuse et transparente qui couronne le chef de tous les grands de la cour.

Mais voici qu'au bout d'une demi-heure d'adoration, le Soesoehoenan se lève, ayant au bras le Résident, et, suivi de son immense cortège de guerriers et de femmes, se rend en grande pompe au *Siti-Inggil*, haute esplanade érigée près de l'entrée du Kraton, du haut de laquelle, dans les réceptions solennelles, l'empereur se montre à son peuple. Le cortège traverse une deuxième fois la longue suite de cours carrées, et toutes les cloches des gamelangs vibrent à l'envi avec une assourdissante sonorité. En tête chevauchent les cavaliers de la garde européenne, puis la garde javanaise en costume national, puis une foule de femmes portant les *oepa tjara* ou insignes royaux, objets en or massif qui représentent des personnages mythiques ou des animaux, l'éléphant, le chevreuil, le coq et divers oiseaux fabuleux que les Javanais honorent d'un respect particulier. A côté de ces *regalia* emblématiques, il y en a d'autre qui ont un but utilitaire, tels que le crachoir en or, la pipe d'opium, le houssoir en plumes d'oiseau de paradis, les éventails en plumes de paon, les armes précieuses enrichies de pierreries. Derrière les dames de cour qui portent ces insignes, viennent les femmes armées d'arcs, de flèches et de carquois : ces amazones forment la garde féminine du prince. Puis vient une troupe burlesque d'êtres difformes des deux sexes nains, bossus, jongleurs, fous, qui font partie de la pompe royale, comme dans les cours d'Europe au moyen âge. Et, de fait, l'illusion est telle, à la vue de ce cortège archaïque, qu'il semble qu'on ait reculé de plusieurs siècles.

Arrivés au Siti-Inggil, le Soesoehoenan et le Résident, celui-ci donnant toujours la droite, se dirigent vers un édicule qui fait saillie sur la terrasse et s'y assoient sous

Digitized by Google

un dais, pendant que les personnages de la suite s'assemblent dans un *pendopo* ouvert. Alors commence une nouvelle séance d'adoration, cette fois devant tout le peuple assemblé dans l'immense plaine de l'aloeen-aloen et accouru par milliers pour contempler son roi et son pontife suprême, qui trône sur l'estrade élevée du haut de laquelle il est visible à tous. Et le prince se tient toujours immobile et muet, recevant les hommages des nobles qui s'avancent en rampant, se traînent à genoux jusqu'aux pieds de son auguste personne, et lui présentent des boissons disposées sur la nappe de velours rouge d'une petite table, pendant que les ministres de Sa Hautesse, agenouillés à distance, courbent le front. Au son du fifre et du tambour la garde d'honneur de l'empereur défile devant lui en abaissant le drapeau, escortée d'un luxe inouï de parasols verts et d'or; puis, au son grave de trois cloches et d'un tambour, commence une longue procession composée de tout le personnel qui peuple le Kraton; par milliers ils passent en revue devant leur prince, en marchant par saccades; des nains, des fous se mêlent à ce grave défilé, amusant les spectateurs par leurs jongleries et leurs grimaces; le cortège se termine par des serviteurs vêtus de rouge qui portent sur des brancards, dans d'immenses corbeilles, le riz, les œufs et autres aliments préparés par eux : c'est la nourriture destinée au peuple, qui va être distribuée au nom du souverain. Toutes ces corbeilles sont portées sous des payongs d'or, car ce symbole de la suprême dignité doit abriter tout ce qui appartient au prince. Quand le défilé est terminé et que le gamelang s'est retiré en jouant ses étranges sonneries, d'autres serviteurs habillés de rouge arrivent avec des plateaux et distribuent aux invités du sherry contenu dans des cristaux au chiffre de Sa Hautesse. Le Résident

Digitized by Google

se lève et boit à la santé du Soesoehoenan. Le prince porte les lèvres à son verre, événement que proclament à son peuple le canon, les fusils qui partent sans aucun ensemble, et les sonneries du gamelang.

A ce vacarme assourdissant succède un grand silence qui annonce que quelque chose d'émouvant va se passer. On entendrait le vol d'une mouche au moment où une petite voix maigre, flûtée, traînante, se fait entendre : c'est le Soesoehoenan qui parle. On nous explique qu'il donne des ordres, afin que les aliments destinés à son peuple soient distribués en son nom. Le grand vizir et les autres ministres de Sa Hautesse, qui, tantôt, s'avançaient en rampant, maintenant se retirent de la même manière, mais à reculons, — qu'on juge de la scène ! — à l'effet d'aller transmettre les ordres du prince au chancelier, hors de l'enceinte du Kraton. Ils reviennent bientôt, toujours rampant, et le grand vizir à genoux prend la parole pour exposer que les ordres de Sa Hautesse sont exécutés ; quand il a fini de parler, il joint les mains à la hauteur des yeux, puis les abaisse vers le sol, pose le front contre terre et reprend l'attitude de l'adoration. Le Soesoehoenan, qui a écouté ce discours avec une dignité qui contraste avec notre irrésistible envie de rire, commande un second service de sherry à l'occasion duquel le Résident porte un toast à la Reine. Nouvelle explosion de poudre, suivie de l'hymne national. Au service suivant, le Soesoehoenan se lève à son tour pour boire au Résident, et à ce toast répondent quelques notes bizarres de flûtes et de flageolets. Après le sherry, qu'Ectors déclare détestable, ont lieu des distributions de sucreries et de bonbons, puis de feuilles de *sirih*, qui ont la propriété de guérir le rhume de cerveau et qui sont, aux yeux des Javanais, l'emblème de l'hospitalité.

Digitized by Google

Après s'être montrés une heure au peuple du haut du Siti-Inggil, le Soesoehoenan et le Résident s'en retournent, au bras l'un de l'autre, avec le précédent cérémonial, au *Pendopo*, où le prince reçoit les hommages de ses frères aînés, les seuls qui puissent pénétrer dans cette partie du Kraton. Ils se traînent en rampant jusqu'au pied du trône. Des serviteurs entonnent un chœur bizarre accompagné du gamelang. La réception se termine par une distribution de café froid, qu'Ectors déclare exquis. Le prince et le Résident se lèvent : c'est le signal du départ ; les Européens vont familièrement serrer la main à Sa Hautesse, puis chacun se retire.

Nous rentrons à l'hôtel avec, dans les yeux, ce Kraton, cet empereur, cette cour javanaise, ces cortèges pompeux, ce cérémonial solennel, tout cet appareil de puissance évanouie qui offre encore, en dépit de certains détails grotesques aux yeux d'un Européen, un spectacle unique au monde. Et ce qui nous paraît le plus digne d'être admiré dans tout cela, c'est l'habileté rare avec laquelle les Hollandais savent donner à ce fantôme d'empereur l'illusion du pouvoir, et l'adresse avec laquelle ils savent tirer parti des goûts enfantins de ce monarque et de son peuple pour la pompe asiatique.

Nous avions assisté le matin à un *garebeg*, une des réceptions officielles qui ont lieu quatre fois par an au Kraton. Le soir, il nous a été donné d'assister à une réception intime, où nous avons pu voir de près la personne du Soesoehoenan et celle de la *Toehan Ratoe* ou impératrice. A neuf heures du soir, le capitaine Gout et sa femme nous ont conduits au Kraton. Nous étant fait annoncer, nous faisons antichambre dans une salle dont les murs, ornés de gravures anglaises, sont outrageuse-

Digitized by Google

ment maculés des taches rouges de la chique de bétel. Escortés par quelques officiers du palais, nous sommes introduits dans le même *Pringitan* où a eu lieu le *gare-beg*. Comme nous sommes peu au courant de l'étiquette en usage dans une cour javanaise, le capitaine et sa femme ont bien voulu nous expliquer que nous devions, à trois reprises, faire une révérence devant l'empereur en disant « Soesoehoenan », et de même devant l'impératrice, en disant « Toehan Ratoe ».

Arrivés à la première marche du Pringitan, nous nous inclinons, à l'exemple du capitaine, devant Sa Hautesse, qui répond à cette marque de respect par un imperceptible mouvement de tête; parvenus à la dernière marche, nous nous acquittons du deuxième salut, imitant aussi exactement que possible la manœuvre du capitaine; après quelques pas encore, nous nous arrêtons de nouveau pour la troisième révérence réglementaire. Nous pensions être au bout de cette interminable épreuve; mais voici que, arrivés à deux pas du prince, il faut derechef se plier en deux, et c'est alors le moment de dire en javanais les paroles sacramentelles; mais M. Ectors perd la tête, dit l'un pour l'autre, saluant l'empereur du nom d'impératrice et *vice versa*. Le capitaine, retenant à grand'peine un accès de fou rire, nous présente à Sa Hautesse, qui nous distribue force poignées de main. Le cérémonial terminé, nous nous asseyons, les hommes en face des dames, sur les deux rangées de fauteuils disposés des deux côtés d'un tapis étendu devant le *dampar*. Du côté des hommes prend place un frère du Soesoehoenan, dont le nom javanais, un peu long, se traduit par « Prince Pot de fleur ». Son uniforme européen lui donne le privilège de pouvoir paraître devant Sa Hautesse à la façon des Européens, sans quoi il ne pourrait se présenter devant

Digitized by Google

son frère que demi-nu et en rampant. Devant chaque invité, des serviteurs européens, les seuls qui soient admis au Kraton, apportent une petite table et offrent du café et des cigares. M. Ectors trouve le café de Sa Hautesse détestable. Il trouve aussi l'impératrice positivement laide et peu intelligente, mais émet une appréciation plus favorable sur la veuve de l'empereur défunt, qui paraît être aussi spirituelle qu'elle est jolie : c'est une beauté javanaise de premier ordre, avec de grands yeux noirs, un teint que l'on n'observe que chez les femmes de haut rang, qui ne s'exposent point au soleil, et une épaisse chevelure noire d'où jaillissent les éclairs des diamants. Le prince siège sur un *dampar* de velours rouge, à pieds d'ivoire, qui fait partie des insignes de la royauté. Vu de près, il nous frappe par sa jeunesse : sa figure imberbe est celle d'un enfant. Il n'avait que vingt-huit ans quand, l'année dernière, il fut proclamé Soesoehoenan avec la gracieuse permission du Résident : car, lors de la vacance du trône, le Résident s'installe au Kraton et y demeure jusqu'à l'avènement du successeur, et c'est cet empereur intérimaire qui règle les conditions de cet avènement.

Le Soesoehoenan, comme le sultan de Djokjakarta, est véritablement prisonnier dans son palais : tout au plus peut-il se promener à cheval dans l'aloen-aloen, qui est censé faire partie du Kraton. Il lui est loisible aussi de se promener incognito dans la ville, le soir, aux flambeaux, mais à condition qu'il soit précédé et suivi de six soldats européens qui, à la moindre alerte, sonneront l'alarme. C'est un tigre en cage, auquel le gouvernement sert une pension de soixante-deux mille florins par mois, ce qui représente, par année, un million et demi de francs. Les Hollandais lui laissent le prestige extérieur de la souveraineté. C'est ainsi qu'ils lui permettent de

Digitized by Google

donner audience, à certains jours de la semaine, au *Pendopo*, pour recevoir les hommages et les vœux de ses sujets, promouvoir ses officiers et ses fonctionnaires, écouter les rapports des Régents, des Toemoengongs, des Pangerans, des Wedonos.

Ce jeune prince, auquel l'impératrice n'a pas encore donné d'héritier, n'a pas moins de quarante-six enfants qu'il a eus de trente-six concubines. Il a les sourcils peints; ses dents sont noires comme le jais, par suite de l'usage du bétel; son profil de perroquet n'a rien qui réponde à nos idées sur la beauté classique; il paraît subtil et observateur; il cause d'une façon vive et enjouée, passant rapidement, comme un enfant, d'une réflexion à une autre. C'est une figure très fine, très attirante, et l'on sent qu'il représente une civilisation raffinée, quoique bien éloignée de la nôtre. Sa coiffure consiste en un mouchoir noir; une rangée de diamants brille dans la ligne médiane de ses cheveux, ainsi que deux aigrettes au-dessus des oreilles; il porte une rose dans les cheveux, qui rehausse sa grâce et sa distinction; seul il a le droit de porter cette fleur sur la tête, signe distinctif de la suprématie qu'il exerce sur tous les autres princes de l'archipel. Son costume est simple : une veste de velours noir, un gilet de satin blanc, un sarrong d'un dessin particulier, qui ne se porte qu'à la cour. De même que l'impératrice, il affecte de laisser tomber ses babouches pour faire voir ses pieds nus, très jolis, très mignons.

Le prince se montre fort affable et nous adresse, par l'entremise du capitaine, très versé en langue javanaise, une foule de questions au sujet de notre pays, de nos occupations, du but de notre voyage. Il me plaint de n'avoir qu'un enfant, s'étonne que Camille Ectors ne soit

Digitized by Google

pas marié, et nous dit en riant, d'un air fanfaron, que son père a eu cinquante-trois enfants. Apprenant que nous ne quitterons point sa capitale sans tenter l'ascension du Mérapi, il nous dit que c'est une expédition bien fatigante, que lui-même l'a faite, et que, parti à cinq heures du matin de Selo, au pied de la montagne, il n'a atteint la cime qu'à deux heures. Lorsqu'on apporte le vin, le prince nous invite à boire en vidant son verre tout le premier, commettant ainsi, lui, pontife suprême des Javanais, une grave infraction à la loi de Mahomet : ce détail montre combien peu l'islamisme est pratiqué à la lettre chez les Javanais : toujours attachés à leurs antiques traditions hindoues, ils ne sont musulmans qu'à la surface.

Entre l'empereur et l'impératrice, et à leur usage commun, est posé le crachoir d'or, que la vieille hermaphrodite qui rampe au pied du *dampar* tend au moindre signe qu'elle épie chez son auguste maître. M. Ectors s'étonne qu'elle ne dise mot, bien qu'elle tienne le crachoir. Et cette réflexion, dite un peu haut, provoque un fou rire parmi les Européens. Le prince, qui n'y entend rien, se fait apporter une nouvelle chique de bétel par une des favorites rangées derrière la famille royale : c'est en rampant, elles aussi, qu'elles exécutent les ordres de Sa Hautesse, et elles effectuent ce mouvement en se baissant de telle façon que les genoux, qui ne peuvent point toucher le sol, dont ils sont pourtant à un pouce, sont presque à la hauteur du menton, et que les talons effleurent la partie inférieure des cuisses : pour arriver à se mouvoir dans cette attitude aussi pénible que grotesque, il faut sans doute des années de pratique.

Il n'y a point de réception au Kraton sans accompagnement de gamelang. Le prince Pot de fleur nous mène au-

Digitized by Google

BEDAYAS, OR DANSEUSES.

Digitized by Google

Digitized by Google

près de cet orchestre bizarre, qui s'aligne sur un des côtés du *Pringitan*, et dont tous les exécutants sont des parents du Soesoehoenan : ils ont tous, hommes et femmes, le torse nu, suivant l'étiquette de cour, et sont coiffés du *koeloek* à boule d'or. Pour jouer de leurs étranges instruments de musique, qui se posent sur le sol, ils s'accroupissent par terre : ce sont des guitares fixes, des violons monocordes, des pièces de métal en forme de casseroles, qui vibrent sous les coups de marteau, et à tous ces sons bizarres se mêle une traînante voix de femme. L'ensemble produit une mélodie très douce et pleine de charme, et, sans trop la comprendre, on devine que cette musique, loin d'être barbare, est un art très difficile, très compliqué, très délicat ; mais elle n'est accessible qu'à une oreille javanaise.

Le clou de la soirée est la danse des bedayas, que le Soesoehoenan a commandée à notre intention, pour répondre au désir exprimé en notre nom par le capitaine Gout. Aux sons du gamelang, les danseuses entrent dans le Pringitan par la porte qui communique avec le *Roema* ou appartements privés du prince ; elles s'avancent très lentement, à petits pas réguliers, mettant un pied devant l'autre, à la manière des danseuses de corde. Plusieurs minutes se passent avant qu'elles se rangent enfin sur les dalles de marbre du *Pringitan*, en face de Sa Hautesse, qu'elles saluent en s'accroupissant par terre. D'ordinaire, la *Serimpé*, ou danse de la cour, est exécutée par neuf bedayas ; mais Sa Hautesse a commandé aujourd'hui cinq quadrilles de neuf bedayas, et ces cinq quadrilles se rangent par cinq groupes distincts, les princesses du sang formant un groupe à part qui se range à l'extrémité gauche.

Les bedayas de la cour de l'empereur sont toutes

Digitized by Google

des beautés de premier ordre, sinon au point de vue européen, du moins au point de vue javanais : elles sont choisies dans les plus hautes familles, et le Soesoehoenan les appelle à l'honneur de partager sa couche. Le prince nous dit, avec un sentiment visible de contentement, qu'il possède trois mille femmes comme celles que nous voyons, toutes demeurant dans l'enceinte du Kraton. Les bedayas mettent un grand soin à leur toilette, et l'on prétend même qu'elles s'habillent dès la veille de la danse et se privent de sommeil pour ne pas déranger leur coiffure ornée de bijoux. Elles portent un sarrong de couleur sombre, d'un dessin particulier, exécuté par les artistes du Kraton, et que nulle autre femme ne peut porter ; une étoffe serrante enveloppe le milieu du corps, et laisse à nu le haut du torse ; leur costume, d'une ligne sculpturale, est complété par le *slendang*, ceinture qui flotte en écharpe et qui a pour rôle d'ajouter à la grâce des mouvements dont se composent leurs danses. A cette ceinture pend un long pistolet qui leur donne un faux air guerrier. Toutes ont un costume uniforme, à part la couleur de la ceinture, rose chez la plupart, brune chez d'autres, verte chez les princesses du sang.

Sur un signe du prince, les danses commencent, accompagnées du gamelang et soutenues par un étrange chœur de femmes, qui chantent une sorte de chant religieux, lent et grave comme notre plain-chant. Le prince nous dit que ce chœur fut composé par un de ses ancêtres, en 1754. Les danses consistent dans des mouvements du corps, des membres, et même des doigts, exécutés avec un ensemble étonnant et une précision prodigieuse : ce sont moins des danses que des gestes d'une savante complication et auxquels préside une merveilleuse sûreté de mémoire. Les mouvements sont plutôt des attitudes de statue de marbre, et comme nous

Digitized by Google

n'en comprenons pas le sens caché pour des non initiés, ce spectacle, dont ne se lassent jamais les Javanais, finit par nous paraître monotone. Le prince y semble prendre le plus grand plaisir, et nous en concluons que les danses indigènes, tout comme la beauté des femmes, tout comme la musique, doivent être appréciées au point de vue javanais. La musique se poursuit pendant près de deux heures, traînante, pour finir tout à coup par une bruyante décharge simultanée des pistolets dont les quarante-cinq bedayas sont armées. Après quoi elles s'inclinent devant Sa Hautesse, et se retirent lentement, du même pas dont elles sont venues.

*
* *

Il y a à Soerakarta deux Kratons, celui du Soesoehoenan, qui est l'empereur n° 1, et celui du Mangkoe-Negoro, qui est l'empereur n° 2. Appliquant la maxime : *Divide ut imperes*, les Hollandais ont su affaiblir la puissance du Soesoehoenan en lui suscitant un rival indépendant qui a le privilège, interdit au premier, d'entretenir une petite armée composée de six cents soldats d'infanterie et d'un demi-escadron de cavalerie. Que l'empereur n° 1 vienne à s'émanciper, et les Hollandais trouveront un allié chez le n° 2, sorte d'empereur de réserve dont ils ont tout intérêt à maintenir l'indépendance, tout comme ils ont intérêt à empêcher que des alliances de familles n'aient lieu entre les deux rivaux : aussi ne comprend-on pas comment ils ont pu permettre que le Soesoehoenan épousât la sœur du Mangkoe-Negoro.

La demeure de ce prince nous a paru beaucoup mieux tenue, et surtout beaucoup plus propre que celle de Sa Hautesse. Le prince nous a reçus dans son *Pendopo,* une

Digitized by Google

salle immense pavée de marbre, ouverte, comme toujours, à toutes les brises, et abritée par un plafond que supportent des piliers de bois. La salle est éclairée par sept cents lampes et meublée à l'européenne. L'étiquette est aussi raffinée qu'à la cour. Les rafraîchissements sont servis par quatre laquais, l'un présentant le plateau aux verres, l'autre la boisson, le troisième la glace, tandis que le quatrième a pour fonction de verser. Dans ce Pendopo le prince donne des dîners de trois cents couverts, où chaque convive a son domestique.

Mais si le même cérémonial est observé qu'à la cour impériale, on sent qu'il règne ici plus de liberté. Le Mangkoe-Negoro représente, dans cette ville de cour javanaise, l'élément progressif: il se rapproche beaucoup plus des Européens que le Soesoehoenan; il porte l'uniforme de colonel, bien que ses connaissances militaires, à ce qu'on m'a assuré, ne s'étendent pas au delà de la table de multiplication. Il nous raconte en riant que lorsqu'un de ses frères fit un voyage en Europe, qui lui coûta cent vingt mille florins, on le prit à Paris pour un Japonais. Il est très fier de pouvoir nous servir, au lieu du gamelang indigène, de la musique européenne, jouée par ses propres frères qui ne manient pas trop mal l'archet : pour se rendre compte de la difficulté vaincue, il faut noter que nous n'entendons absolument rien à la musique javanaise, tandis que les Javanais arrivent à comprendre la nôtre et même à l'exécuter.

Le Mangkoe-Negoro a la passion des bêtes : il nous a montré son jardin zoologique, où il élève des tigres, des ours, des orangs-outangs, des serpents, des poissons. La cage à tigres s'enrichit un jour d'un hôte humain : le gardien était occupé à jeter aux bêtes, par l'ouverture du toit, leur ration de viande crue, quand son pied glissa, et il tomba

Digitized by Google

dans la cage; ce ne fut qu'au bout de quelques heures qu'on découvrit l'horrible position du malheureux : on le retira au moyen de cordes, absolument intact, mais tellement fou de peur qu'il expira le lendemain dans un accès de fièvre. Le Mangkoe-Negoro sacrifie chaque année quelques-uns de ses terribles pensionnaires en les faisant lutter contre des buffles sauvages, spectacle dont le peuple javanais est très friand : de ce combat le buffle, dont on aiguise les cornes, sort toujours vainqueur. Ce sont là les divertissements enfantins de ce prince qui n'est pas encore marié, malgré ses quarante et un ans. Le Mangkoe-Negoro a eu, nous dit-on, jusqu'à trois millions de revenus; aujourd'hui, il est criblé de dettes, bien qu'il possède la moitié de la Résidence de Soerakarta, son beau-frère le Soesoehoenan possédant l'autre moitié. Quand nous avons pris congé de lui, ce charmant prince nous a remis son portrait et sa carte de visite où nous lisons ses noms et titres officiels, *Pangeran Adipati Ario Mangkoe-Negoro*. Il n'est Mangkoe-Negoro que depuis peu de temps, car ce titre, à la différence de celui de Soesoehoenan, ne peut-être porté avant l'âge de quarante ans.

*
* *

Parmi les hauts personnages de la capitale javanaise auxquels nous avons présenté nos devoirs, mentionnons encore un prince dont je n'ai pas retenu le nom compliqué, et qui a le double honneur d'être le beau-frère et le premier ministre de Sa Hautesse. Il porte le titre de *wadjir*. ce qui est la prononciation javanaise du mot vizir, par lequel les Turcs et les Arabes désignent indistinctement un premier ministre ou un portefaix. Nous l'avons vu, en effet, comme un humble portefaix, ramper et s'agenouiller

Digitized by Google

nu jusqu'à mi-corps, devant le Soesoehoenan, en présence de toute la cour. Le *Dalem* de ce grand vizir rappelle, en petit, le *Kraton*. Le prince nous a reçus dans son Pringitan, où il nous a présentés à sa femme, la propre sœur de l'empereur, une petite poupée habillée de soie verte, couleur des princesses du sang, et tout étincelante de bijoux qui ne la font paraître ni plus belle, ni moins maigre et moins raide. Le grand vizir nous a régalés, comme le Mangkoe-Negoro, d'un orchestre indigène qui nous massacrait, sur le violon, les valses de Strauss et la musiquette d'Offenbach. Puis, avec une grâce charmante, il nous a montré son *Roema*, la partie de son *Dalem* qui constitue ses appartements privés, et nous avons pu ainsi nous faire une idée d'un intérieur princier. La pièce la plus riche est une chambre nuptiale dont il n'est fait usage qu'à l'occasion des mariages, très fréquents dans les classes élevées, à cause de la polygamie : c'est dans cette salle, ornée d'un lit somptueux où s'étale tout le luxe asiatique, qu'a lieu, en grande pompe, la cérémonie nuptiale, et c'est là que, la cérémonie terminée, les nouveaux époux sont condamnés à une réclusion de cinq jours, au bout de laquelle ils sont admis à aller présenter leurs hommages au Soesoehoenan. Le prince nous a conduits ensuite à travers une longue enfilade d'appartements, salon de réception, salle de festin, cabinet de travail, chambre à coucher, cabinet de toilette. Ce prince ministre qui veut être à la hauteur des derniers progrès de la civilisation européenne, a installé dans son bureau un appareil téléphonique. Le mobilier offre un curieux mélange de style asiatique et de style européen : à côté de sculptures indigènes, on voit des articles italiens, des gravures anglaises, une vue de Saint-Pierre de Rome en porcelaine, de riches pièces d'argent travaillées par des orfèvres hindous. Les miroirs ne sont qu'à un pied du sol,

Digitized by Google

UNE PRINCESSE JAVANAISE

Page 174.

Digitized by Google

Digitized by Google

car le prince, en sa qualité de Javanais, s'accroupit par terre pour procéder à sa toilette. Autre particularité : il y a, dans tous les coins, des armoires qui dissimulent des portes de communication. Dans notre visite, nous sommes escortés par une nombreuse valetaille, en tête de laquelle marche, portant une lampe, une favorite de sang princier : tout ce monde rampe par terre au passage du prince et de la princesse, tout comme chez Sa Hautesse.

Après les réceptions officielles, nous nous délassons par le spectacle des fêtes populaires. Chaque soir nous faisons une promenade en voiture à travers l'immense champ de foire établi sur la place publique, où des milliers de Javanais et de Chinois flânent devant les *warongs* ou boutiques en plein vent, et circulent autour des tables chargées de tous les produits de l'industrie javanaise, parmi lesquels les boissons tiennent la place la plus considérable ; des femmes cuisent différentes sortes de *kwee-kwee* exhalant une odeur d'huile qui rivalise avec la friture espagnole. Au milieu de cette foule rieuse et pittoresque, mais silencieuse comme toutes les foules javanaises, se promènent en calèche les femmes de la cour impériale, aussi laides les unes que les autres, mais très fières et très dignes. Leurs voitures, attelées à la Daumont, sont conduites par des cochers à chapeaux dorés. Nous aimons surtout à nous divertir dans les petits théâtres de marionnettes, qui rappellent les Guignols des Champs-Élysées. Le sujet de la pièce est d'ordinaire un assassinat suivi de la pendaison de l'assassin ; surviennent alors d'autres personnages qui cherchent à rappeler le pendu à la vie par d'énergiques frictions du plus haut comique, mais le mort récalcitrant résiste à tout essai de résurrection ; on le met alors en cercueil, et on procède à ses funérailles, suivies

Digitized by Google

d'une bataille générale entre tous les personnages. Les spectateurs de ces farces admirablement jouées se tordent de rire, et les femmes se pâment. Sans comprendre un mot de javanais, nous saisissons le sens de la mimique, d'un bout à l'autre.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

SOEKABOEMI.

Lorsqu'on gravit la tour d'observation qui domine le Kraton de Soerakarta, on aperçoit à l'horizon plusieurs volcans parmi lesquels le Mérapi, situé au centre de l'île de Java, se distingue par la beauté et la noblesse de ses formes. Sa cime imposante, qui s'élève à deux mille huit cent soixante-six mètres, est visible à plus de vingt lieues à la ronde, et on l'aperçoit des deux capitales des Vorstenlanden. Elle passe aux yeux des Javanais pour une montagne sainte : les indigènes ont coutume, au décès du Soesoehoenan, d'apaiser le ciel par une offrande au Mérapi, en jetant dans le cratère du volcan quelques objets qui ont appartenu au défunt : une selle, un payong, des étoffes.

Le Mérapi se rattache par un arête en forme de selle à un autre volcan, le Merbaboe, dont la cime s'élève à trois mille cent seize mètres. Mais de ces deux volcans jumeaux, le premier seul est encore actif, tandis que le deuxième était probablement éteint depuis longtemps quand le Mérapi se forma tout à côté. Les éruptions du Mérapi sont moins redoutables que les tremblements de terre qu'il provoque lorsque ses feux souterrains ne peuvent trouver d'issue. De ces commotions, la plus désastreuse fut celle de 1867, qui détruisit presque de fond en comble la ville

Digitized by Google

de Djokjakarta. L'année dernière, le Mérapi a de nouveau fait parler de lui par une explosion de flammes qui en a complètement modifié l'aspect en donnant naissance à un nouveau cratère. Cette éruption récente, succédant à un assez long repos, est venue rassurer les populations voisines, car on a remarqué que lorsque le Mérapi se tient longtemps tranquille, c'est qu'il médite de bouleverser le pays environnant par une commotion aussi terrible que soudaine. Junghuhn, dont il faut toujours citer le nom quand on parle des volcans de Java, gravit à deux reprises le Mérapi en 1836 et en 1838; mais la description qu'il en donne n'est plus conforme à la réalité, tant la montagne a été métamorphosée par les nombreuses éruptions qui ont eu lieu depuis cette époque.

M. Camille Ectors, dont deux années d'Afrique ont fait un garçon débrouillard, a bien voulu organiser la partie matérielle de cette expédition. Il a loué, pour trente florins, une voiture à quatre chevaux qui nous mènera à Soekaboemi, au pied du volcan.

Nous partons le 5 septembre, à huit heures du matin, ayant à faire, en trois relais, un trajet de vingt-deux paal. Aux premiers paal, nous suivons une de ces belles routes javanaises, bien entretenues, qui valent nos meilleures chaussées. C'est que cette route mène de la capitale à la *dessa* de Malang Djiwan, domaine du Mangkoe-Negoro, qui y exploite une magnifique sucrerie, sous la conduite d'un Européen. Nous passons près de Kartasoera, qui n'est que le nom renversé de Soerakarta : ce fut, en effet, la première résidence des Soesoehoenans; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un insignifiant village. A dix paal plus à l'ouest, nous atteignons Bojolali, situé au pied oriental du Mérapi, siège d'un régent et d'un assistant-résident. Les Hollandais y ont construit, au

Digitized by Google

siècle dernier, un petit fort qu'ils ont relevé en 1831, lors de leur guerre avec Dipa-Negoro. On trouve, autour de cette localité, un nombre considérable de sources chaudes. Nous traversons le village à l'heure du marché; tous les indigènes sont vêtus du sarrong bleu qui, dans les Vorstenlanden, est la couleur uniforme.

C'est à Bojolali, dont l'altitude n'est que de quatre cents mètres, qu'on commence à s'élever vers la selle qui relie les deux volcans jumeaux du Mérapi et du Merbaboe. Aussi la route est-elle rude, et nous eussions mieux fait de la parcourir à cheval, à l'exemple de MM. Bréon et Cotteau. Jusqu'à Soekaboemi, sur un parcours de cinq paal, nous avons près de six cents mètres à gravir. Les chevaux javanais sont plus têtus que des mules, et ils nous le prouvent bien en refusant d'avancer; ce n'est qu'en les tirant par la bride que nos indigènes parviennent à les faire marcher : à ce compte, nous ferions bien quatorze lieues en quinze jours; un marmot de cinq ans excite du fouet les chevaux en courant constamment à côté d'eux : ces pauvres petiots sont si précoces, qu'à cet âge ils gagnent déjà vingt cents (quarante-deux centimes) par jour en travaillant dans les champs.

Le pays que nous traversons est un luxuriant jardin planté de caféiers et de cacaoyers; les caféiers, très hauts, aux feuilles larges, sont de l'espèce connue sous le nom de *liberia*, qui se plaît fort bien dans les régions élevées; ils sont protégés par l'ombre des *dadaps,* autour desquels le poivre croît à la façon des lianes. Nous mettons deux heures à traverser cette magnifique plantation, et quand, à midi, nous arrivons à Soekaboemi, notre voiture est hors de service, brisée par les cahots du chemin, et il nous la faut renvoyer en réparation à Soerakarta.

A Soekaboemi, nous sommes reçus sous le toit d'un de

Digitized by Google

ces planteurs chez qui l'hospitalité est une tradition de race. Le nom qu'il porte, Dezentjé, est une curieuse métamorphose néerlandaise du nom français de Tessenier : il descend d'un de ces huguenots qui, lors de la révocation de l'édit de Nantes, émigrèrent en Hollande ou cherchèrent fortune aux colonies. La plantation que nous venons de parcourir en voiture, pendant deux heures entières, n'est autre que le domaine d'Ampel, un des plus beaux de Java, qui fut fondé, au siècle dernier, par un de ces Tessenier, dont les descendants actuels ont perdu non seulement la langue, mais même le nom. La jeune femme de notre hôte est une charmante créole, qui fait, avec une grâce parfaite, les honneurs de sa maison, une de ces vastes maisons de planteur où l'on se sent plus au large que dans nos châteaux d'Europe, où l'appétit est aiguisé par la vie au grand air, où l'œil se réjouit à la vue des immenses lits en bois de teck, garnis de blanches moustiquaires, qui garnissent les chambres des hôtes.

Soekaboemi, que les Javanais appellent Tjepogo, est un paradis dont le nom répond à la chose : c'est, en effet, un nom malais qui signifie « lieu de délices ». Le site est aussi beau que tout ce qu'on peut rêver : à l'est se déploie la magnifique vallée de Soerakarta, dominée par le volcan du Lawoe ; à l'ouest se lève le majestueux massif couronné, au nord par le Merbaboe, au sud par le Mérapi, dont la triple colonne de fumée atteste l'activité : comme les deux cônes de l'Ararat, les deux volcans jumeaux sont reliés par un col dont l'aspect m'a rappelé, d'une façon frappante, le col de Sardar-Boulak, entre les deux Ararat, où j'eus à soutenir, il y a quelques années, une attaque des Kourdes. D'après les évaluations de M. Dezentjé, le village de Selo, qui occupe ce col, se

Digitized by Google

trouve à cinq mille pieds d'altitude, et Soekaboemi à trois mille deux cents pieds. Dans l'île torride de Java, cet heureux planteur jouit, à près de mille mètres d'altitude, d'un climat tempéré, d'un printemps éternel; la température, qui ne dépasse pas 25 degrés à midi, descend la nuit à 20 degrés, et même parfois à 15 degrés. Aussi les fruits et les légumes d'Europe viennent-ils à merveille à Soekaboemi : M. Dezentjé cultive dans son potager des haricots, des épinards, des choux, des carottes, des pois, des tomates, des salades, et, en plein mois de septembre, il nous fait goûter d'excellentes fraises qui réussissent fort bien. Comme l'altitude est trop élevée pour la culture du riz, les indigènes y substituent celle du manioc. C'est ici que, pour la première fois, à Java, j'ai rencontré des eucalyptus : cet arbre, si précieux sous les tropiques, ne se plaît que dans les régions élevées de l'île.

M. Dezentjé, qui n'a jamais gravi le Mérapi, au pied duquel il est né, s'est offert à nous accompagner dans notre expédition, dont il entend prendre sur lui l'organisation; mais, comme il a quelques affaires à régler, nous convenons de différer notre départ de deux jours, pendant lesquels nous vivrons, chez notre hôte, de la vie du planteur. Nous faisons donc, en attendant, de charmantes promenades à cheval à travers la forêt de caféiers de Liberia, montés sur des sandalwood qui sont les meilleurs poneys de montagne du monde. Ils sont originaires d'une petite île de ce nom, dans l'archipel malais. Tout en cheminant, nous remarquons qu'en beaucoup d'endroits le sol donne un son caverneux sous le pas de nos chevaux, comme si le pays était miné par les tremblements de terre. M. Dezentjé nous explique que, lorsque les sources et les torrents viennent à tarir, c'est un signe certain d'une pro-

Digitized by Google

chaine éruption du Mérapi. La plus terrible dont on se souvienne dans le pays est celle de 1872, qui détruisit les bâtiments de la plantation et anéantit tout un village dont un seul habitant put se sauver en se réfugiant dans une grotte. L'année dernière, un nouveau cratère s'est formé de l'autre côté de la montagne, et, depuis lors, on ne craint plus d'éruption du côté de Soekaboemi.

Les soirées sont ici d'une idéale beauté, et nous prolongeons bien tard nos délicieuses causeries dans la véranda. Quel calme ! Quelle paix ! Quel silence ! Rien ne peut rendre le charme de cet air embaumé, frais et pur, de cette admirable transparence du ciel des hautes altitudes, de cette blanche et subtile lumière que la lune, dans son plein, répand sur toute la nature. Les sons lointains des tambours indigènes sont le seul bruit qui rompe le silence profond de ces belles nuits. Les Javanais ont coutume de battre le tambour au clair de lune, parce qu'il croient que, sans cette précaution, la lune viendrait en contact avec la terre. Ces naïves populations en sont encore aux superstitions des peuplades de l'Afrique centrale.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

LE MÉRAPI.

Enfin, voici venu le jour où nous allons saluer le Mérapi. Dès trois heures et demie du matin, nous sommes sur pied. J'ai dû réveiller M. Ectors, qui dormait comme Alexandre le matin de la bataille d'Arbelles. Après avoir pris une tasse de café récolté dans la plantation, nous partons à quatre heures, montés sur nos sandalwood. La lune éclaire magnifiquement la route, qui monte rapidement et qui n'est encore qu'une étroite arête en manière de lame de couteau, entre deux précipices : elle forme, en deux endroits, un « pont du diable » où il y a juste assez de place pour passer à cheval. L'autre jour, dans un de ces mauvais pas, le père de M. Dezentjé fut entraîné dans le précipice par son cheval; le cheval se tua net, et le cavalier en fut quitte pour de légères blessures. Les conifères qui bordent le chemin rendent des sons harmonieux lorsque le vent agite leurs longs fils : ces arbres musicaux me rappellent le filaos de l'île Maurice. De magnifiques forêts de dadaps séculaires abritant des plants de café s'épanouissent sur les pentes. Bientôt le jour s'annonce par une bande d'un rouge sanglant dont le ciel se colore à l'orient, et du sein d'une mer de nuages qui s'étend à perte de vue nous voyons surgir, comme un écueil, le sommet du volcan du Lawoe.

Digitized by Google

Il n'est encore que cinq heures et demie quand nous arrivons à Selo, petit village situé à quinze cents mètres d'altitude, sur la selle qui joint le Merbaboe au Mérapi : c'est un village de montagne, dont les chalets rustiques ont quelque chose d'un peu suisse. Près du village se trouve, adossée au Merbaboe, une habitation champêtre qu'entoure un jardin uniquement destiné à la culture des produits du Nord. Cette maison de campagne est la propriété du Soesoehoenan, qui la met à la disposition du Résident de Soerakarta. Nous y sommes reçus par le gardien, qui nous offre du café noir, dans une pièce où, pour la première fois à Java, nous avons le plaisir de nous chauffer près d'un bon feu, par une température de 13 degrés.

Comme l'ascension du Mérapi est une course fort longue, nous irons à cheval aussi haut que possible. A six heures, nous remontons en selle, munis chacun d'un long bambou en guise d'alpenstock, et escortés maintenant d'une douzaine de coulies, sans compter des enfants presque à la mamelle qui ont tenu à accompagner leurs pères. Le massif du Mérapi se dresse menaçant devant nous, hérissé de pointes et de pinacles. La cime fumante de la montagne, frappée par les rayons du soleil levant, brille comme un phare qui nous montre la route à suivre.

Nous atteignons le dernier village, le *Desa* de Pelambalang, situé à la naissance du cône de ce volcan. Les cases de ce village offrent un coup d'œil pittoresque, avec leurs toitures de forme japonaise. Pendant quelque temps encore, nous chevauchons sur un joli sentier, à travers des champs de maïs, entre des haies de rosiers; puis, à six heures et demie, nous mettons pied à terre, au bord d'un précipice, et nous renvoyons nos montures à Selo.

Nous sommes à dix-huit cent cinquante mètres d'alti-

Digitized by Google

tude. Dès les premières pentes, les cultures disparaissent, nous ne trouvons plus qu'une maigre végétation de mimosas et de broussailles. Les parois du Mérapi contrastent par leur aridité avec les stupéfiantes forêts vierges que j'avais admirées sur d'autres volcans de Java, et c'est sous les ardeurs d'un soleil implacable que nous nous élevons péniblement sur des pentes fort raides. Il paraît que ces pentes étaient autrefois couvertes de forêts luxuriantes, mais que les indigènes, dans leur fureur de déboisement, ont fait du Mérapi le désert actuel. Le gouvernement s'est sagement avisé dans ces derniers temps de prendre des mesures en vue du reboisement des montagnes, et le Mérapi sera appelé à bénéficier de ces mesures.

Au bout d'une heure, nous atteignons une plate-forme du haut de laquelle nous dominons une mer de nuages qui plane à l'ouest sur la vallée de Kadoe. Nos coulies brûlent de l'encens en cet endroit, afin de rendre les divinités propices, car nous sommes au passage dangereux, une arête très étroite qui domine de chaque côté de vertigineux précipices. L'arête franchie, nous abordons d'interminables pentes de cendres et de lapilli, où nous trébuchons à chaque pas; ceux qui ont gravi le Vésuve peuvent se faire une idée de la chose, en songeant que le Mérapi est à peu près deux fois plus haut.

Après deux heures d'ascension pédestre, nous atteignons, à deux mille cinq cents mètres d'altitude, à la limite de la végétation, un piton où nos coulies allument un nouveau feu d'encens pour apaiser le courroux des divinités souterraines dont nous osons violer le séjour redoutable. Nous profitons de ces rites pour admirer la mer de nuages qui grandit à nos pieds : maintenant elle ne s'étend plus seulement à l'ouest, elle envahit aussi

Digitized by Google

l'orient; mais elle offre, dans les deux directions opposées, un aspect bien différent : du côté de la vallée de Kadoe, c'est une mer moutonnée, tandis que du côté de la vallée de Soerakarta, c'est une nappe unie, épaisse, d'un blanc laiteux. Cette mer est dominée par la noble silhouette du Merbaboe, qui semble grandir à mesure que nous nous élevons : ses pentes sont plus douces que celles du Mérapi, et il paraît facile de les gravir entièrement à cheval.

Chaque feu d'encens précède un passage scabreux : nous voici, en effet, sur une nouvelle arête en lame de couteau, où il nous faut cheminer entre deux abîmes pendant un temps qui nous paraît bien long. A deux mille six cents mètres d'altitude, nous traversons un large plateau légèrement déprimé, qui n'est autre que l'ancien cratère, actuellement comblé, mais parfaitement reconnaissable à sa forme circulaire. Pour parvenir au cratère actuel, il nous faut gravir encore près de trois cents mètres. Les dernières pentes, qui ne sont que scories, ponces et lapilli, sont la partie la plus laborieuse de l'expédition. M. Ectors, qui marche en tête de la caravane, me cède le pas pour me laisser l'honneur d'arriver le premier. Haletants, essoufflés, nous atteignons à neuf heures le bord du nouveau cratère. Notre marche a été extrêmement rapide, puisque, en trois heures, nous nous sommes élevés de plus de treize cents mètres depuis Selo, tandis que MM. Bréon et Cotteau mirent cinq heures à effectuer le même trajet, et que le Soesoehoenan en mit neuf.

Nous sommes sur un cône de scories si étroit, que c'est à peine si tout notre monde peut y tenir : ce cône, qui occupe à peu près l'emplacement du cratère disparu, a été soulevé par l'éruption de 1894. Le cratère actuel, dont les roches saillantes nous empêchent de voir le fond, ne

Digitized by Google

doit pas avoir moins de trois cents mètres de profondeur, à en juger par la durée de la chute des quartiers de roc que nous y jetons; l'abîme s'ouvre à pic sous nos pieds, énorme, effroyable, et il suffirait d'un faux pas ou d'un vertige pour y suivre les mêmes paraboles que décrivent nos projectiles. De l'autre côté de l'entonnoir, à une portée de fusil, se lève tout d'un jet, dominant de cent mètres encore le bord où nous sommes, une gigantesque muraille brune rayée de stries jaunes et rouges; elle est taillée à pic, hérissée de pointes, comme une mâchoire de requin, et il s'en échappe par mille interstices des vapeurs sulfureuses qui nous suffoquent lorsque le vent les chasse de notre côté. Du fond même de l'entonnoir s'élèvent d'innombrables fumerolles que dégagent les solfatares et qui, en se réunissant, forment cette triple colonne de fumée que nous avions vue de la plaine, à plusieurs lieues de distance. Et cependant aucun bruit ne monte de cette enceinte, et rien n'atteste qu'elle soit de formation toute récente.

En face de cette désolation tragique, sur laquelle plane un silence de tombeau, j'ai eu peur, comme autrefois devant les sites de l'infernale Islande, et j'ai détourné les yeux de cette scène sombre pour contempler la vue admirable qui se déroule du haut de cette montagne élevée, placée au cœur de l'île de Java. Nous dominons de plus de mille mètres la mer de nuages du sein de laquelle des cônes volcaniques émergent çà et là, comme flottant sur cette nappe vaporeuse. Du côté de la plaine de Soerakarta se lèvent, dans un immense éloignement, les cimes bleues du Lawoe et du Wilis, tandis qu'à l'opposite, du côté de la vallée de Kadoe, on voit se profiler en lignes fines et nettes le cône superbe du Soembing, qui, à dix lieues de distance, surgit dans le ciel bleu, de toute sa hauteur de

Digitized by Google

trois mille trois cent trente-six mètres. Tout près, en face, dans une atmosphère si pure qu'il semble qu'on puisse y atteindre d'un jet de pierre, se dresse l'énorme Merbaboe, le volcan éteint, dont les pentes verdoyantes font un si étrange contraste avec le Mérapi, le volcan vivant, aux flancs nus et désolés. Les profondes crevasses qui sillonnent de haut en bas les flancs des deux volcans se rejoignent sur la selle qui mène de l'un à l'autre, et où nous reconnaissons, isolés, perdus, à plus de treize cents mètres au-dessous de notre observatoire, les pauvres petits villages de Selo et de Pelambalang, derniers points habités. Enfin, presque à nos pieds, nous voyons s'arrondir l'ancien cratère aujourd'hui comblé, mais dont le périmètre à peu près circulaire est encore reconnaissable. L'appétit aiguisé par l'air alpestre qui règne à ces hauteurs, nous déjeunons, sur un rude lit de lapilli, des provisions apportées par nos coulies. Pendant que M. Ectors prend la photographie du cratère, je constate que la température, au bord du gouffre, s'élève à vingt-cinq degrés au soleil, tandis qu'elle n'est que de seize degrés à quelques mètres plus bas; cette différence est due à la chaleur que dégagent les solfatares.

La descente du Mérapi est une des plus pénibles dont j'ai souvenance : c'est une interminable dégringolade, par une chaleur d'enfer, sur les cendres, les scories, les ponces, les lapilli, sans un coin d'ombre, sans un pouce de verdure, sans un filet d'eau; ce qu'il y a de plus torturant, c'est, en plein midi, l'insoutenable éclat du soleil renvoyé par les cendres, qui fatigue horriblement la vue, en dépit des lunettes de montagne. Les rayons tombaient à pic du zénith, et c'était curieux à observer : je marchais exactement dans l'ombre de mon casque, et de cette ombre ne se détachait aucune autre saillie que celle de

Digitized by Google

mes bras en raccourci. Comme j'enviais l'ombre des forêts vierges que j'apercevais là-bas, sur les pentes du Merbaboe! Nous étions dévorés de soif, car nous avions vidé toutes nos bouteilles d'*ajer-blanda* (eau de soda). Quand j'arrivai au bas de la montagne, où nos chevaux nous attendaient, je me sentis subitement mal, et il me fallut plusieurs minutes pour revenir d'un éblouissement causé par l'action rayonnante des cendres réfléchissant la lumière solaire.

Enfin, à une heure, nous sommes de retour à Selo, où nous trouvons un excellent déjeuner préparé avec du riz et une poule que nous avons apportée vivante. Ce repas est suivi d'une sieste bien méritée, après laquelle nous remontons à cheval pour rentrer à Soekaboemi à six heures du soir.

Le lendemain, ne voyant pas revenir la voiture que nous avions envoyée en réparation à Soerakarta, M. Dezentjé a bien voulu nous procurer le moyen de continuer notre voyage en nous prêtant ses chevaux, que nous échangeons à Bojolali contre une mauvaise voiture. A Bangkak, nouveau mode de locomotion, un tramway à chevaux du genre de ceux que j'ai vus au Mexique : les deux voitures sont bondées d'indigènes et roulent rapidement à travers les palmiers et les jaquiers. A la nuit tombante nous rentrons à Soerakarta, après une absence de quatre journées bien remplies.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

UNE PLANTATION DE CAFÉ.

M. Ectors m'a invité, au nom de son ami M. Mulder, à visiter la plantation de café de Kalassan, dans la Résidence de Kediri. Nous avons franchi sur un chemin de fer à voie étroite les deux cents kilomètres de Soerakarta à Kediri, à travers un pays de cannes à sucre, de rizières et de cocotiers, où, de distance en distance, on aperçoit une blanche construction dominée par une cheminée : ce sont des fabriques de sucre. Ces bâtiments sont les seuls indices de population, car les villages se cachent sous les bois. Aussi ce voyage paraîtrait-il, à la longue, assez monotone, si l'on n'avait un sujet d'observations intéressantes dans la foule des Chinois qui se renouvelle à chaque station : généralement ces jaunes sont plus ou moins croisés d'indigènes; mais voici pourtant une Chinoise pur sang, qui éprouve une grande difficulté à descendre du train, car ses pieds déformés sont contenus dans des chaussures de cinq centimètres de long, vraies chaussures de poupée, dont la petitesse est telle qu'on n'en croit pas ses yeux quand on les voit pour la première fois. Cette Chinoise à petits pieds, marchant aussi raide que sur des échasses à l'aide de ses pauvres moignons, est le seul exemplaire de l'espèce que j'aie vu à Java.

Digitized by Google

Entre Madioen et Kertosono, le paysage change d'aspect. Aux cultures de cannes ont succédé des forêts de teck plantées par le gouvernement. Ce bois, aussi beau que l'acajou, est employé pour la construction des wagons de chemins de fer et pour la fabrication des meubles. Pendant tout ce trajet, on a en vue deux volcans : le Wilis et le Lawoe. Le Wilis est couvert d'épaisses forêts qui attestent qu'il est en repos depuis des siècles, quoique son aspect ne laisse aucun doute sur sa nature volcanique.

A la station de Kediri, où nous arrivons vers cinq heures du soir, nous trouvons une légère américaine attelée de deux poneys savonais de l'archipel, que nous a gracieusement envoyés M. Mulder. Une seconde voiture reçoit les bagages. M. Ectors prend les rênes, et pendant une heure et demie nous courons avec la vitesse du vent par de ravissantes avenues plantées de cocotiers, d'arecas et de ces grands caféiers de Liberia qui sont aussi hauts que nos chênes. Nous changeons de chevaux à mi-chemin et il fait nuit quand nous arrivons à Kalassan, où M. Mulder nous souhaite la bienvenue et nous offre la cordiale hospitalité du planteur javanais.

Kalassan se trouve à huit cents mètres d'altitude, au pied du Keloet, dans une région extrêmement fertile. Quoique le Keloet n'ait pas mille huit cents mètres d'altitude, c'est un des plus redoutables volcans de Java : il n'a pas eu moins de sept éruptions dans les soixante-dix dernières années, soit, en moyenne, une éruption par décade. Une des plus terribles fut celle de 1875, qui fit crouler toute une portion du cratère, en sorte que la brèche donna issue à un immense fleuve de boue qui engloutit quinze cents héritages et coûta la vie à beaucoup d'indigènes. M. Mulder m'a raconté que, le 27 août 1883, il fut réveillé par des détonations qui lui paraissaient si proches, qu'il crut que le

Digitized by Google

Keloet était de nouveau en travail; mais il n'en était rien cette fois : le bruit venait du Krakatau, qui se trouve à trois cents lieues de Kalassan. Le fait n'a rien de suprenant si l'on se rappelle que l'éruption du Krakatau, la plus formidable des temps historisques, fut entendue jusqu'à Ceylan, à huit cents lieues de distance!

J'étais venu à Kalassan pour voir une plantation de café. Mes aimables hôtes m'en ont montré deux, celle de Kalassan et celle de Karandinojo, situées à quinze paal l'une de l'autre. Et comme ces plantations couvrent des centaines d'hectares, il m'a fallu deux jours pour les parcourir successivement en voiture. Le domaine de Kalassan, qui a une superficie de quatorze cents hectares, n'est planté que sur la moitié de son étendue; l'autre moitié est couverte de forêts vierges non encore défrichées. Deux pépinières contenant chacune cinq cent mille plants de café occupent plusieurs hectares : ces pépinières sont protégées contre les ardeurs du soleil par des treillis couverts de feuillage.

Dans notre promenade à travers les champs de café, on m'a fait voir la différence entre les deux espèces de caféier, celui de Liberia et celui d'Arabie. Le Liberia, importé d'Afrique, est un arbre à larges feuilles, plus robuste et plus grand que l'Arabica, qui n'est auprès de lui qu'un arbuste. Depuis que Java a été envahie à son tour par le champignon *hemileia vastatrix*, qui a fait disparaître de Ceylan le précieux arbuste, on cherche à lui substituer ici le Liberia, qui résiste au champignon. Dans les premières années, le fruit du Liberia était inférieur, comme saveur, à celui de l'Arabica; mais l'acclimatation l'a amélioré au point qu'il n'y a plus guère de différence entre l'un et l'autre. Le Liberia, tout comme l'Arabica, a besoin d'être protégé contre les rayons trop ardents du soleil. Au Mexique, j'avais vu le caféier croître à l'ombre des bananiers; dans

Digitized by Google

les plantations javanaises, on le fait croître à l'ombre d'un grand arbre, le *Dadap Erethryna,* que l'on plante par boutures et qui pousse avec une surprenante rapidité; au bout de trois ou quatre ans, cet arbre atteint déjà la taille d'un chêne, et rien n'est plus beau que ces grandes forêts de dadaps dont le luxuriant feuillage forme une voûte de verdure sous laquelle règne une demi-obscurité.

Tandis que le caféier de l'espèce Arabica atteint jusqu'à huit ou neuf mètres de hauteur lorsqu'on le laisse croître librement, dans les plantations on le rend d'un meilleur rapport en taillant chaque plant, de manière qu'il ne dépasse pas deux mètres et qu'il forme un arbuste étalé, à dôme arrondi. Le magnifique feuillage de la plante, épais, vigoureux, d'un vert sombre et brillant, est piqué de charmantes petites cerises, d'un rouge foncé, qui sont les fruits du précieux arbuste.

On ne peut imaginer l'aspect riant que présente une plantation de café : de toutes les cultures des tropiques, je n'en connais pas de plus agréable à l'œil. Ce que je ne me lasse pas d'admirer, c'est le soin avec lequel les arbustes sont disposés en lignes d'une parfaite régularité : on les plante dans de grands trous carrés, de deux pieds de profondeur et de deux pieds de côté, que les indigènes creusent avec une rapidité incroyable : ils en font quatre par heure, pour le modique salaire d'un cent et demi (trois centimes) par trou.

Les ouvriers logent dans un kampong ou village indigène qui fait partie de la plantation : c'est une agglomération pittoresque de petites cases en rotin, à toitures en tuiles. Au kampong est annexé un magasin où les indigènes peuvent se procurer leurs boissons et tous les articles dont ils ont besoin : c'est quelque chose d'analogue aux *tiendas* que j'ai vues dans les *haciendas* du Mexique. Des

Digitized by Google

femmes viennent au kampong vendre des fruits de toutes sortes et préparer la chique d'areca; des bayadères y viennent aussi à certains jours danser pour quelques cents. La paye se fait chaque jour au coucher du soleil, car on sait par expérience que, lorsque l'indigène est payé à la semaine, il dissipe souvent tout son salaire en un jour. D'ailleurs, il n'a ni dimanches, ni fêtes religieuses, et travaille indistinctement tous les jours de l'année. Le tambour installé dans la cour de l'habitation annonce la fin du travail : cet appareil, qui sert aussi à piquer les heures, est un simple tronc d'arbre creux, suspendu en long, sur lequel le veilleur abat son marteau de bois : cela donne un bruit sourd qui s'entend de très loin. Les indigènes, en disposant de semblables tambours le long des routes, à intervalles réguliers, s'en servent en guise de télégraphe, à l'aide d'un alphabet de convention, exactement, me dit M. Ectors, comme font les indigènes de l'Afrique centrale, avec cette seule différence qu'en Afrique, le tambour, au lieu d'être suspendu, est posé horizontalement sur des tréteaux. Il est curieux qu'on retrouve à Java et au Congo le même système de télégraphe.

J'ai dit que la moitié du domaine de Kalassan n'est pas encore mise en culture. Nous avons longé en voiture une immense étendue de terre qui vient d'être défrichée et livrée au feu; mais le feu n'a accompli son œuvre qu'en partie : d'énormes arbres abattus par la hache gisent sur le sol, comme des cadavres sur un champ de bataille; la flamme a consumé les branches et les feuilles, mais les troncs géants sont restés intacts. Dans d'autres parties de cet immense domaine, les cultures s'arrêtent devant les larges fleuves de lave descendus à diverses époques du haut du Keloet, dont la longue cime échancrée domine tout le pays.

Digitized by Google

Ce qui fait le charme de cette plantation aussi grande qu'une province, ce sont les contrastes : tantôt vous étiez au milieu des caféiers régulièrement plantés, ensuite vous traversiez des champs de lave, et maintenant vous êtes, sans transition, par un indicible changement à vue, dans une forêt vierge où habite tout un peuple de singes se livrant à des sarabandes aériennes parmi les branches; ils se réunissent en bandes compactes, formant de petites colonies, sans distinction de familles, car il y en a de deux couleurs différentes, les uns roux, les autres noirs. Avec une adresse vraiment stupéfiante, ils font dans le vide des sauts vertigineux, s'élançant de la cime des arbres et s'accrochant à des branches situées parfois à vingt mètres plus bas. Ces singes, qui se nourrissent des bourgeons des dadaps, font d'énormes dégâts dans les plantations.

Dans cette forêt antique, menacée d'un prochain défrichement, je me suis arrêté avec stupeur devant un phénomène végétal tel qu'on n'en voit que dans cette île de Java, si fertile en merveilles. C'était un waringin. J'avais déjà vu beaucoup de représentants de cette espèce javanaise du *ficus indica ;* mais celui-ci avait des dimensions bien plus extraordinaires que tout ce que j'avais encore vu : ayant produit autour de lui d'innombrables rejetons, il formait à lui seul toute une forêt ; ses longues racines aériennes retombant jusqu'au sol et donnant naissance à des troncs nouveaux, s'étendaient jusqu'à cent mètres à la ronde. Le tronc primitif, père de tous les autres rejetons, n'avait pas moins de vingt mètres de largeur, et faisait songer à des piliers de cathédrale gothique ou à une grandiose colonnade de tuyaux d'orgue. C'est sans doute un de ces prodigieux arbres de l'Inde qu'a décrit poétiquement Milton lorsqu'il parle, dans ses vers divins, de ces souches gigantesques projetant de longs rameaux qui s'inclinent vers la terre, y prennent

Digitized by Google

racine, y forment d'autres tiges, et s'épanouissent vers le ciel en d'autres rameaux :

« Branching so broad and long, that on the ground
The bended twigs take root, and daughters grow
About the mother tree : a pillar'd shade
High over arched and echoing walks between. »

Par. Lost, IX, 1100.

Mais quand, au coucher du soleil, M. Ectors m'a mené voir la source qui alimente la plantation au moyen d'un petit aqueduc, l'incomparable beauté du site m'a ravi plus que toutes les plantations de café. C'est à l'heure exquise où la poésie des soirs plane sur la forêt qu'il faut venir admirer ce fascinant petit lac sylvestre, d'où jaillit à gros bouillons une eau d'une essence si limpide et si pure, que l'assimiler aux corps les plus transparents serait une comparaison trop opaque. On n'éprouverait pas la moindre surprise à voir sortir de ce clair cristal un cortège de nymphes ou d'ondines. Ce bassin enchanteur est abrité par les plus frais ombrages que produise l'exubérante nature équatoriale, cocotiers, aréquiers, fougères, que domine le port superbe des waringins et d'autres géants de la forêt, avec leur féerie de lianes, de plantes grimpantes, d'orchidées, et avec leur population bruyante de grands singes qui bondissent de branche en branche et troublent par leurs cris perçants le silence de cette adorable solitude. « Que cela est beau ! » m'écriai-je transporté. Et M. Ectors de me dire que ce site lui rappelle d'une façon frappante cette région du Congo qui s'étend entre Bena-Kamba et la Lomami, où, pendant des semaines, du matin au soir, il lui fallut franchir à gué, sous des ombrages aussi touffus, des eaux semblables à celles de ce lac perdu au fond de la forêt.

En rentrant à l'habitation, nous nous arrêtons devant un

Digitized by Google

piège à tigre, construit avec des madriers, et dont le mécanisme est celui d'une souricière. M. Ectors me dit que le pays environnant est littéralement infesté de ces hôtes dangereux et qu'on en rencontre souvent les traces dans la plantation. Quand on ne les prend pas dans la souricière, on les chasse en établissant un observatoire sur un arbre et en les attirant au moyen d'une proie vivante, une oie, une jeune chèvre, un chien, ou mieux encore un cochon.

La maison de M. Mulder est le type de l'habitation du planteur. Comme toutes celles du pays, elle n'a ni étages, ni caves, mais elle est établie pourtant à deux pieds au-dessus du niveau du sol, ce qui est la meilleure précaution contre les fièvres et le paludisme. L'endroit le plus frais de la maison est la véranda, où règne toujours une brise agréable. Dans les appartements, très vastes, on fait appel à tous les courants d'air ; le mobilier, très simple, est en bois de teck ; pour éviter l'invasion des fourmis, on a soin de faire plonger les pieds de tous les meubles dans des godets remplis d'eau. Ce qu'on ne peut empêcher, c'est l'invasion des insectes ailés, et aussi de lézards inoffensifs qui courent sur les murs blancs et égayent les appartements par un petit cri très doux, qu'on entend même la nuit. Un autre bruit auquel il faut s'habituer, la nuit, c'est celui du tambour suspendu au milieu de la cour, sur lequel le veilleur pique les heures pour éloigner les voleurs qui rôdent souvent autour des habitations isolées. Sur ce sujet les planteurs ont plus d'une histoire à faire frémir. M. Mulder m'a raconté que dernièrement dix-huit voleurs ont pénétré de nuit chez un de ses voisins et ont mis sa maison au pillage ; aussi ne dort-il jamais sans un revolver sous son oreiller. Il n'est bruit que de deux assassinats qui viennent d'être perpétrés coup sur coup, dans les environs, par des coulies ; ils seront pendus, mais cela inquiète

Digitized by Google

peu les mahométans, qui sont convaincus de la résurrection instantanée d'un pendu : aussi les planteurs réclament-ils du gouvernement l'application de la décollation, qui ôte au supplicié tout espoir de conquérir le paradis, où il ne peut entrer sans tête.

Rien ne peut donner une idée du calme absolu de cette vie de planteur. Je ne me suis jamais senti plus loin du monde et des rumeurs des villes que dans ces plantations perdues sur les pentes des volcans de Java. La journée du planteur commence à cinq heures du matin et finit à dix heures du soir ; il ne songe guère à toutes les complications de la vie qu'on est convenu d'appeler civilisée, il ignore la politique, il n'a d'autre distraction intellectuelle que la lecture des revues qui arrivent de quinzaine en quinzaine et que les planteurs voisins se passent l'un à l'autre. Si sa vie intérieure est peu compliquée, sa vie extérieure se borne à surveiller la marche de l'usine, à atteler tous les jours à la voiture deux poneys de Sandalwood et à parcourir un nombre considérable de kilomètres à travers les plants de café. Le soir on reçoit quelques planteurs voisins, on se récrée par une partie de whist hollandais, on dîne très tard, à neuf heures et demie, et on se met au lit au sortir de table. Lorsqu'on a besoin du médecin ou du dentiste, il faut se rendre à la ville prochaine, Soerabaja ou Samarang, et c'est un gros événement. La vie du planteur est paisible sans doute, mais pleine de mouvement et de liberté, c'est la vie au sein de la nature, au grand air et au grand soleil, et ceux qui l'ont goûtée n'en veulent souvent plus d'autre. L'hospitalité du planteur javanais est proverbiale. « Littéralement, dit M. Chailley-Bert, ce qu'il a est à vous : sa maison, ses chevaux, sa table, sa famille, ses amis, ses influences ; tout est à votre service, pour le temps qu'il vous plaît. »

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

TOSARI.

De Kalassan, où j'ai passé trois jours charmants, j'ai voulu gagner Tosari, le plus haut sanatorium de Java. Le voyage a été long et mouvementé. MM. Mulders et Ectors m'ont accompagné pendant quelques paal, jusqu'au village de Paré. Dès cinq heures du matin, nous sommes en route. Deux voitures ont été attelées, une américaine et un docart, l'un pour les voyageurs, l'autre pour les bagages. Les bagages sont partis les premiers, et c'est un grand bonheur, car à peine avons-nous fait quelques tours de roue dans l'obscurité de la nuit, que les coulies du docart viennent, tout penauds, avec leur lanterne, nous annoncer une catastrophe : les planches d'un pont ont cédé sous les sabots d'un cheval qui, en tombant, a fait chavirer le docart, tandis que mon bagage s'est étalé par terre. Le cheval est blessé, et le docart divisé en deux morceaux. Nous bénissons M. Mulders de l'heureuse prévoyance qu'il a eue d'expédier tout d'abord le bagage. Il savait, en effet, combien ces accidents sont fréquents dans un pays où les pluies ont bientôt fait de détruire les ponts de bois. Nous n'avons pu poursuivre notre voyage nocturne qu'après avoir réparé le pont et fait venir un autre docart.

Digitized by Google

Au lever du jour, nous découvrons un autre danger : les fils du téléphone, suspendus au-dessus de la route, sont, en maints endroits, détachés de leur support, et pendent si bas que, dans l'obscurité, on court grand risque d'être décapité par cette guillotine d'un nouveau genre. Ces fils sont attachés non à des poteaux de bois, qui pourriraient aussi vite que les ponts, mais à des arbres cotonniers plantés tout exprès à de longs intervalles. Nous arrivons au village de Paré, la jolie capitale du district de Soekoredjo, par un lever de soleil qui fait resplendir dans toute leur noblesse les trois volcans du Keloet, du Wilis et de l'Ardjoeno. L'heure est venue de m'arracher aux politesses affectueuses de mes hôtes, qui s'en retournent à Kalassan, tandis qu'une autre voiture me mène en une heure à Papar, où je retrouve le chemin de fer. Trois fois je change de train dans la matinée, et, pendant de longues heures, je contemple des campagnes plates, plantées de riz, de cannes à sucre, d'indigo, et bornées par de hautes cimes volcaniques.

J'arrive au milieu du jour à Pasoeroean, où je ne m'arrête que pour déjeuner dans une triste posada et engager une voiture qui me conduira à Paserpan. Je repars à deux heures, au plus fort de la chaleur, dans un mauvais docart attelé d'un unique poney et conduit par un jeune boy. Ravissante, cette route de Paserpan, qui forme comme une voûte ininterrompue de verdure, et quelle verdure ! Nulle part je n'ai vu, comme ici, des bananiers atteignant six mètres de hauteur : et ainsi des autres représentants de la végétation, qui, dans son ensemble, a des aspects étonnants. La route, très vivante, est encombrée de villageois, de porteurs, de chars à bœufs, et, ce qui est pis, de buffles qui ne s'écartent jamais et qui risquent de mettre en pièces les roues de

Digitized by Google

ma voiture avec leurs immenses cornes. J'ai rencontré, sur cette route si animée, un vieil aveugle qui, ployé sous le poids d'un gros fardeau, se dirigeait tout seul vers la ville, à l'aide de son bâton. A mi-chemin, mon cheval devient tout à coup rétif, et c'est à grand'peine que j'arrive à Paserpan, où je fais atteler une voiture à deux chevaux pour gravir la pente menant à Poespo, à travers des montagnes à demi cachées dans les brumes, qui sont les premiers contreforts de la chaîne du Tenger, but de mon expédition. Cette route de Paserpan à Poespo est jonchée d'énormes pierres spongieuses, d'un brun foncé, perforées comme des rayons de miel, et qui semblent avoir été soumises à une combustion lente et graduelle. D'après les indigènes, ces pierres ont été projetées par le Bromo, ce qui paraît bien invraisemblable quand on songe que ce volcan se trouve à quarante kilomètres de distance, et que ces blocs de pierre ont jusqu'à deux et trois mètres de diamètre.

M. Mulder m'a prévenu que je trouverais à Poespo un gîte pour la nuit. Mais quand, après trois heures de voiture, j'arrive à ce petit village couché à six cents mètres d'altitude, dans un creux entre deux montagnes, l'aubergiste, un gros Suisse du canton d'Aarau, m'annonce qu'il n'a plus une seule place à m'offrir dans sa petite hôtellerie, ce que me confirme un pauvre poitrinaire qui est arrivé depuis une heure, et qui, incapable d'aller plus loin, sera réduit à coucher sur un divan. Malgré l'heure avancée, il faut donc poursuive mon voyage, non plus en voiture, mais à cheval, car, au delà de Poespo, le chemin n'est plus qu'un sentier.

Deux poneys me sont aussitôt amenés, et, accompagné d'un boy, je me remets en route à six heures du soir, au moment où le soleil se couche dans sa gloire ; le globe de

Digitized by Google

feu disparaît majestueusement derrière la cime de l'Ardjoeno, en l'éclairant d'une lumière si chaude que toute la montagne semble devenue ardente. Sous cette latitude, l'obscurité succède si rapidement au jour, qu'à six heures et demie il fait nuit complète; mais la lune éclaire suffisamment la route pour que mon cheval puisse distinguer les précipices. De Poespo à Tosari, sur un parcours de dix paal (quinze kilomètres), il nous faut gravir douze cents mètres. Nous évitons les innombrables zigzags par des raccourcis qui forment de véritables escaliers, et où nos agiles poneys de montagne grimpent comme des chèvres. L'air est embaumé de l'enivrant parfum de la fleur d'atropine, aussi fin que celui de la vanille. A la clarté de la lune, les waringins, les doerians, les manguiers, les bambous paraissent démesurément grands; mais les feuilles des arbres, sans doute à cause de l'altitude, sont beaucoup plus petites que dans la plaine. A mesure que nous montons vers les étoiles, l'air plus frais, plus élastique, dilate les poumons, et, au sortir des terres chaudes, c'est une sensation réconfortante. Longtemps je me rappellerai cette nuit de chevauchée à travers ces admirables montagnes.

Il était près de neuf heures du soir quand j'ai aperçu, dans la distance, la lumière qui indiquait la place du sanatorium de Tosari, terme de ma longue journée de voyage, commencée à cinq heures du matin. Avec quelle joie j'ai trouvé, à cette altitude de dix-huit cents mètres, un excellent hôtel, un bon repas et un lit moelleux et chaud où, pour la première fois à Java, j'ai eu la satisfaction de dormir sous une couverture de laine !

A mon réveil, j'ai été délicieusement surpris de la fraîcheur matinale. Le bain me paraissait glacé, et j'ai eu un grand plaisir à endosser des vêtements de laine, par

Digitized by Google

cette température de 11 degrés à laquelle je n'étais plus habitué. Il me semblait que j'avais laissé bien loin les tropiques pour me retrouver dans les contrées tempérées. Tosari jouit, en effet, d'un climat alpestre tout à fait idéal : dans la saison des pluies, les blancs minés par les fièvres viennent s'y retremper dans un air sec et vivifiant. Ils affluent surtout de Soerabaja, quand la recrudescence du choléra fait émigrer vers les montagnes une grande partie de la population européenne de cette grande ville. Aussi l'hôtel, qui peut recevoir une centaine d'occupants, est-il souvent trop petit. Cet hôtel est un rustique pavillon de bois, admirablement situé au sommet d'un des pitons de la chaîne du Tenger, et flanqué de deux ailes contenant une trentaine de chambres aux murs de bambou. De la terrasse, on embrasse un horizon véritablement illimité, qui s'étend jusqu'à la mer de Java, et même jusqu'à l'île lointaine de Madoera. Le point de mire du tableau est le volcan d'Ardjoeno, une des plus nobles montagnes de Java, dont la plus haute cime, connue sous le nom de Vidodajan (séjour des dieux), s'élève à trois mille trois cent trente mètres. Ce n'est que le matin que l'œil peut errer librement sur ces vastes horizons : pendant la mousson nord-est, vers midi, régulièrement une brume épaisse monte de la plaine vers les hauteurs, et ne se dissipe plus de toute la journée. A la vue de ces brouillards, l'illusion des pays du Nord est complète, et un Écossais n'aurait aucune peine à se croire dans les montagnes du Ben Nevis.

Cette illusion du Nord, je l'ai éprouvée surtout dans mes promenades solitaires par les délicieux sentiers de montagne qui rayonnent autour du piton où l'hôtel est juché. Tandis que j'allais par vallées et ravins, l'aspect du paysage me rappelait mes chères vallées de la Suisse

Digitized by Google

et du Tyrol, et, involontairement, je cherchais, au sommet des pics, le diadème de neige qui argente les Alpes; mais ici, au soleil de l'équateur, la chevelure des forêts remplace, sur la cime des monts, le diadème des frimas. Ce qui est très alpestre aussi, ce sont les conifères qui croissent sur ces hauteurs : j'ai traversé des forêts de *tjemaras* qui, de loin, me rappelaient nos sapins, mais des sapins s'élevant deux ou trois fois plus haut que les nôtres, et dont les aiguilles pendantes sont beaucoup plus longues : aucun de nos conifères n'a le port élancé et la majesté du *tjemara*. Mille plantes rappellent, au premier coup d'œil, les plantes de nos montagnes : le sureau, la valériane, la fraise, la framboise, et une foule d'autres productions alpestres sont représentées par des formes analogues, ayant tous les caractères de la flore septentrionale. Toutefois, il ne manque pas non plus de formes végétales qui déroutent l'observateur, et l'on n'est pas peu surpris de voir s'épanouir de gigantesques fougères en arbre à côté des tjemaras. Ce qui est bien alpestre encore, ce sont les pâturages où paissent les chèvres, que les montagnards mènent par troupeaux sur les hauteurs. Il n'est pas jusqu'à la musique des clochettes qui ne donne l'illusion des Alpes, cette musique d'un charme si pénétrant; mais ce qui dissipe ici encore l'illusion, ce sont les grands buffles au pelage brun qui se mêlent aux troupeaux, et l'oreille ne se trompe pas non plus au bruit mat de leurs clochettes, qui sont de bois et donnent un son discret et timide, très mélancolique. Et alors on se sent involontairement envahi par la nostalgie des Alpes avec leurs vaches aux clochettes argentines. Je crois même que mes yeux se sont mouillés au souvenir si intense et si doux de ces vaches et de ces clochettes.

Dans mes promenades matinales, j'ai rencontré plusieurs

Digitized by Google

villages indigènes, dont le plus important, Tosari, se compose d'une cinquantaine de cases. Tous ces villages sont pareils les uns aux autres et diffèrent beaucoup de ceux de la plaine; comme les villages kabyles, ils sont toujours perchés au sommet d'un mamelon; ils se protègent contre les tigres par un mur d'enceinte formé de bambous entrelacés; l'entrée est précédée d'une porte en manière d'arc de triomphe, assez semblable à celles qui précèdent les temples japonais. Les cases en bois, couvertes d'une toiture en chaume, sont longues et étroites et toutes pareilles; entre ces cases errent une multitude de chiens et de poules; chaque village a son tambour en bois, tout à la fois horloge et télégraphe. Quand je traversais ces villages tout seul, à pied, les indigènes ne revenaient pas de leur étonnement, car les blancs ne pénètrent jamais dans ces enceintes palissadées. Les passants s'arrêtaient pour me demander où j'allais, — c'est du moins ce que je supposais. Et quand je m'enhardissais jusqu'à pénétrer dans leurs cases, ils semblaient se demander comment je pouvais m'intéresser à leurs pauvres demeures. Ces cases, construites en planches, ont environ dix-huit mètres de long sur six de large; comme elles abritent les différentes familles de parenté commune, elles contiennent autant d'appartements que de familles, et ces appartements s'ouvrent sur une galerie où flambe le foyer domestique et le long de laquelle court un banc de repos très long, très large, à l'usage de tous les habitants de la maison. A l'une des extrémités de la maison est adossée l'écurie pour les chevaux et le bétail.

Ces montagnards de Tenger sont une race à part qui se distingue à première vue des Javanais de la plaine : ils en diffèrent par un teint plus foncé et aussi par une structure plus vigoureuse; jamais ils ne se sont mêlés aux autres

Digitized by Google

Javanais, dont ils abhorrent la religion. Depuis la domination hindoue, ils n'ont rien modifié aux mœurs et aux idées de leurs ancêtres, et aujourd'hui encore ils professent le culte de Siva. Ils honorent aussi des dieux domestiques sous forme de poupées représentant leurs *dewas* ou les héros qu'ils comptent parmi leurs ancêtres. A leurs cérémonies religieuses préside un *doekoen* qu'on trouve dans chaque village, et qui est tout à la fois prêtre et médecin. Ils n'ont point adopté le calendrier musulman, et calculent encore le temps suivant le système de leurs ancêtres. On croit qu'ils descendent d'une peuplade qui, plutôt que de se soumettre à une religion prêchée par le sabre, émigra vers les hauteurs presque inaccessibles du Tenger, probablement sous la conduite d'un personnage mi-légendaire, Kjai Dadap Poetih, qui tient une grande place dans leurs traditions. On n'a jamais pu faire le rencensement des Tengris, ni même déterminer le nombre exact de leurs villages, parce que beaucoup dissimulent leurs pratiques et leurs croyances par crainte des princes mahométans sous l'autorité desquels ils sont placés. Junghuhn estime que la population du Tenger s'élève à six mille âmes et se répartit entre cinquante villages, dont la moitié seulement peut être restée fidèle aux doctrines de leurs ancêtres.

Si les Tengris diffèrent au physique des autres Javanais, ils en diffèrent aussi par leur genre de vie. Comme la plupart des peuples montagnards, ils passent pour être de mœurs très pures, et on vante leur hospitalité, leur loyauté, leur douceur, leur fidélité conjugale. La criminalité est très rare chez eux, et le vol leur est inconnu. Mais à ces mœurs idylliques, ils joignent la plus grande malpropreté, ne se baignant jamais et vivant, comme les Islandais et d'autres peuples pasteurs, au milieu de leurs animaux domestiques, dans des huttes noires et enfumées. Leurs

Digitized by Google

Page 206.

TOSARI — PRÊTRES BRAHMES

Digitized by Google

Digitized by Google

cultures sont bien différentes aussi de celles de la plaine : le maïs, les pommes de terre, les choux, les oignons forment de curieuses mosaïques sur les flancs escarpés de leurs montagnes.

Ces montagnes, qui constituent la chaîne du Tenger, forment le relief le plus puissant de l'île de Java. C'est un enchevêtrement touffu et compliqué de crêtes qui rayonnent tout autour d'un cratère géant, le Dasar. De ce cratère ont été projetés les pierres, les cendres et autres matériaux dont est constitué tout le massif. Entre les crêtes se creusent de profonds ravins lavés par les eaux des torrents. Pour construire des chemins à travers ce dédale de monts et de vallées, de pitons et d'entonnoirs, il a fallu couper la montagne en beaucoup d'endroits, et ces tranchées, en mettant à nu la série des couches de débris volcaniques, racontent l'histoire des éruptions successives du Dasar : dans chaque série de couches correspondant aux diverses éruptions, on reconnaît toujours la même superposition de trachytes et de ponces, de décombres, de cendres et de lapilli, se succédant dans le même ordre, de bas en haut. Pour l'œil du géologue, ces tranchées sont autant de livres ouverts.

Le Dasar passe pour être le plus grand cratère du monde. Il occupe le cœur du massif du Tenger, qui s'élève en pente douce, par une série de terrasses, depuis les rives du détroit de Madoera jusqu'au point culminant, le pic de Poendak Lemboe, dont l'altitude est de deux mille six cent cinquante-cinq mètres. Le volcan a la forme d'un cône tronqué, dont la base mesure une superficie correspondante à l'immense étendue du cratère. Du sein du Dasar s'élèvent plusieurs cônes d'éruption, parmi lesquels le Bromo est seul encore en activité. Les Tengris, qui sont Brahmes, croient que l'esprit de Brahma habite le cratère,

Digitized by Google

et voilà pourquoi ils ont donné au cône le nom du dieu, qu'ils prononcent *Bromo*. C'est leur montagne sainte, vers laquelle ils orientent la porte de leurs demeures et où ils se rendent en pèlerinage chaque année, pour célébrer le *Slamatan*, leur principale fête religieuse.

Digitized by Google

ÉRUPTION DU BROMO

Page 209.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

LE BROMO.

L'ascension du Bromo, le plus célèbre volcan de Java, était le principal but de mon voyage dans les montagnes du Tenger. J'ai eu la bonne fortune de faire cette expédition en compagnie de M. Scherer, membre du conseil des Indes, que j'ai rencontré à l'hôtel de Tosari. Il est parvenu à ce grade, qui suit immédiatement celui de gouverneur général, après une carrière de trente années passées dans l'administration coloniale, dans laquelle il a débuté à l'âge de dix-sept ans.

Pour éviter les brouillards qui régulièrement s'élèvent vers midi, nous partons à six heures du matin, montés sur de vigoureux poneys javanais. Avec nos coulies, qui portent nos provisions, nous formons une pittoresque petite caravane. Quoique Tosari soit à dix-huit cents mètres d'altitude et qu'il n'y ait pas six cents mètres à gravir pour atteindre le bord du cratère, le Bromo reste invisible, se dissimulant derrière l'enchevêtrement de crêtes que nous devons franchir pour arriver jusqu'au pied du cône. A cette heure matinale, il fait si froid que nos pieds gèlent dans les étriers, sensation que je n'eusse jamais cru pouvoir éprouver à Java.

Le sentier qui monte de Tosari au Bromo court au

Digitized by Google

sommet d'une de ces innombrables crêtes qui rayonnent en tous sens du cratère, centre du massif, en sorte que nous plongeons des deux côtés dans de charmantes vallées encore noyées dans l'ombre qui fuit peu à peu devant le soleil levant. Les petites fougères des bois, les fleurs des Alpes, les tjemaras avec leur faux air de sapins, les champs plantés de choux et d'oignons, le cri du coq des bois, la fraîcheur du matin, tout cela nous procure une intense sensation d'Europe qui rend tout heureux mon compagnon, habitué aux chaleurs énervantes de Batavia.

A mesure que nous nous élevons sur notre sentier rapide, les vastes horizons que nous avions admirés de Tosari grandissent encore. Au nord-ouest nous voyons surgir, dans sa régularité géométrique, le cône du Penangoengan, à l'ouest l'admirable Ardjoeno et le Kawi, et, dans un prodigieux éloignement, le cône du Keloet. Sur la plaine de Malang, qui s'étend à perte de vue, plane déjà la mer de nuages qui montera vers les hauteurs à mesure que le soleil avancera dans sa carrière.

A ces grands horizons succède une forêt vierge aussi belle que toutes celles que j'ai traversées à cette altitude dans mes précédentes expéditions de montagne. C'est la même orgie de fougères, de lianes, d'orchidées, de plantes grimpantes et de parasites; c'est la même humidité, la même fraîcheur, la même nuit de cathédrale. Et puis, c'est toujours ce vague sentiment de terreur qu'inspire la forêt vierge, où à chaque pas l'on soupçonne la présence de son hôte redouté, le tigre, que l'indigène n'ose pas même nommer, car il ne le désigne jamais que par le titre respectueux de « Monsieur ». Cette fois nous pourrions bien rencontrer Monsieur, car voici que M. Scherer, qui marche en tête de la caravane, arrête tout à coup son cheval pour me montrer un superbe trio de paons, cette

Digitized by Google

escorte du tigre, qui marchent majestueusement devant nous en laissant traîner leurs longues gerbes de plumes sur le milieu du chemin. Pendant deux ou trois minutes nous les suivons au pas de nos chevaux, sans qu'ils semblent se douter de notre approche. Et quand enfin, ouvrant leurs ailes ruisselantes de pierres précieuses, ils prennent leur essor vers les hautes ramures, ce vol de paons, dans le cadre merveilleux d'une forêt javanaise, m'apparaît comme une des plus inoubliables visions de ma vie de voyageur. M. Scherer, grand chasseur devant Dieu, me dit que depuis tant d'années qu'il habite les Indes, c'est la première fois qu'il fait semblable rencontre. Et il me confirme un fait qu'on m'avait raconté, sans que j'y eusse ajouté grande créance : si vous rencontrez des paons, soyez sûr que Monsieur n'est pas loin, car le paon est très friand des vers intestinaux des animaux dont le tigre fait ses victimes. Le paon se tient de préférence dans les régions basses et torrides, qui sont l'habitat ordinaire du tigre; mais comme le tigre est souvent attiré vers les hautes et froides altitudes par les cerfs et les daims qui lui offrent une proie facile, le paon le suit même dans ces climats bien différents. Toutefois, à notre grande satisfaction, Monsieur ne daigna pas se montrer.

Quand, à huit heures, nous arrivons sur la crête qui forme le bord du Dasar, nous nous arrêtons saisis d'admiration. L'étrange, le grand spectacle! Devant nous le sol se dérobe brusquement, une muraille s'abaisse à pic, et à trois cents mètres sous nos pieds s'ouvre, immense, vertigineuse, une mer de sables, d'un gris sombre, formée par l'accumulation des cendres volcaniques, qui à la longue se sont nivelées sous l'influence des pluies. Rien de plus imprévu, de plus fantastique que l'apparition, à

Digitized by Google

une altitude de deux mille cent cinquante mètres au-dessus de l'Océan, de cette mer de sable, unie comme un lac, sombre et nue comme les déserts de l'Arabie. Mais on devine que cette mer est le fond d'un cratère éteint, quand on considère sa forme si parfaitement circulaire, et aussi la verticalité du prodigieux mur d'enceinte, qui n'a pas moins de cinq lieues de circonférence, et dans l'intérieur duquel un peuple tiendrait à l'aise. Du sein de la mer de sable surgissent quatre cônes d'éruption dont l'un, le *Batok*, affecte une forme de pain de sucre à côtes si régulières qu'il semble avoir été édifié par la main des hommes ; les indigènes lui ont donné son nom à cause de sa ressemblance avec une moitié de noix de coco qui aurait été oubliée par Brahma. Le Batok s'élève au nord, à trois cent trente mètres au-dessus de la mer de sable. Les trois autres cônes, le *Widodaren*, le *Segorowedi* et le *Bromo*, forment comme une majestueuse procession orientée du sud-ouest au nord-est. Sauf le Bromo, tous ces cônes d'éruption sont depuis longtemps éteints, comme l'atteste la luxuriante végétation de broussailles dont ils sont couverts de la tête aux pieds. Le Bromo, le moins élevé des quatre cônes, et le seul qui fume encore, contraste avec ses voisins par sa complète nudité et par le sombre vêtement de cendres qui le couvre entièrement : son cratère ne s'élève qu'à deux cent vingt mètres au-dessus de la mer de sable ; il est donc moins élevé que le mur d'enceinte, et ne se révèle au regard que lorsqu'on atteint le bord du Dasar. Le mur d'enceinte ne présente qu'une seule brèche, au nord-est ; mais même de ce côté la mer de sable se heurte à une digue très haute qui obstrue la profonde fissure.

Tel est, dans ses grandes lignes, l'aspect du plus vaste cratère qui s'ouvre à la surface de notre planète, et qui

Digitized by Google

rappelle, en plus d'un point, les grands cratères lunaires que nous révèle le télescope.

Le massif du Tenger, au haut duquel nous nous trouvons, se rattache au plus haut volcan de Java, le Semiroe, dont nous voyons surgir au sud le cône tronqué, gigantesque masse grisâtre d'une admirable régularité, s'élevant majestueusement à trois mille sept cent dix mètres au-dessus du niveau de la mer : bien qu'il soit à plusieurs lieues de distance, il semble, dans la pure atmosphère des hautes altitudes, n'être qu'à une portée de fusil; de minute en minute nous voyons s'échapper de son cratère d'énormes bouffées de fumée blanche, car le volcan est en travail depuis quelques semaines, et, comme il lance des pierres et des bombes volcaniques, on ne peut l'approcher sans danger. Du haut du Tenger nous apercevons six autres volcans rangés en un cercle dont le Tenger forme le centre.

Pour descendre dans le cratère, à trois cents mètres de profondeur, nous nous engageons sur un sentier en zigzags qui serpente sur les parois à pic du mur d'enceinte. Même pour des piétons, c'est une descente vertigineuse, et je ne sais comment nos poneys, que nous faisons prudemment prendre les devants, se tirent d'un pareil cassecou. Après une dégringolade de vingt minutes, nous nous trouvons sur le sol uni du Dasar, et devant nous s'étend, à perte de vue, la mer de sable sur laquelle nous fournissons une course de quelques kilomètres, car pour atteindre la base du Bromo, il nous faut contourner le Batok, qui s'interpose entre nous et le volcan. Nos yeux sont éblouis par l'éclat presque insoutenable des grains de sable magnétique qui brillent comme des myriades de diamants. Nos chevaux s'épuisent sur ce sol mouvant, où ils enfoncent à chaque pas sans laisser de traces, car leurs empreintes

Digitized by Google

s'effacent instantanément au souffle de la mousson sèche. Les sables, surchauffés par un soleil torride, se résolvent en une poussière ténue et, aspirés par les courants d'air ascendants, s'élèvent en hélices tourbillonnantes qui rappellent les trombes du Sahara. Çà et là, des dunes ajoutent encore à l'illusion du désert. Sur cette mer de sable nous errons comme de petits points noirs, isolés, perdus dans l'espace. La seule végétation est, par places, une herbe maigre que les indigènes nomment alang-alang.

Où donc ai-je vu ces vastes étendues de sables noirs sur lesquelles plane un calme absolu? Dans les solitudes glacées de l'Islande. Ainsi, aux deux extrémités du monde, sous les latitudes les plus opposées, je retrouve, dans les régions dévastées par les volcans, les mêmes scènes de mort et de désolation.

Le Batok contourné, nous voyons apparaître dans toute son horreur le Bromo, qui, vu de près, semble l'image même du néant et de la destruction : ce n'est point, comme le Batok, un cône gracieux à rayons réguliers, mais une longue crête grisâtre, un monstrueux amoncellement de cendres stériles, affectant la forme d'un lion couché et contrastant, par son absolue nudité, avec les vertes pentes boisées de son voisin. Au pied du volcan les Tengris ont érigé un *pendopo,* léger hangar en bambou, où ils s'assemblent chaque année, au mois de juin, sous la conduite du grand prêtre, pour célébrer la fête du Slamatan et offrir un sacrifice à Brahma. On peut s'imaginer l'aspect pittoresque que doit offrir alors cette plaine de sable, toute couverte de huttes sous lesquelles campe la foule des indigènes, puis le grand prêtre marchant en tête de la procession et gravissant le Bromo, brûlant de l'encens, jetant des pièces de monnaie, du riz, des chèvres, dans le cratère où habite l'esprit de Brahma. Le pendopo

Digitized by Google

CRATÈRE DU BROMO

Page 215.

Digitized by Google

Digitized by Google

marque la limite des districts de Pasoeroean et de Probolinggo, limite tracée de telle façon que la portion du Dasar d'où surgit le Bromo se trouve dans le district de Probolinggo.

Pour atteindre le cratère, qui s'élève à deux cent vingt mètres au-dessus de la mer de sable, et dont nous entendons depuis longtemps les puissants grondements qui rappellent le bruit de l'Océan, nous nous épuisons pendant vingt minutes, par un soleil de feu, sur des cendres mouvantes où nous enfonçons à chaque pas. La dernière partie de l'ascension est facilitée par une superposition d'échelles posées à plat sur les flancs de la montagne. Trois heures après notre départ de Tosari, nous sommes au bord du cratère.

De tous les cratères que j'ai vus dans les diverses parties du monde, aucun ne répond mieux que celui du Bromo à l'idée qu'on se fait d'un cratère. C'est le cratère classique, l'entonnoir circulaire, le gouffre béant, fumant et mugissant, très profond, aux parois très escarpées, tel que se le représentait mon imagination avant que j'eusse jamais vu un volcan. L'entonnoir est énorme : un kilomètre de pourtour, deux cents mètres de profondeur. A vue d'œil, le fond de l'abîme est à peu près au même niveau que la mer de sable. Jamais homme n'y est descendu, sauf les malheureuses victimes humaines que les Tengris y précipitaient autrefois pour apaiser l'esprit de Brahma. On ne pourrait y descendre qu'à l'aide de cordes, à cause de la raideur des parois, qui en maints endroits sont absolument verticales. Les pierres que nous y jetons mettent près d'une minute à accomplir leur trajectoire presque perpendiculaire. De mille cheminées qui s'ouvrent au fond de l'abîme s'échappent, avec des sifflements aigus, assourdissants, des vapeurs qui couvrent les

Digitized by Google

murailles d'une trame de soufre; et toutes ces fumerolles, en se réunissant, forment une puissante colonne de fumée qui plane bien haut au-dessus du gouffre.

Le Bromo a quelquefois de terribles explosions; mais depuis que le Semiroe est en travail, il sommeille, car les deux volcans sont situés sur la même fissure, et ils n'opèrent qu'à tour de rôle. Lorsque MM. Cotteau et Bréon visitèrent le Bromo en 1884, le volcan devait être plus actif, car à plusieurs reprises l'ouverture béante qui s'ouvre au fond de l'entonnoir leur parut changer de forme, tandis que ses profondeurs se coloraient en rouge sombre.

Descendus du cratère, nous enfourchons nos poneys pour chercher, dans la mer de sable, un endroit mieux abrité que le *pendopo* contre la mousson qui fait rage. Nous déjeunons au pied du Batok, à l'ombre d'un *tjemara* dont les longues aiguilles, au souffle du vent, rendent des sons de harpe éolienne. Nos poneys, que nous n'avons pas eu la précaution d'attacher, profitent de l'instant où nous déballons nos provisions pour se sauver à toutes jambes dans la direction de Tosari. Au bout de quelques minutes, ce ne sont plus que des petits points noirs qui finissent par disparaître complètement dans l'immensité de la mer de sable. Je me désole à l'idée de retourner à pied à Tosari; mais M. Scherer me rassure. Et, en effet, une demi-heure après, les coulies nous ramènent, triomphants, les fugitifs qu'ils ont su rattraper en courant derrière eux.

Avant de quitter le Dasar, nous visitons, entre le Batok et un cône voisin, de curieuses formations volcaniques : ec sont des artères, des rues, des ruelles, se coupant très régulièrement à angle droit et offrant une vague ressemblance avec les ruines de Pompéi. L'artère principale, à laquelle s'embranchent des rues secondaires, aboutit à un

Digitized by Google

cul-de-sac où coule un filet d'eau et où ne pénètre jamais ni soleil ni lune : l'Islande seule a des sites aussi solitaires, aussi désolés. Nos chevaux semblent inquiets, terrifiés par cette sombre et farouche nature, au milieu de laquelle ils ne se sentent pas à leur place. Comme nous revenons sur nos pas, par deux fois mon poney s'abat sur le sol : la pauvre bête, épuisée par la marche sur les cendres mouvantes, n'en peut plus de fatigue, et je suis réduit à la conduire à la main sur la mér de sable que nous traversons sous l'implacable ardeur du soleil au zénith. Pour sortir de cet affreux désert, il nous faut escalader les trois cents mètres du mur d'enceinte, par les rudes zigzags taillés sur une paroi verticale. Nos chevaux, dont le cœur bat à se rompre, arrivent enfin au bout de cette terrible ascension, et du faîte du mur d'enceinte nous jetons un dernier coup d'œil sur le grandiose cratère qui s'ouvre à nos pieds, et là-bas, au sud, sur le cône admirable du Semiroe, qui, de minute en minute, a de formidables explosions de fumée blanche. Deux heures plus tard, nous étions de retour à Tosari.

Digitized by Google

CHAPITRE XX

MALANG.

Aguerri par mon expédition au Bromo, j'ai fait le lendemain une nouvelle chevauchée, plus longue encore, dans le but de gagner la plaine de Malang, située au sud-ouest du Tenger. C'est une descente de quarante kilomètres à travers les plus beaux paysages de Java. Pour assurer la rapidité de ma marche, je n'emmène avec moi qu'un coulie et deux chevaux, dont l'un porte mon bagage. Nous partons de Tosari à six heures. Les feux du soleil levant irradient d'une lumière jaune les cimes qui surgissent dans la limpidité du ciel matinal. Tel est l'enchevêtrement des crêtes du Tenger, que cette descente vers Malang débute par une ascension de trois cents mètres. On suit tout d'abord pendant quelque temps le chemin du Bromo, puis l'on s'engage dans le sentier connu sous le nom de *Junghuhn pad,* en souvenir du grand naturaliste. Au bout de trois quarts d'heure, nous sommes au faîte de la montagne, et nous découvrons la plaine de Malang, qui se déploie à deux mille mètres sous nos pieds, dominée par trois volcans dont le plus proche est l'Ardjoeno, avec sa double corne ; un instant, nous voyons à travers une échappée la fugitive apparition du Semiroe, qui lance régulièrement ses bouffées de fumée, profilant sa majestueuse silhouette avec une

Digitized by Google

incroyable netteté dans la lumière céleste des régions éthérées. Le roi des volcans de Java paraît tout proche et démesurément haut.

Même à cette altitude, on rencontre encore des villages de Tengris ; leurs cultures escaladent des pentes qu'on croirait inaccessibles, et ne s'arrêtent que vers deux mille trois cents mètres. Les villages que nous traversons sont toujours précédés d'une porte en bambou, et entourés d'une palissade : ce n'est que sur le Tenger que j'ai observé cette particularité. Les cavaliers tengris que je rencontre ne manquent jamais de mettre pied à terre à mon passage, en guise de salut : leurs selles ressemblent beaucoup à la selle mexicaine, ressemblance qui s'explique par une origine commune, la selle arabe importée par les musulmans.

Le faîte de la montagne franchi, nous commençons cette admirable descente du Tenger par le Junghuhn pad, qui est bien le plus charmant chemin de montagne qu'on puisse rêver. Pendant deux heures, nous suivons de capricieux lacets tracés sur les pentes ardues d'un ravin qu'abrite une impénétrable voûte de verdure, et qu'emplit le bruit délicieux des eaux courantes et des cascades : un paradis d'ombre et de fraîcheur, un fouillis d'orchidées et de convolvulus, une ivresse pour les yeux, un ravissement pour l'âme. Et je me parle tout bas : « Tu voulais voir Java, l'île enchantée. La voici : regarde, jouis, grise-toi de ces merveilles ! » La seule ombre du tableau, c'est mon coulie et le cheval de charge, qui s'obstinent à marcher bien loin derrière moi, et que je perds constamment de vue ; à chaque tournant du chemin, il faut m'arrêter pour les attendre, de peur que le coulie ne s'éclipse avec mon bagage. Et puis, le chemin est parfois si rapide et si glissant, que je renonce à dire les chutes que fait mon cheval. C'est miracle que la bête ou le cavalier ne se rompent point les os.

Digitized by Google

J'avise un site ombreux pour déjeuner, au pied d'un géant de la forêt. Mais, quand le coulie ouvre le panier aux provisions, je n'y trouve rien à boire ; pour comble, j'y trouve un verre, et même un tire-bouchon. Le maître d'hôtel de Tosari n'a rien oublié, sauf d'allumer sa lanterne. Je soupçonne bien un peu mon coulie d'avoir bu à la dérobée, mais il proteste de son innocence. Un peu plus loin, le drôle me propose de m'arrêter devant une case indigène, sous prétexte de me faire donner du lait, mais en réalité pour manger son riz, car les braves gens n'ont point de vaches.

Nous traversons, à mille mètres d'altitude, des bois de caféiers : ce sont d'anciennes plantations plus ou moins abandonnées, car on néglige de tailler les arbres, qui poussent ici presque à l'état sauvage et atteignent jusqu'à cinq ou six mètres de hauteur. La cueillette est finie, mais çà et là on distingue encore les baies rouges qui ont été oubliées par les moissonneurs. Plus bas, le caféier disparaît à son tour, et nous voyons reparaître les premiers bananiers, les palmiers, les bambous et autres arbres des régions basses ; en même temps, une atmosphère plus humide et plus chaude nous annonce le voisinage de la plaine. Plus bas encore, nous traversons une région qu'on prendrait pour un jardin botanique créé par la nature ; nulle part je n'ai vu de plus beaux exemplaires de cocotiers, d'arécas, de papayers, de bananiers : les bananiers surtout me frappent par la hauteur surprenante de leur stipe et par les dimensions prodigieuses de leurs feuilles. Cette région est peuplée de florissantes colonies de singes qui nous saluent au passage par leurs gambades et leurs cris bruyants.

C'est au milieu de cet Éden qu'est situé le petit village de Djaboeng, où l'on m'avait dit que le chemin devenait carrossable ; mais j'ai beau recourir à la langue des gestes

Digitized by Google

auprès du wedono, je ne puis obtenir de voiture. Il faut donc remonter en selle jusqu'au village suivant, Pakis, où je découvre, dans la cour d'une habitation, un kahar dont j'entreprends incontinent la conquête, car je suis harassé des sept heures que je viens de passer en selle par des chemins difficiles.

Pendant qu'on attelle le kahar, je me repose dans un misérable intérieur javanais, où la terre battue sert de plancher, et dont le meuble principal est un vaste lit de famille, simple cadre couvert d'une natte et disposé sur quatre pieds, rappelant par ses dimensions les lits du moyen âge. Un riche écran doré et sculpté, faisant contraste avec la pauvreté du reste, et provenant de quelque vieille demeure de patricien hollandais, sépare la pièce en deux compartiments. Les enfants, tout nus, s'enfuient à ma vue, comme si la présence d'un blanc leur inspirait une véritable terreur. Ici, comme dans les autres villages que j'ai traversés, toutes les petites filles ont le visage entièrement barbouillé de blanc comme des pierrots : il paraît que c'est par coquetterie, pour se protéger le teint contre les ardeurs du soleil, et aussi pour prévenir la transpiration en fermant les pores de la peau. Sur le teint blanc d'un Européen on discerne à peine la présence de la poudre, mais elle se détache nettement sur le visage brun des Javanaises, et l'effet est très curieux : on songe involontairement à nos clowns de cirque. Une autre particularité qui attire mon attention, c'est le goût des indigènes pour les oiseaux ; mais, au lieu de les tenir dans leurs maisons, ils hissent leurs cages aussi haut que possible, sur des mâts en bambou : leur oiseau de prédilection est le *morobo*, qui fait presque partie de la famille, parce qu'il passe pour écarter le mauvais œil par la douceur de son chant : c'est un joli petit pigeon gris, rayé de lignes blanches sur la poitrine.

Digitized by Google

Ayant renvoyé mes chevaux et mon coulie à Tosari, je pars pour Malang dans un mauvais kahar dont l'un des chevaux me donne beaucoup d'ennuis : tout le long du chemin, il s'obstine à tourner à gauche avec tout l'entêtement d'un cheval javanais, que les coups de fouet laissent absolument insensible. Nous nageons littéralement dans des flots de poussière tels qu'on n'en voit que sur les routes des Indes dans la mousson sèche. La chaleur est devenue accablante, et c'est avec une vive satisfaction que, à demi mort de soif, n'ayant pas bu de toute la journée, j'arrive enfin dans un de ces faubourgs chinois qui annoncent toujours, à Java, une ville importante.

L'hôtel où je descends est tenu par un homme d'une taille de géant, M. Jensen, dont le nom danois m'intrigue. En le questionnant, j'apprends qu'il est né en Islande, d'un père islandais et d'une mère hollandaise, qu'il habite Java depuis vingt-trois ans, et qu'il ne songe nullement à retourner en Europe, où la vie est trop chère. J'ai déjà vu bien des choses extraordinaires dans ma vie de voyages ; mais trouver à Java un natif de la Terre de glace ayant fait d'une île torride sa nouvelle patrie, voilà une découverte bien inattendue. Je n'eusse pas été plus étonné de rencontrer un Javanais en Islande, et c'est avec une véritable stupéfaction que je considère ce robuste descendant des Vikings devenu hôtelier, parlant le javanais et ne sachant plus un mot de la noble langue des sagas qu'il parlait dans sa jeunesse. Il est non moins étonné de m'entendre vanter les merveilles de son pays, dont il n'a plus ouï parler depuis qu'il l'a quitté.

Malang est la capitale de la portion méridionale de la Résidence de Pasoeroean, et elle est le siège d'un Assistant-Résident qui administre une population d'un demi-million d'habitants, alors que la province de Malang ne comptait,

Digitized by Google

en 1808, que trente mille âmes. Dans aucune autre province de Java, la population ne s'est accrue dans de telles proportions. C'est qu'il n'est point, dans toute l'île, de terre plus fertile et plus favorable à la culture du café. L'Assistant-Résident me disait que, lors de la cueillette du café, qui dure trois mois, de mai à juillet, cent mille Javanais accourent de toutes les parties de l'île dans la province de Malang pour gagner le séduisant salaire de deux florins et demi par jour (cinq francs vingt-cinq). La contrée doit sa prospérité non seulement à la culture du café, mais aussi aux pépinières de cannes à sucre, dont les produits sont expédiés dans toute la colonie. Dans ce mois de septembre, un train de cannes à sucre part toutes les dix minutes de la gare de Malang et transporte le précieux végétal jusqu'aux extrémités de l'île.

Malang doit à son altitude de quatre cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer un climat paradisiaque : la température y est bien moins élevée que dans les terres basses, ne dépassant pas 27 degrés pendant le jour et descendant jusqu'à 16 degrés pendant la nuit. Aussi Malang est-elle considérée comme un véritable sanatorium. La ville est dans une situation charmante. On voit se profiler, au bout de chaque rue, les montagnes qui ferment la vallée dont elle occupe le centre; à l'ouest, le glorieux Semiroe et le Tenger; à l'est, l'Ardjoeno et le Kawi. La population de la ville a doublé dans ces dernières années et s'élève à environ vingt mille âmes; l'élément européen y a pris une telle extension, qu'on y a fondé un club. Le soir, entre six et huit heures, tous les membres de la colonie font leur promenade en voiture, et cela donne une idée de la vie européenne aux Indes de les voir se promener dans d'étranges équipages conduits par des Javanais en livrée qui font claquer leurs fouets

Digitized by Google

avec une véritable maëstria. Cette promenade du soir est une indispensable hygiène après la grande chaleur du jour, et elle constitue un meilleur apéritif que le verre de *bitter* que prennent les Européens avant de se mettre à table.

Suivant le plan qui prévaut d'un bout à l'autre de l'île, le centre de la ville est marqué par l'aloen-aloen, vaste esplanade carrée qu'ombrage le merveilleux feuillage des waringins, des arbres à pain, des jacquiers, des manguiers, des arecas. Autour de cette place s'alignent la demeure de l'Assistant-Résident, le dalem du Régent, la mosquée, l'église protestante, la prison, les demeures des Européens, les magasins de café. Rien de plus enchanteur que l'aloen-aloen au clair de lune, sous l'enivrante influence d'une douce atmosphère parfumée de senteurs exotiques. C'est alors un des plus charmants endroits du monde. Les indigènes y tiennent, le soir, un bazar plein d'animation, qui rappelle les kermesses flamandes, mais dans un cadre tropical. Sous les arbres féeriques dont le feuillage tamise la clarté lunaire, une foule gaie et insouciante se promène au milieu des cases de bambou et des tentes dont toute l'esplanade est couverte, et s'arrête devant les cuisines où l'on débite toutes sortes de friandises indigènes, du riz enveloppé dans des feuilles de bananier, de petits morceaux de viande piqués sur des bâtonnets, du *kwee-kwee,* des boissons de toutes sortes, du bétel. On oublie les heures à errer au hasard au milieu de cette foire et à pénétrer ainsi dans la vie d'un peuple. Et, ce qui étonne toujours, c'est que cette foule s'amuse en silence, discrètement : point de cris, point de rires; et pourtant, c'est l'heure de la détente, l'heure où la grande chaleur est passée. Le seul bruit est celui du tambour qu'on bat à tour de bras dans les guinguettes, pour y

Digitized by Google

Page 224

LA VIE DES RUES — BUVEURS

Digitized by Google

Digitized by Google

appeler la foule; attiré par le vacarme, j'ai pénétré dans une de ces baraques de foire : une multitude d'indigènes s'y pressait et suivait avec passion les péripéties d'une action dramatique exécutée par de minuscules personnages en fer-blanc, qui représentaient les héros de l'histoire nationale javanaise, des guerriers, des dragons, des animaux fabuleux, et qui, sans l'aide d'aucune main visible, peut-être avec l'intervention d'un aimant caché, se livraient des combats acharnés sur une table couverte d'une glace; lorsqu'un héros terrassait son ennemi, le vaincu disparaissait de la scène avec une telle rapidité, que jamais je n'ai pu me rendre compte de la chose. Un chanteur expliquait toute l'action, et, dans les moments les plus pathétiques, le bruit du tambour redoublait. C'était, observée sur le vif, une scène de la vie indigène.

J'ai passé de bons moments dans la demeure hospitalière de l'Assistant-Résident, M. van der Ven. Il habite une ravissante villa située dans un jardin contigu au jardin de l'hôtel Jensen; sa véranda, ses appartements sont décorés de chinoiseries et de japoneries qui sont ici fort en vogue chez les Européens, et qu'on se procure à peu de frais chez les marchands chinois de Soerabaja. Quoique d'apparence très robuste, M. van der Ven se plaint beaucoup du climat des Indes, qu'il ne supporte que par l'usage constant de la quinine. Même cette ville de Malang, qui passe, à raison de son altitude, pour une des plus salubres de l'île, est infestée de fièvres paludéennes; suivant M. van der Ven, il n'est pas une seule localité javanaise, à l'exception de Tosari, qui soit indemne de malaria.

Mes entretiens avec M. van der Ven m'ont révélé que les environs de Malang abondent en ruines indo-javanaises, dont les plus curieuses se trouvent à Singosari et

Digitized by Google

à Toenpang, villages situés l'un à sept paal, l'autre à quinze paal de Malang. M. van der Ven a bien voulu prendre avec M. Jensen les dispositions nécessaires pour me faire visiter ces ruines en voiture, et afin de me protéger contre les bandits dont on parle beaucoup à cause d'un assassinat commis il y a quelques jours dans les environs de la ville, il m'a procuré l'escorte d'un homme de police indigène, vêtu d'un uniforme à galons jaunes et coiffé d'un turban.

Dès sept heures du matin, nous sommes sur la route qui mène de Malang à Singosari, une route postale bien ombragée, bien entretenue, comme toutes les routes javanaises, et divisée en deux parties, destinées l'une aux voitures légères, l'autre aux lourds chariots. A cette heure matinale, la circulation y est intense, car le marché de Malang attire tous les paysans des environs, et c'est un perpétuel défilé de chars à bœufs et de porteurs. Les charges les plus incroyables se portent à dos d'homme : voici, par exemple, un énorme tronc d'arbre équarri, qu'un seul bœuf pourrait transporter à la ville sur un chariot : trente coulies trouvent tout simple de le transporter sur leurs épaules, à l'aide de bambous flexibles, et le tronc d'arbre se balance sur cette masse humaine, qui s'en va trottinant.

Tout le long de cette route, l'œil est fasciné par le cône du Semiroe, la « sainte montagne », qui émerge de la brume et semble planer dans l'espace, profilant sa noble silhouette dans le bleu éthéré des hautes sphères célestes où se perd son blanc panache de fumée. Il y a tant de majesté dans cet admirable cône de trois mille sept cent dix mètres, qu'on n'hésite pas à le saluer comme une montagne de premier ordre, auprès de laquelle pâlissent le Tenger et l'Ardjoeno. Sa base s'étend jusqu'au rivage de la mer des

Digitized by Google

Indes et couvre de ses immenses ramifications deux districts entiers. Par ses dimensions et par la beauté classique de ses lignes, le Semiroe rivalise avec le célèbre volcan de Ténériffe, dont il a exactement la hauteur.

Singosari, dont le nom signifie « jardin du lion », est un petit village indigène situé sur l'emplacement de l'ancienne ville hindoue de Gegelang, qui devait être assez florissante, si l'on en juge par les vestiges qui en subsistent. De ces vestiges, le plus important est un *tjandi* ou temple hindou qui se montre au bord de la route, comme une charmante apparition, dans son cadre de cocotiers. L'édifice, construit sur une terrasse carrée de deux pieds de haut, a la forme d'une lanterne très svelte, divisée en trois étages et flanquée, au bas, de quatre petits portiques. De l'étage supérieur, il ne subsiste que quelques pierres. Les étages inférieurs sont en assez bon état de conservation et peuvent donner une idée de ce que devait être, il y a dix siècles, ce monument de l'art hindou. Des quatre portiques, un seul donne accès dans l'intérieur du temple. Au-dessus de la porte d'entrée grimace une énorme figure à gros yeux, à large bouche, à dents menaçantes. La porte franchie, on se trouve dans un vestibule voûté qui aboutit à une petite chambre carrée, de quatre mètres de côté, surmontée d'une coupole construite, non point en clef de voûte, mais par une ingénieuse disposition de pierres en retrait que j'avais déjà observée au temple de Mendoet, et qui atteste que les Indo-Javanais avaient, à un haut degré, le génie de l'architecture. Ce petit sanctuaire, actuellement vide, a dû contenir autrefois une de ces statues de Bouddha ou de Siva qu'honoraient dans leurs tjandis les anciens maîtres du pays. Les niches que présente chaque côté de l'édifice ont probablement aussi contenu des statues. Les matériaux em-

Digitized by Google

ployés sont des blocs de trachyte qui semblent n'avoir pas été cimentés. Ces pierres paraissent avoir été ciselées sur place, car la décoration du temple n'a pas été entièrement achevée : sans doute, les détails de sculpture ne furent exécutés qu'après l'édification du monument. Les pierres du portique qui regarde la route sont tellement disloquées, qu'il semble qu'elles aient subi un mouvement de rotation par l'effet de quelque tremblement de terre. Ce qui achève la désagrégation de l'édifice, c'est la force lente, mais irrésistible, de la vigoureuse végétation de mousses et de parasites qui l'envahit de la base au sommet : toute une forêt d'arbustes en couronne le faîte et ronge silencieusement, mais sûrement, ce bijou d'architecture.

A deux cents pas du tjandi, j'ai trouvé, toujours au milieu des cocotiers, une vaste clairière en forme d'hémicycle, sorte d'amphithéâtre naturel que les anciens Hindous avaient probablement choisi pour y célébrer les cérémonies de leur culte, comme l'attestent les nombreux vestiges d'objets d'un caractère religieux, autels, animaux, divinités. Sur un de ces autels est assise une idole monstre, de quatre mètres de haut, taillée dans un énorme bloc de granit, une figure d'ogre aux yeux saillants, au nez large, aux lèvres épaisses et sensuelles. Un diadème orné de crânes humains lui ceint la tête ; des crânes humains aussi lui servent de pendants d'oreilles ; un serpent s'enroule autour de son corps ventru, et sa main droite s'appuie sur un sceptre de commandement. Cette figure horrible, qui semble descendue du ciel pour terrifier les humains, personnifiait probablement le dieu de la mort, mais nul n'a pu m'en dire le nom. Une autre figure colossale, de deux mètres de haut, représente Ganesha, le dieu de la Sagesse chez les Hindous, trônant sur un piédestal orné de tout un

Digitized by Google

chapelet de têtes de mort. Cette divinité est toujours représentée sous la forme d'un homme à tête d'éléphant, couronné d'une tiare sur laquelle figurent le crâne de Siva et un croissant ; aux oreilles sont suspendues des têtes de mort ; le monstrueux personnage est muni de quatre bras et de quatre mains, et l'une de ses mains soutient sa trompe. Cette figure à tête d'éléphant est très répandue à Java, et l'on peut se demander si les animaux qui servirent de modèle aux statuaires furent importés de l'Inde, ou si l'île de Java en possédait autrefois. Ce qui est certain, c'est que l'éléphant abonde dans l'île voisine de Sumatra, tandis qu'on n'en a trouvé aucune trace à Java depuis l'arrivée des Européens.

Pour gagner Toenpang, j'ai suivi pendant deux heures, en passant par le village de Pakis, qui m'était déjà connu, une route le long de laquelle apparaît, de distance en distance, le tambour-télégraphe. Le tjandi de Toenpang est plus délabré encore que celui de Singosari : cette fois, ce n'est plus un temple proprement dit, avec une chambre intérieure, mais une pyramide pleine, de forme allongée, présentant trois terrasses successives sur lesquelles on monte par une série de degrés latéraux. L'étage supérieur a dû s'effondrer, car la construction, évidemment incomplète, se termine par une fenêtre haute et étroite. Tout autour de l'édifice règnent des frises ornées de bas-reliefs très fouillés, très patiemment ciselés, représentant des figures d'hommes et d'animaux, des arbres, des maisons, des scènes de la vie hindoue. Toutes ces sculptures sont envahies par une épaisse couche de mousse. Devant l'escalier qui mène à la première terrasse on voit deux têtes de monstres, roulant de gros yeux, armés de cornes et de dents de tigre. Ce gracieux monument se trouve dans un magnifique cadre de bambous, de palmiers et de bana-

Digitized by Google

niers. Parmi les figures dispersées dans le jardin qui entoure l'édifice, j'en ai remarqué une qui représente Dourga, la femme de Siva. Cette divinité, que j'avais vue déjà à Parambanan, est représentée ici avec huit bras et huit mains : elle se tient debout sur le démon Mahisha, qui a osé attaquer le ciel sous la forme d'un taureau, et qui cherche à s'échapper de la tête de l'animal vaincu; mais Dourga le saisit avec une de ses mains gauches, tandis que, d'une de ses mains droites, elle tient la queue du taureau, et de ses autres mains se sert des armes que les dieux lui ont données, une ancre, un glaive, un nœud de corde dans les mains droites, un bracelet, un arc et un drapeau de guerre dans les mains gauches. Cette divinité était particulièrement honorée chez les anciens Javanais, et on trouve souvent son image dans les ruines des temples qui abondent dans la partie orientale de l'île. Toutes ces statues sont de facture assez grossière : les Hindous, si experts dans l'art de l'architecture et de la sculpture en bas-relief, étaient d'assez médiocres statuaires.

Je suis rentré à Malang, très satisfait de mon intéressante excursion archéologique, qui m'en a plus appris que la lecture de plusieurs volumes au sujet de l'ancienne civilisation javanaise.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI

SOERABAJA.

J'ai franchi en chemin de fer les cent kilomètres de Malang à Soerabaja. La première moitié du parcours, de Malang à Bangil, est aussi accidentée que pittoresque, ce qui se comprend quand on sait que Bangil n'est qu'à neuf mètres au-dessus du niveau de la mer, et que le plus haut point de la ligne se trouve à plus de cinq cent trente mètres d'altitude, sur la selle qui relie l'Ardjoeno au Tenger. Tout le temps, l'œil se repose sur quelque volcan, entre autres le Semiroe et le Bromo, qui attirent le regard par leurs panaches de fumée. Sur les flancs des montagnes s'étagent les cultures de café et de tabac, et çà et là se montre, au milieu de la verdure, la blanche habitation d'un planteur. Le train court constamment au milieu des rizières, qui sont aussi envahissantes à Java que la canne à sucre à Maurice. Comment s'étonner de la malaria dont ces rizières toujours immergées constituent le laboratoire! C'est là que les indigènes contractent le germe des fièvres auxquelles leur race est plus encline encore que la race blanche. A Bangil, où trois lignes convergent, il y a un grand mouvement de voyageurs. Le chemin de fer est entré dans les mœurs du peuple javanais.

On m'avait prévenu que Soerabaja était la ville la plus

Digitized by Google

torride des Indes, parce que l'île de Madoera, située en face, intercepte les vents du large. Et, en effet, en approchant de la ville, il me semblait que j'entrais dans une fournaise, par une température de 36 degrés à l'ombre, alors que je n'avais constaté que 20 degrés le matin, à mon départ de Malang. Aussi Soerabaja jouit-elle d'une détestable réputation : comme l'eau y est aussi mauvaise que la chaleur y est atroce, c'est un des points de la terre où le choléra a élu domicile en permanence.

Un *sado* m'a conduit à travers toute la ville à l'hôtel *Empong-Malang*, situé dans le quartier aristocratique, à quelques pas du club, où j'ai trouvé les journaux d'Europe. Cet hôtel est établi sur le même plan que ceux de Batavia : un pavillon à véranda, derrière lequel se développent les longues galeries donnant accès aux appartements. Mais à Batavia on trouve, dans les appartements, une fraîcheur relative, tandis qu'ici la chaleur est aussi étouffante au dedans qu'au dehors, malgré le soin que l'on a de capter toutes les brises, comme on capte les eaux dans les pays de la soif. Ainsi, ma chambre à coucher est traversée par un courant d'air qui circule entre la fenêtre et une ouverture expressément pratiquée en face ; la fenêtre n'est pas autrement clôturée, la nuit, que par les barreaux de fer qui donnent à la chambre un aspect de cellule de prison ; mais l'air qui entre est une haleine brûlante.

Soerabaja fut pendant longtemps la capitale de l'Insulinde : c'est là que résidait le directeur de la puissante Compagnie des Indes orientales. On a prétendu que son nom était d'origine portugaise et signifiait « baie sûre » : c'est une erreur, car les Portugais ne diraient point « Sura Bahia », mais « Segura Bahia ». Il est plus probable que le nom est purement javanais, tout comme Soerakarta.

Si Batavia est la capitale politique des Indes néerlan-

Digitized by Google

daises, Soerabaja en est la capitale commerciale, grâce à son excellente rade, complètement abritée du vent par l'île de Madoera, et à son admirable situation à l'embouchure d'une importante rivière, le *Kali Mas* ou « Rivière d'or », ainsi nommée à cause de la teinte d'un jaune d'or des eaux de cette branche du Delta formé par la rivière Kediri, qui sort d'un lac marécageux situé dans l'intérieur de la Résidence du même nom. Ce n'est point, comme on pourrait le croire, Batavia qui est la plus grande ville de l'Insulinde, mais Soerabaja. Sa population s'élève à cent quarante-huit mille âmes, tandis que celle de Batavia n'atteint que cent onze mille âmes. Outre cent trente mille indigènes, il y a environ six mille Européens, dix mille Chinois, deux mille Arabes. Soerabaja peut donc être considérée comme la plus importante place maritime de l'Insulinde. Tandis qu'à Batavia fonctionnent les divers rouages du gouvernement de la colonie, à Soerabaja fonctionne tout ce qui en constitue l'outillage matériel : arsenaux, fonderie de canons, docks et ateliers de construction navale. Le célèbre établissement connu sous le nom d'« Artillerie Constructie Winkel » occupe des centaines d'ouvriers javanais qui travaillent sous la surveillance d'Européens. La ville est entourée d'une ceinture de fortifications qui ont coûté beaucoup d'argent et beaucoup d'hommes, et qui sont considérées aujourd'hui comme insuffisantes et inutiles; elles ne sont pas même achevées, et il a fallu en démolir une portion pour l'établissement de la gare du chemin de fer.

La rade de Soerabaja offre beaucoup plus d'animation que celle de Batavia. Entre les nombreux navires à voiles et à vapeur circulent quantité de *prahoe*, pirogues de toutes formes d'où partent des cris de toutes les langues d'Europe et d'Asie. Dans cette île de Java où partout la foule est

Digitized by Google

silencieuse, c'est la première fois que je rencontre une foule bruyante. La ville même contraste par son animation et son activité avec Batavia, dont les quartiers les plus affairés ont un air tranquille et calme. Rien de plus mouvementé que le pont Rouge, qui traverse le Kali Mas et relie le quartier Européen au kampong chinois : c'est un coudoiement de toutes les races. On y voit des types indigènes qui s'écartent du Malais, du Soendanais et du Javanais : ce sont des Dayaks de Borneo ou des Bataks de Sumatra; ou encore des natifs de Bali, de Lombock, des Célèbes, des Moluques; on y voit aussi des Arabes venus des rives de la mer Rouge et de l'Arabie méridionale, drapés dans leur costume national, que les métis portent aussi bien que les Arabes purs.

Toutes ces races vivent en bonne harmonie dans cette ville immense, chacune dans leur propre quartier. Il y a la ville blanche, la ville malaise, la ville chinoise, la ville indigène, la ville arabe. La ville chinoise, qu'on trouve au bout du pont Rouge, s'étend fort loin le long de la rive orientale du Kali Mas et se distingue par sa propreté et l'air de bien-être dont paraît jouir sa laborieuse population. Avec elle contrastent, par leur saleté et leur pauvreté, les étroites ruelles du quartier arabe, dont les petites boutiques renferment tous les articles de bimbeloterie, depuis les bracelets de cuivre jusqu'aux serrures et aux poêles en fer. Ces Arabes, fort sales en dépit de leurs vêtements blancs, ont le génie du commerce de détail; ils sont plus nombreux à Soerabaja que dans tout le reste de l'île, et ils y jouissent d'une détestable réputation, à cause de leur cupidité, de leur hauteur, et de leur dureté de cœur. De même que les Chinois ont leur temple, de même les Arabes ont leur mosquée, dont ils interdisent l'accès aux infidèles : ils professent, pour la plupart, la doctrine

Digitized by Google

SOERABAJA — UN CANAL

Page 234.

Digitized by Google

Digitized by Google

de l'école hanéfitique, une des quatre écoles orthodoxes qui partagent les peuples de l'Arabie. Ces Arabes constituent le plus sérieux danger que les Hollandais aient à craindre dans leur colonie, parce qu'ils fanatisent les indigènes et les excitent à faire le pèlerinage de la Mecque.

Les indigènes, qui constituent l'élément principal de la population, habitent un grand nombre de kampongs où ils se livrent à toutes sortes d'industries ; ils aiment, en général, à se grouper suivant leur industrie, de telle façon qu'un même kampong est occupé par des ouvriers de même profession. Avec des outils très primitifs, ces indigènes travaillent habilement l'ivoire, la corne, la nacre, l'écaille, et en font mille objets qu'ils colportent dans les rues. Autrefois, des incendies détruisaient fréquemment des kampongs entiers, à cause de l'habitude des indigènes de couvrir leurs cases avec du chaume d'atap ; le gouvernement y a mis ordre en prescrivant de recouvrir de pannes les matières inflammables des toitures. Les indigènes aiment à jouir de la fraîcheur du soir sur les bords de la rivière d'Or qui offre, alors, un coup d'œil enchanteur ; d'innombrables embarcations voguent sur ses eaux paisibles et portent toutes, au haut du mât, une lanterne allumée ; à tous ces points lumineux se joignent des lueurs fugitives, des myriades de lucioles se jouant au milieu des bambous qui se balancent sur les rives.

Le vieux Soerabaja m'a rappelé le vieux Batavia. Mais, si le vieux Batavia a un aspect désert depuis qu'il a été abandonné par les Européens, il n'en est pas de même du vieux Soerabaja, où habitent des milliers d'Européens et dont la grande rue, longue d'une lieue, rappelle l'animation d'Amsterdam ou de Rotterdam. Cette partie de la ville, qui date de l'époque de la Compagnie des Indes, a conservé son cachet hollandais. Les maisons de pierre s'y

Digitized by Google

touchent : ce n'est plus le jardin semé de villas, c'est la rue à laquelle mon œil n'est plus habitué. Pour retrouver les villas, il faut gagner la ville nouvelle, qui s'étend au sud du vieux Soerabâja, à l'ombre des waringins, des tamarins et des cocotiers.

La ville nouvelle, qui passe, peut-être à tort, pour plus salubre que la vieille ville, est le séjour préféré des Européens. Le faubourg de Simpang, où se trouve la demeure du Résident, est surtout recherché à cause de ses épais ombrages, quoiqu'on ait constaté que le choléra semble sévir dans ce beau quartier plus encore que dans les autres parties de la ville, à cause peut-être du voisinage du cimetière chinois et des nombreux kampongs indigènes.

Ce que j'ai vu de plus étonnant dans cette ville nouvelle, c'est une scène de patinage sous les waringins, au clair de lune. Toute la jeune Hollande de Soerabaja s'était donné rendez-vous dans le jardin du club, pour y glisser sur l'asphalte au moyen de patins à roulettes. Voir patiner à Java, c'est une surprise à laquelle j'étais peu préparé.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII

SINDANGLAJA.

J'aurais pu me rembarquer pour l'Europe à Soerabaja; mais je m'étais promis de visiter, dans la Régence de Préanger, le célèbre volcan du Ghédé et le sanatorium de Sindanglaja. J'ai donc dû refaire, par la voie de terre, le long trajet de Soerabaja à Tjandjoer. Comme l'achèvement du ruban de fer qui relie Batavia à l'extrémité de l'île ne date que de quelques mois, le service des trains n'est pas encore parfaitement organisé : le seul train qui fasse en un jour le parcours de Djokjakarta à Tassikmalaja est un train mixte comprenant une vingtaine de wagons de marchandises. Il serait facile d'instituer un service de trains rapides avec lesquels on franchirait en deux jours le trajet de Soerabaja à Batavia : on scinderait le voyage à Maos, où l'on construirait un hôtel. Actuellement, le voyage de l'une à l'autre capitale demande trois jours entiers, avec une nuit d'arrêt à Djokjakarta et une autre à Tassikmalaja. Il en résulte que le chemin de fer nouvellement inauguré n'est fréquenté que par les officiers et les fonctionnaires, que le gouvernement oblige à prendre la voie de terre, tandis que les particuliers préfèrent la voie maritime, plus agréable qu'une locomotion prolongée dans des voitures surchauffées par un soleil torride.

Digitized by Google

J'ai donc refait, sans une heure de lassitude, tant l'œil est constamment captivé par la beauté du paysage, cet admirable chemin de fer qui relie les Vorstenlanden au Préanger. C'est aux premières lueurs du jour surtout que l'on jouit de la scène, car le train part avant le lever du jour; alors les nuages sont d'albâtre et ont des bords translucides d'un jaune d'or ; et du haut de la voie, qui court à une grande hauteur au-dessus de la vallée, on voit flotter sur les sawas, comme des voiles de mousseline, les brouillards où les germes de fièvre sont en quelque sorte visibles. Et à mesure que le soleil monte, les vapeurs matinales se dissipent, la chaleur devient accablante, et l'on se réjouit de voir accourir, aux haltes, de jolis enfants qui vous présentent des ananas, des bananes, des mangues, et de succulentes noix de coco qu'ils brisent à coups de hache, pour en faire jaillir l'eau qui constitue une boisson aussi rafraîchissante qu'inoffensive.

Voici enfin Tjandjoer, l'ancienne capitale du Préanger, où l'on me sert, en guise de déjeuner, un si atroce morceau de buffle, que je me brouille avec ce coriace représentant de l'espèce bovine.

De Tjandjoer, j'ai gagné Sindanglaja, situé à six cents mètres plus haut, au moyen d'une caretta attelée de trois chevaux qui, avec une indescriptible *furia*, ont escaladé presque constamment au galop, deux heures durant, une route pierreuse dont les pentes sont absolument invraisemblables. J'étais moins à plaindre, toutefois, que ce voyageur anglais qui, n'ayant pu trouver de chevaux de poste, dut faire cette route avec un attelage de dix buffles, et qui voyagea dans cet équipage, avec sa femme, une grande partie du jour et presque toute la nuit.

Le sanatorium de Sindanglaja, situé à une altitude de mille soixante-dix mètres, au milieu d'un magnifique

Digitized by Google

parc où croissent nos arbres du Nord, est un des sites les plus enchanteurs de Java. C'est là que la colonie européenne de Batavia vient se réfugier contre les chaleurs de la plaine, de même qu'à Tosari se réfugient les habitants de Soerabaja. Sindanglaja est, il est vrai, à une altitude beaucoup moins élevée que Tosari, mais les installations sont plus vastes et répondent mieux aux besoins d'un sanatorium. Fondé il y a une trentaine d'années par feu le docteur Ploem, savant médecin qui avait fait une étude spéciale des maladies des Indes, l'établissement, qu comprend tout à la fois un hôpital militaire et un hôtel pour les étrangers, est aujourd'hui la propriété de M. Leroux, dont le nom français témoigne qu'il descend, comme plus d'un colon des Indes, de ces huguenots qui, lors de la révocation de l'édit de Nantes, émigrèrent en Hollande ou dans les colonies hollandaises. Un subside est alloué par le gouvernement pour l'entretien de l'hôpital militaire. Cet hôpital, dont M. Leroux a bien voulu me faire les honneurs, contient une centaine de lits pour les soldats de terre et de mer qu'éprouvent les fièvres paludéennes, le béri-béri, les affections de foie et autres maladies des Indes. Les salles sont fort bien tenues, et les convalescents ont la jouissance d'une salle de billard et de récréation. Autrefois il fallait renvoyer les malades en Europe; aujourd'hui, le sanatorium de Sindanglaja leur offre un air aussi vivifiant que les stations climatériques de la Suisse. L'hôtel annexé à l'établissement est un vaste caravansérail à deux étages : c'est une rareté à Java, où l'on perd l'habitude de gravir des escaliers; depuis qu'il fut détruit par un tremblement de terre, on l'a reconstruit de telle façon qu'il puisse résister aux plus violentes commotions. Je manquerais à mes devoirs si je ne signalais l'excellence de la table à laquelle préside

Digitized by Google

M. Leroux. Quand je lui ai parlé du buffle coriace qu'on m'a servi à Tjandjoer, il m'a fait apprécier les mérites d'un bifteck taillé chez un jeune sujet de l'espèce : cette fois, je me suis réconcilié avec le buffle.

J'ai fait, autour de Sindanglaja, de charmantes promenades; mais c'est surtout à Tjipanas que j'étais attiré. Comme ce n'est qu'à vingt minutes de l'hôtel, j'y suis allé plusieurs fois pour jouir du plaisir de me retrouver en Europe. Tjipanas est le lieu de plaisance où le gouverneur général vient de temps en temps chercher un refuge contre les chaleurs, à mille quatre-vingts mètres d'altitude, sur un contrefort du Ghédé. Autour de l'habitation, très simple, s'étend un magnifique parc anglais, rempli du murmure des eaux courantes, des cascades, des jets d'eau, et où l'on est tout aise de trouver nos arbres du Nord à côté de ceux des tropiques, le sapin, le cyprès, le châtaignier, le chêne et le saule pleureur voisinant avec le waringin et le bananier, et les plus rares orchidées s'attachant aux troncs et aux branches des arbres sous lesquels s'épanouissent des parterres de roses, d'hortensias, de fuchsias, de réséda. C'est que Tjipanas jouit d'un climat idéal : le thermomètre, qui ne dépasse guère 22 degrés à midi, y descend le matin à 10 degrés, et on y cultive, pour la table du gouverneur, la plupart des légumes de nos contrées. Des sources chaudes, auxquelles la localité doit son nom, qu'elle partage avec beaucoup d'autres à Java, jaillissent en maints endroits du sein des coulées de lave descendues du Ghédé. C'est ici que commence la superbe végétation des *rasamalas,* dont les cimes, hautes comme des tours, inspirent une admiration mêlée de respect. Tjipanas est un des jardins de montagne, *bergtuinen,* qui, établis sur les pentes du Pangerango, sont autant de succursales du célèbre jardin botanique de

Digitized by Google

Buitenzorg. Ces jardins, échelonnés à des altitudes variant de trois cents à trois mille mètres, et placés sous la même direction, forment un saisissant abrégé de la flore de tous les climats, telle qu'il n'en existe peut-être nulle part ailleurs dans un espace aussi restreint.

De Tjipanas, l'œil plane sur un magnifique panorama de montagnes que domine de toute sa hauteur le cône gigantesque du Pangerango, couvert de verdure de la base au sommet. La cime jumelle du Ghédé, quoiqu'un peu moins haute, attire surtout le regard par son cratère, d'où s'élève un nuage de vapeur blanche qui atteste l'activité du volcan : et, comme la paroi du cratère tournée vers Tjipanas est moins élevée que la paroi opposée, on aperçoit fort bien, à l'œil nu, l'intérieur du prodigieux entonnoir, et on distingue même nettement les longues raies horizontales des blanches couches de tuf.

Le Pangerango et le Ghédé sont deux cônes éruptifs appartenant à un même massif dont le point culminant atteint trois mille vingt mètres d'altitude. C'est le plus haut soulèvement de la Régence de Préanger, et, dans son superbe isolement, il a la majesté des montagnes de premier ordre. Les deux cratères dont il est perforé s'ouvrent à deux kilomètres l'un de l'autre. Le cratère du Pangerango est le plus vaste de Java après ceux du Tenger et du Djeng; mais il est éteint depuis des siècles, et la vie volcanique ne s'y manifeste même plus par de simples fumerolles. Le Ghédé, au contraire, est un des volcans les plus actifs de l'île : après un long repos, il s'est réveillé en 1832 et, depuis lors, s'est signalé par un grand nombre d'éruptions dont la plus violente fut celle de 1840; lorsque ses feux souterrains ne peuvent trouver d'issue, il provoque des tremblements de terre qui sont plus à craindre que ses éruptions : le 29 mars 1879, un

Digitized by Google

de ces tremblements de terre détruisit de fond en comble le sanatorium de Sindanglaja, et coûta la vie à beaucoup de monde dans tout le pays d'alentour, jusqu'à Tjandjoer. Un témoin oculaire m'a raconté qu'en cette circonstance il n'y eut qu'un seul Européen qui eut le courage de porter secours aux victimes : c'était un prêtre catholique; les autres n'eurent d'autre héroïsme que de se répandre en impuissants blasphèmes. Beaucoup de Hollandais, dans les colonies, font étalage d'un genre de distinction qui consiste à accentuer presque chaque parole par le grossier juron familier aux basses classes du peuple, en Hollande et dans les Flandres.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII

LE GHÉDÉ.

On m'avait représenté l'ascension du Ghédé, c'est-à-dire le « Grand », comme extrêmement longue, pénible, voire même dangereuse, à cause des tigres, des panthères, des rhinocéros, sans parler des serpents qui hantent les épaisses forêts dont la montagne est couverte. Pour les rhinocéros et les panthères, je savais qu'ils n'attaquent point l'homme. Quant aux tigres, j'avais entendu dire qu'ils attaquent bien les indigènes, mais qu'il est presque sans exemple qu'ils s'en prennent aux Européens, peut-être à cause de l'effroi que leur inspire leur casque blanc, ou, suivant d'autres, la fascination de leur regard. J'ai donc rassuré les bonnes âmes qui s'intéressaient à mon sort, en leur représentant que, si un tigre faisait mine de me sauter à la gorge, je lui montrerais qu'il fait erreur, lui déclinerais ma qualité d'Européen et lui indiquerais du doigt un de mes coulies.

Encouragé par de nouveaux renseignements, et sur les conseils de M. Leroux, j'ai résolu de tenter l'aventure pendant la nuit, à la lueur des torches, afin d'arriver au sommet par le ciel serein du matin, et aussi afin d'éviter la chaleur du jour, car je savais, par l'expérience du Mérapi, ce qu'il en coûte de vouloir s'élever de deux mille mètres, d'une seule traite, sous le cuisant soleil de Java.

Digitized by Google

Je me suis mis en route le 13 septembre, vers neuf heures du soir, n'ayant d'autre escorte que mes deux coulies avec lesquels, à raison de ma complète ignorance de la langue malaise, j'allais devoir, nuit et jour, cheminer de compagnie sans pouvoir me livrer au moindre petit bout de conversation.

Quoique le Ghédé, vu de Sindanglaja, paraisse être tout proche, il faut marcher longtemps pour en atteindre les premières pentes. Pendant deux heures entières, nous parcourons un pays à peu près plat, des prairies semées de villages dont nous ameutons tous les chiens, à cause des lueurs fantastiques du flambeau qui éclaire notre route. Ce flambeau est une section de gros bambou contenant des morceaux de toile imbibés de pétrole : cela donne une épaisse fumée noire, suffocante, que le coulie m'envoie dans le nez, car la nuit est si noire que je dois emboîter mes pas dans les siens.

Bientôt nous avons laissé derrière nous les dernières cultures, et nous sommes en pleine forêt, une forêt de *rasamalas*, dont il m'est impossible d'apprécier la hauteur dans l'obscurité de la nuit, mais dont je devine les dimensions énormes à la grosseur de leurs troncs. Nous faisons notre première halte sur un banc de bambou placé au pied d'un de ces arbres géants, et pendant ce moment de repos je me sens pénétré de la troublante beauté de cette nuit. Les oiseaux se taisent, toute la nature est endormie, aucune feuille ne bouge dans les hautes ramures auxquelles n'atteignent point les faibles lueurs de notre unique flambeau.

A minuit je suis tout surpris de constater que, sous l'influence de l'humidité pénétrante de la forêt dont chaque feuille est couverte de rosée, le thermomètre, qui marquait 13 degrés au départ, est descendu à 7 degrés. Je

Digitized by Google

n'ai pas encore éprouvé à Java une température aussi basse, et, tout en marchant sous les grands arbres, j'éprouve une sensation de froid glacial qui me fige la sueur sur le corps. Les feuilles qui me frôlent le visage, les mousses et les fougères qui tapissent le sentier, l'air que nous respirons, tout est saturé de l'humidité de la forêt, et nos vêtements ne tardent pas à être aussi complètement trempés que si nous étions exposés à une violente averse. La flamme vacillante de la torche éclaire mal le sentier, et nous trébuchons parfois dans l'eau froide des ruisseaux.

Mais cette terre volcanique est fertile en contrastes. A deux mille mètres d'altitude, nous traversons, sur un tronc d'arbre jeté en travers, un torrent d'eau chaude qui s'écroule, à quelques pas plus loin, en une bruyante cascade : l'eau en est toute fumante, enveloppée d'épais nuages de vapeur, et sa température est voisine du point d'ébullition. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que, à quelques mètres de là, un autre torrent court parallèlement, qui roule une eau glaciale. Au retour j'ai pu admirer à la clarté du jour l'étonnante végétation de fougères et de lycopodes qui s'épanouit au bord du torrent fumant : sous l'influence des tièdes vapeurs, cette végétation acquiert un développement véritablement invraisemblable.

Comme nous poursuivons notre expédition, par trois fois le vent éteint notre flambeau, et nous sommes alors plongés dans la plus épaisse obscurité, car les hautes ramures des arbres nous cachent complètement les étoiles. Pour comprendre l'horreur des ténèbres, il faut se trouver, la nuit, dans ces solitaires et silencieuses forêts des hautes altitudes.

Nous arrivons vers deux heures du matin au lieu que les indigènes désignent sous le nom de *Kandang Badak*, ou

Digitized by Google

« Kraal des rhinocéros », parce qu'on a souvent vu ces pachydermes y établir leur bivouac. On les trouve surtout, dit-on, dans le voisinage des cratères, dont les émanations sulfureuses exercent sur eux une singulière attraction.

Comme nous ne devons arriver au sommet qu'au lever du soleil, mes coulies ont résolu de faire ici une halte de deux heures, en dépit du froid très vif qui règne à cette altitude de deux mille quatre cents mètres. Ne pouvant m'expliquer avec eux dans leur langue, je suis bien obligé de les laisser faire à leur guise. Ils commencent par allumer à grand' peine un feu de branches humides sur lequel ils chauffent du café, qui nous réconforte. Puis ils se couchent et se mettent à ronfler avec la même énergie que les montagnards des Alpes. Quant à moi, de peur de geler tout vif, je m'enveloppe aussi hermétiquement que possible dans mes couvertures, et me mets à arpenter le sol à grands pas, ce qui ne m'empêche pas d'être saisi par le froid et l'humidité. Ah! que ces deux heures m'ont paru longues!

A quatre heures je réveille mes dormeurs. Ils rallument le feu qu'ils ont laissé mourir et confectionnent une nouvelle tasse de café avant de reprendre la marche. Maintenant la lune, levée depuis deux heures, nous éclaire de la faible lumière de son dernier quartier. Nous sommes enfin sortis de l'humide forêt, et nous cheminons dans une région désolée, jonchée de pierres et de décombres projetés par les puissantes éruptions du Ghédé. Si le volcan ne déverse plus les coulées de lave ardente qu'il émit autrefois, il ensevelit encore périodiquement d'immenses portions de forêts sous des fleuves de boue et sous des masses de débris.

Vers cinq heures nous débouchons au bord de l'ancien

Digitized by Google

cratère, dans lequel nous trouvons des laves aiguës et tranchantes, vrai nid d'entorses comme j'en ai vu sur les pentes de l'Ararat. Nous descendons à cent mètres plus bas pour ensuite nous élever d'autant sur le versant opposé, et à cinq heures vingt, avant l'aube, nous arrivons au terme de notre longue expédition, au sommet d'une arête qui domine d'un côté un abîme dont les saillies rocheuses cachent le fond, de l'autre l'entonnoir du cratère le plus récent. Le Ghédé n'a pas moins de trois cratères, et les indigènes, dont l'imagination personnifie tout, les appellent le *mâle*, la *femelle* et le *père*.

Bientôt nous voyons poindre les premières lueurs du jour. Une longue bande d'un rouge pourpre raye le ciel à l'orient; peu à peu cette bande se colore en rose, puis en jaune d'or ; au devant d'elle se développe une fantastique chevauchée de nuages, d'où émergent comme des îles les cimes d'autres volcans. Enfin, à six heures, le globe d'or du soleil paraît dans sa gloire, et je le salue avec une indicible joie, après cette nuit si longue, après huit heures de marche à la lueur vacillante d'un flambeau fumant. Au contact de cette chaude lumière la mer de nuages se condense, se hérisse de châteaux, puis se déchire par places, et laisse apparaître dans une large trouée la plaine de Tjandjoer, avec ses rizières qui brillent comme des miroirs, puis, à l'opposite, la verdoyante vallée de Buitenzorg, piquée d'une multitude de blancs villages que nous dominons de près de trois mille mètres. Ce spectacle grandiose me dédommage pleinement de toutes les misères de ma pénible équipée nocturne. Que ne braverait-on point pour de telles magnificences !

Le cratère est encore plongé dans les ombres de la nuit, que déjà les rayons d'or du soleil levant frappent le sommet de la grande muraille qui surplombe l'enceinte,

Digitized by Google

du côté opposé à celui d'où nous la contemplons. Cette muraille, qui nous domine d'environ cent mètres, est absolument inaccessible, et, comme les parois du cratère sont partout verticales, il serait impossible de gagner le fond de l'entonnoir. Ce cratère est, de tous ceux que j'ai vus à Java, peut-être le plus inoubliable, à raison de son aspect de sombre grandeur. Je demeure saisi de stupeur lorsque son effroyable profondeur m'apparaît à la clarté du jour et que j'aperçois, au fond du gouffre qui s'ouvre béant à mes pieds, l'orifice du tube, d'où s'échappent, avec de puissants sifflements, les gaz et les vapeurs sulfureuses attestant que la force éruptive du volcan peut à tout moment se réveiller. Les quartiers de roc que je précipite dans la chaudière font entendre un bruit de mitraille qui se répercute pendant plus d'une minute.

Le gouffre, de forme circulaire, est dominé par une énorme muraille en hémicycle, d'environ quinze cents mètres de développement et de trois cents mètres de hauteur; ses parois plissées, taillées à pic, imprégnées de soufre, simulent un gigantesque jeu d'orgues. Les strates de tuf les rayent de lignes horizontales d'une riche variété de couleurs. Sur l'enceinte déserte et glaciale pèse un formidable silence que troublent seuls les mugissements souterrains qui sortent du fond de l'abîme.

Devant cette scène de sublime horreur, on songe à cet abîme entrevu par le Dante, l'abîme noir et profond, d'où s'exhalent d'innombrables plaintes, sur lequel planent d'épaisses vapeurs, et dont l'œil cherche vainement à explorer le fond.

La température, qui n'était que de 8 degrés à notre arrivée, ne tarde pas à s'élever, et il est temps de reprendre le chemin de Kandang Badak, où nous avons laissé nos provisions. Un nouveau feu flambe bientôt, et nous déjeu-

Digitized by Google

nons sous l'abri de feuilles sèches. Ce frugal repas en forêt vierge me laissera un meilleur souvenir que les plus luxueux festins. Mes coulies sont sans doute du même avis, car eux, qui tantôt étaient si taciturnes, sont devenus maintenant très loquaces, et j'ai plaisir à écouter parler leur langue douce et musicale comme l'italien. Notre salle de festin est un abri de branches et de feuilles, posé sur quatre piquets de bambou, sur l'emplacement de l'ancien pasanggrahan qui a été détruit maintes fois par les explosions du volcan. Autrefois, il y avait ici un jardin destiné à la culture des plantes des climats froids. Et cependant, même à cette altitude de deux mille quatre cents mètres, la végétation des tropiques ne perd pas ses droits, car j'ai vu là une gigantesque fougère en arbre. Parmi les plantes des hautes altitudes qui croissent dans ces parages, il en est une qu'on ne trouve, dit-on, dans aucune autre partie du monde, ni même sur aucune autre montagne de Java : c'est le *Primule imperialis*, dont la tige élancée s'élève à environ un mètre de hauteur et porte plusieurs magnifiques touffes de fleurs. Kandang Badak est situé sur la selle qui sépare le Ghédé du cône éteint du Pangerango, la plus haute cime du Préanger.

Notre descente du Ghédé a été infiniment plus facile que notre ascension nocturne. Quelle joie de retrouver, transi encore de la froidure de la nuit, les doux rayons d'un soleil matinal ! Toute cette route, du col de Pangerango au pied du Ghédé, n'a été pour moi qu'une ivresse. Cette forêt grandiose, que je ne n'avais qu'entrevue à la lueur d'un flambeau, m'apparaît maintenant au grand jour dans son incomparable beauté, avec sa féerie de fougères, de lianes, d'orchidées, au milieu desquelles se jouent des papillons aux ailes d'azur et des insectes qui ont tout l'éclat des pierres précieuses. Le dôme de verdure qui se déploie à des hau-

Digitized by Google

teurs vertigineuses, se compose de *rasamalas* au tronc élancé, de *tjemaras* tels que j'en ai vu sur les pentes du Tenger, et aussi de chênes et de châtaigniers de l'Inde. Leurs troncs et leurs branches sont chargés de parasites, de barbes de mousse, d'orchis d'une variété infinie, et leurs cimes forment une voûte épaisse au-dessus d'un inextricable fourré de fougères, de musacées, de plantes herbacées, d'arbrisseaux sous lesquels se cachent peut-être des tigres, car ici, comme dans les forêts du Tenger, j'ai vu un vol de paons qui a fort inquiété mes coulies. J'ai été frappé surtout de l'immense variété de fougères entre lesquelles court le sentier : à chaque pas se présente quelque forme nouvelle, mais j'eusse perdu ma peine à vouloir les admirer toutes, car on a compté, au témoignage de l'illustre naturaliste sir A. R. Wallace, plus de trois cents espèces sur le seul versant du Ghédé.

Arrivé au pied des escarpements de la montagne, j'ai fait un léger détour pour aller admirer les cascades de Tji-Berem, qui sont célèbres dans le pays. Pour y atteindre, je me suis engagé avec un de mes coulies dans un ravin sauvage resserré entre le Geger-Bentang et le Pangerango et arrosé par les eaux rougeâtres du Tji-Berem (Eau Rouge). Une marche d'un quart d'heure sous les géants de la forêt m'a mené au pied des cascades, que le guide de MM. Bréon et Cotteau n'a jamais su trouver : ce sont trois gracieuses nappes d'eau qui tombent d'une muraille à pic de plus de cent mètres de hauteur, et qu'encadre une stupéfiante végétation de fougères, constamment arrosées par des nuages de poussière aqueuse : à travers la transparence cristalline des nappes d'eau, l'œil distingue tout un fouillis de plantes rampantes. Les cascades, qui s'étalent en queues de paon, sont si rapprochées l'une de l'autre qu'au moindre souffle de vent leurs embruns se mê-

Digitized by Google

lent et retombent, comme une pluie légère, sur le spectateur placé à leur pied. Le site est un des plus romantiques qu'on puisse se figurer : un paysage de rêve, une vallée des Alpes parée des splendeurs de la végétation équatoriale.

A quelques pas de là se trouve une autre curiosité naturelle que mon coulie désigne sous le nom de *goeha lalai*, la « grotte des chauves-souris ». Qu'on s'imagine une grande caverne s'ouvrant à la base du Pangerango et abritant sous ses voûtes un lac d'une eau blanchâtre au-dessus duquel tournoient des chauves-souris. Du haut de la voûte pend un rideau de fougères de l'aspect le plus fantastique. L'écho de cette caverne est d'une merveilleuse sonorité.

Au sortir de ce frais et solitaire ravin de Tji-Berem, il m'a fallu affronter pendant deux longues heures les terribles chaleurs de la plaine pour gagner Sindanglaja. Le soleil était au zénith quand je suis rentré fourbu à l'hôtel de M. Leroux, ayant marché quatorze heures consécutives sans avoir pris plus de deux heures de repos. MM. Cotteau, Bréon et Korthals, en 1884, n'avaient pas mis moins de vingt heures à parcourir la même route. Si j'ai pu faire cette longue course en beaucoup moins de temps, c'est que je n'étais pas, comme ces voyageurs, embarrassé d'une longue caravane, et que j'étais déjà entraîné par mes précédentes expéditions de montagnes

Les Hollandais acclimatés à Java redoutent d'entreprendre de telles expéditions, et moi-même, au début, je ne croyais guère qu'il fût possible à un Européen d'endurer de grandes fatigues sous la zone torride. On voit cependant qu'avec un peu d'entraînement l'Européen, auquel un long séjour aux Indes n'a pas encore fait perdre sa vigueur et son activité, peut affronter la montagne tout

Digitized by Google

comme en Europe, pourvu qu'il prenne les précautions que commandent le soleil et le climat. J'ai pu constater, comme mon regretté ami Edmond Cotteau, que le climat de Java vaut mieux que sa réputation, que l'air est meilleur dans l'intérieur qu'à la côte, et devient même si vif aux altitudes élevées qu'un bon feu y est parfois le bienvenu.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV

LE COL DE POENTJAK.

Ayant accompli, en gravissant le Ghédé, le dernier point de mon programme, j'ai repris dès le lendemain le chemin de Batavia. Pour me rendre de Sindanglaja à Buitenzorg, j'ai fait en voiture la célèbre route du col de Poentjak, construite en 1810, au prix de milliers de vies humaines, par le gouverneur Daendels, le « maréchal de fer », qui ne se laissait rebuter par aucune difficulté. C'est à lui qu'est dû l'admirable réseau de routes postales qui sillonnent d'un bout à l'autre l'île de Java.

De toutes les routes dues à l'énergie de ce gouverneur, celle qui franchit le col de Poentjak est la plus belle et la plus audacieuse. Ce col se trouve à une altitude de quatorze cent quatre-vingt-deux mètres et marque la limite entre la régence de Préanger et celle de Batavia. On y monte par d'innombrables lacets aussi bien tracés que ceux des passages des Alpes. Mais au lieu des neiges qu'on rencontrerait dans les Alpes à ces hauteurs, on voit des rasamalas, des musacées, et une plante importée de la Réunion, le *Lantana multiflora*, ainsi nommé parce qu'il porte, sur le même arbre, des fleurs de couleurs différentes. A cette altitude, le bananier ne porte plus de fruits. J'ai vu aussi, le long de cette route, une forêt d'eucalyptus

Digitized by Google

plantés par le gouvernement, mais ces arbres ne semblent guère se plaire dans cette région.

Le col de Poentjak se trouve à onze kilomètres de Sindanglaja, et comme je m'étais mis en route dès le point du jour, j'y ai pu jouir, dans la claire matinée, d'un des plus beaux panoramas de l'île de Java. De ce point élevé, l'œil découvre, d'un côté, le merveilleux pays du Préanger, de l'autre la résidence de Batavia, dont le col forme la frontière marquée par une barrière et un petit pavillon. Les cimes jumelles du Pangerango et du Ghédé sont les points de mire de cet immense tableau. Tout au fond de la vallée se montrent, comme des points imperceptibles, le sanatorium de Sindanglaja et le parc de Tjipanas, reconnaissable à ses grands araucarias. Aux dernières limites de l'horizon, j'ai reconnu la cime allongée du Tangkoeban Prahoe, un des sept volcans que je suis assez fier d'avoir gravis dans l'espace de sept semaines.

Une facile promenade d'une demi-heure, par un adorable sentier tracé dans la forêt, m'a mené du col au Telaga Warna, lac romantique, clair comme le cristal, enchâssé dans une bordure de fougères, de mousses, de musacées, au fond d'un entonnoir verdoyant d'une admirable régularité, qui apparaît à l'évidence comme un cratère éteint. On n'y entend que le cri mélancolique du *gongog*, cet oiseau au plumage vert, au bec rouge, qui pullule dans toute l'île de Java. Les indigènes et surtout les femmes stériles viennent faire leurs dévotions dans cette fraîche solitude, où les branches des arbres portent de longues barbes légères que la langue imagée des indigènes appelle les « excréments du vent ».

Une descente de trente kilomètres me mène du col de Poentjak à Buitenzorg par une route admirable que domine le cône du Salak, et où la nature javanaise se montre

Digitized by Google

BUITENZORG — PALAIS DU GOUVERNEUR

Page 255.

Digitized by Google

Digitized by Google

dans toute sa splendeur. Cette route est fréquentée par une foule presque ininterrompue de porteurs indigènes qui se suivent à la file indienne, transportant, sur de flexibles bambous, les produits de la montagne, principament des pommes de terre et des oignons : ils vont ainsi jusqu'à Batavia, tout comme si le chemin de fer n'existait pas. Ils marchent nus, n'ayant pour tout costume qu'une culotte courte et un chapeau en bambou, et je ne me lasse pas d'admirer leurs corps, d'une beauté sculpturale ; les femmes, même les plus laides, ont des gestes nobles et des attitudes classiques.

Après une journée passée à Buitenzorg, où j'ai rendu mes devoirs au gouverneur et à tous ceux qui ont bien voulu faciliter mon voyage dans l'intérieur, j'ai repris le train pour Batavia, où, à cause du changement de mousson, j'ai trouvé une chaleur plus forte encore que lors de mon premier séjour.

Quatre jours après, je voguais vers l'Europe.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV

LE SYSTÈME COLONIAL DES HOLLANDAIS.

Au retour d'un voyage à Java, les Hollandais ne manquent pas de vous demander ce qui vous a le plus frappé dans leur magnifique colonie. Et l'on est tenté de leur répondre que c'est de les y voir, et de les y voir rester. Ce petit peuple, dont le pays n'est qu'un point sur la carte d'Europe, domine depuis trois siècles, avec une admirable ténacité, sur ce vaste empire colonial de l'Insulinde, qui compte trente-cinq millions d'habitants, qui comprend des îles grandes comme la France, des îles au milieu desquelles l'Angleterre ne serait plus qu'un îlot perdu dans une mer de forêts ! Java, Sumatra, les trois quarts de Bornéo, les Moluques, les Célèbes, Bali, Lombock, Sumbawa, Florès, Timor, voilà ce que les Hollandais possèdent encore de leur immense empire des Indes orientales, qui s'étendit autrefois jusqu'au Bengale et au cap de Bonne-Espérance. Java, cette reine de l'Archipel, leur fut ravie en 1811 ; mais les Anglais, après une domination éphémère, la leur restituèrent en 1816, sans en connaître la valeur. Ils ignoraient qu'ils abandonnaient la plus belle colonie du monde. N'est-ce pas un Anglais, Adam Smith, qui a dit que

Digitized by Google

cette île, par la fertilité de son sol, par la grande étendue de ses côtes, par le nombre de ses rivières navigables, est la contrée la mieux placée pour le siège d'un grand commerce extérieur et pour l'établissement d'un grand nombre de manufactures? L'illustre économiste savait sans doute que le commerce a existé dans l'Archipel indien depuis la plus haute antiquité, que les Tyriens le visitaient, et que c'est de là que les anciens importaient en Égypte les clous de girofle que mentionne Strabon. Comme les Anglais n'ont jamais restitué une seule colonie, on peut douter qu'ils eussent restitué Java s'ils l'avaient mieux connue, et s'ils n'avaient été encore dans l'ivresse du triomphe, au lendemain de Waterloo, pleins de reconnaissance envers la Hollande, qui leur avait facilité le succès. Pour une fois que l'Angleterre sut noblement rendre le bien d'autrui, ce fut dans une heure d'oubli.

Comment depuis lors les Néerlandais se maintiennent-ils dans l'archipel? Comment trente mille Européens gouvernent-ils paisiblement vingt-cinq millions de Javanais, qui sont satisfaits de leur sort? Voilà ce qu'il y a de plus merveilleux à Java, voilà ce qu'il est intéressant d'examiner.

La Hollande n'a point, comme l'Angleterre, de colonies autonomes, ayant leur gouvernement responsable et leur parlement, telles que la colonie du Cap, où les indigènes mêmes ont le droit de suffrage, et dont les institutions sont fidèlement calquées sur celles de la Grande-Bretagne, ainsi que je l'ai fait voir ailleurs (1). Les colonies hollandaises n'ont aucune existence propre : elles sont soumises au contrôle de la mère patrie, et le représentant du roi y exerce un pouvoir presque omnipotent ; elles réalisent le

(1) Jules Leclercq, *A travers l'Afrique australe.* — Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1895.

Digitized by Google

type de ce que les Anglais appellent *Crown colony,* ou colonies de la Couronne, pour les distinguer des colonies à *self government.*

Avant la constitution hollandaise de 1848, c'était le Roi qui avait l'administration exclusive des possessions d'outre-mer ; mais, actuellement, la loi règle le budget des colonies et les affaires les plus importantes. L'administration des possessions d'outre-mer est exercée au nom du Roi par le ministre des colonies, et chaque année un rapport détaillé est présenté aux États généraux sur la situation coloniale. Le gouvernement des Indes néerlandaises n'est plus, comme au temps de la fameuse Compagnie des Indes, exercé par un collège, mais repose dans les mains d'un seul homme, mandataire du Roi, et responsable envers lui de l'exercice de son mandat, responsabilité qui trouve sa sanction dans la faculté accordée au Roi et à la seconde Chambre des États généraux de le mettre en accusation. Ce mandataire du Roi porte le titre de gouverneur général. Il est le chef des armées de terre et de mer des Indes néerlandaises ; il exerce son contrôle suprême sur les différentes branches de l'administration générale ; il rend des ordonnances sur toutes les matières non réglées par la loi ou par arrêté royal ; il déclare la guerre, conclut la paix et passe des traités avec les princes indigènes ; il confère les emplois civils et militaires ; il exerce le droit de grâce et d'amnistie, et nulle condamnation à la peine capitale ne peut être exécutée sans son autorisation. Un de ses plus importants devoirs est la protection des indigènes : il veille à ce qu'aucune cession de terre ne lèse leurs droits, et soumet aux prescriptions des règlements administratifs les cultures du gouvernement ; il règle la nature et la durée des corvées, et veille à l'exécution des ordonnances relatives à cette matière. Il peut expulser les étrangers qui troublent l'ordre

Digitized by Google

public. En un mot, le représentant du Roi est investi de tous les pouvoirs : il est, dans l'empire des Indes, presque un roi lui-même, dans le sens le plus absolu.

A côté de lui, ou plutôt au-dessous de lui, il y a bien un Conseil des Indes, siégeant sous sa présidence, et composé d'un vice-président et de quatre membres, mais ce n'est là qu'un corps consultatif dont il prend l'avis sans être tenu de le suivre; dans certains cas spécifiés par la loi, il est lié, il est vrai, par l'avis de la majorité du Conseil, mais comme ce n'est point le Conseil qui doit répondre de la conduite du gouvernement, il lui appartient d'en appeler au Roi pour mettre sa responsabilité à couvert : il peut même, contre l'avis du Conseil, prendre les mesures qu'il juge opportunes, lorsqu'il estime que l'intérêt général de la colonie souffrirait des délais qu'entraîne l'appel au Roi. Le gouverneur général détient donc seul, en réalité, le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif.

Il n'y a point de ministres placés à la tête des différents départements de l'administration civile, mais des fonctionnaires, au nombre de cinq, qui portent le modeste titre de directeurs : ces fonctionnaires sont placés sous les ordres et sous la haute surveillance du gouverneur, qui est en réalité le premier ministre. Il y a le directeur de l'intérieur, celui des finances, celui de l'enseignement, des cultes et de l'industrie, puis encore le directeur de la justice et celui des travaux publics. Les commandants des armées de terre et de mer sont placés à la tête des départements de la guerre et de la marine. La réunion des différents chefs de département de l'administration civile, convoqués par ordre du gouverneur général, forme le Conseil des directeurs. Ce qui montre à quel point les affaires de ce Conseil se passent en famille, c'est qu'on a vu des directeurs choisis parmi les frères du gouverneur

Digitized by Google

C'est dans les rouages de l'administration locale, mieux encore que dans ceux de l'administration centrale, que se révèle dans toute son ingéniosité le mécanisme au moyen duquel un très petit nombre de fonctionnaires gouvernent la population la plus dense de l'univers. L'île de Java est divisée en vingt-deux provinces, à la tête desquelles sont placés des fonctionnaires européens qui sont aussi omnipotents dans leurs provinces que le gouverneur général dans la colonie ; mais, de même que les chefs de département n'ont que le titre de directeur, de même ces gouverneurs de province ou ces préfets s'appellent modestement des résidents, et leurs provinces, qui comptent l'une dans l'autre un million d'âmes, s'appellent des résidences. Le résident, nommé par le gouverneur général, est, dans sa province, le représentant du gouvernement, et, à ce titre, il est le chef de l'administration civile, des finances, de la justice, de la police, et il a le droit de porter le payong ou parasol d'or, qui, aux yeux des Javanais, symbolise le rang suprême. Il est assisté par des sous-résidents qui portent le titre d'assistants-résidents, et ceux-ci, à leur tour, ont sous leurs ordres des contrôleurs qui veillent à l'exécution des règlements relatifs aux indigènes, visitent périodiquement les villages de leur district, écoutent les plaintes, surveillent les plantations du gouvernement, et sont comme le lien qui relie l'administration indigène à l'administration européenne.

Java est administrée par une hiérarchie de fonctionnaires qui constituent un corps d'élite : formés à l'école de Delft ou à l'université de Leyde, qui sont les pépinières des administrateurs coloniaux destinés au service civil, ils ont tous subi, soit en Hollande, soit à Batavia, un examen spécial dont le programme est arrêté par le ministre des colonies. Ce programme varie suivant les fonctions aux-

Digitized by Google

quelles on se prépare. Pour les postes les plus élevés, il faut passer par le « grand examen des fonctionnaires » (*groot ambtenaars examen*), qui porte sur des matières essentiellement techniques, et comprend principalement l'histoire, la géographie et l'ethnographie des Indes néerlandaises, les lois civiles et religieuses, les institutions politiques et les coutumes des indigènes, la langue malaise et la langue javanaise. L'examen comporte deux épreuves successives, que séparent généralement deux années ; la seconde épreuve embrasse les mêmes matières que la première, mais plus étendues et approfondies. Les candidats qui se destinent aux fonctions judiciaires doivent être docteurs en droit et avoir subi, en outre, un examen technique portant sur les langues malaise et javanaise, le droit musulman et les coutumes des Indes néerlandaises, le droit public et les institutions coloniales des possessions d'outre-mer (1). Le recrutement se fait annuellement par les soins du ministre des colonies, qui, après en avoir délibéré avec le gouvernement des Indes, publie dans le *Journal officiel* le nombre des candidats qui peuvent être mis à la disposition du gouverneur général, pour entrer soit dans les fonctions administratives, soit dans les fonctions judiciaires. Le triage se fait ensuite d'après le rang conquis à l'examen. Les candidats choisis ont droit, outre le passage en première classe, à une indemnité pour frais d'équipement, et, dès leur arrivée aux Indes, ils touchent un traitement provisoire qui leur permet d'attendre leur nomination définitive : car ils ne sont pas immédiatement pourvus d'un poste important, et doivent d'abord faire un stage auprès d'un contrôleur ou d'un assistant-résident qui les initie à la pratique des affaires coloniales. Le montant

(1) *Regeerings Almanak*, 1896.

Digitized by Google

des traitements des fonctionnaires civils est fixé par le Roi ou par le gouverneur général. Ces traitements sont au moins triples de ceux qu'ils toucheraient en Europe dans des situations similaires, et une pension leur garantit la sécurité de la retraite après la sécurité de la carrière. Les membres du Conseil des Indes touchent, je crois, trente-six mille florins, les gouverneurs de province vingt mille florins, les résidents douze mille à dix-huit mille florins, les assistants-résidents sept mille florins, les secrétaires de résidence quatre mille à six mille florins, les contrôleurs trois mille six cents à quatre mille florins ; il n'est si modeste juge de paix ou greffier qui ne soit mieux rétribué que nos plus hauts magistrats. Dans les grandes villes de la colonie, à Batavia ou à Soerabaja, un avocat en vue gagne au minimum cinquante mille florins. On le voit, le corps de fonctionnaires qui préside aux destinées de Java est savamment organisé, minutieusement recruté, fortement rétribué : il constitue l'élite de la jeunesse de la métropole par la sévère sélection dont il est l'objet ; c'est peut-être le personnel colonial le plus parfait qui soit au monde.

Voici maintenant où le système colonial des Hollandais, à Java, apparaît dans toute son habileté. Le mécanisme consiste à dissimuler les véritables moteurs de la machine sous des rouages de pure parade, en laissant aux princes indigènes l'illusion du pouvoir, et en voilant l'action des dirigeants européens. Chaque résidence comprend une ou plusieurs régences, et à côté du résident il y a un ou plusieurs régents. Or, tandis que le résident est toujours un fonctionnaire européen, le régent est toujours un fonctionnaire indigène, appartenant aux plus hautes familles du pays, et souvent même de naissance princière : il porte, suivant l'importance de son rang, le titre de *Raden Adipati*,

Digitized by Google

ou celui de *Mas Toemenggoeng*, ou celui de *Pangeran* (prince).

Les indigènes sont soumis au régent, leur chef naturel; quant au résident, le réel détenteur du pouvoir, il ne fait rien que par l'intermédiaire du régent ; mais, pour dissimuler son autorité, il se fait passer, aux yeux des indigènes, comme « le frère aîné » du régent, et c'est sous forme de « recommandations » qu'il donne des ordres à son frère; cette formule, qui passerait pour banale chez nous, a une haute signification chez les Javanais, car à leurs yeux le frère aîné, à défaut du père, est le chef de la famille, respecté à ce titre par ses frères cadets, mais considéré toujours comme frère et non comme chef officiel. Puisqu'ils sont frères, le régent éclaire le résident de ses conseils ; le fonctionnaire européen est même tenu de prendre l'avis du fonctionnaire indigène, lorsque les intérêts de la population indigène sont en jeu : le frère cadet est le conseiller intime du frère aîné dans tous les cas où celui-ci doit être éclairé sur la condition du peuple ; mais quand le résident a pris sa décision sur l'avis du régent, celui-ci, en bon frère cadet, doit s'incliner, quelle qu'elle soit.

Le régent, qui n'a que le semblant du pouvoir, en a, en revanche, toutes les marques extérieures qui peuvent éblouir la foule ; afin qu'il puisse tenir son rang et s'octroyer le luxe d'une cour asiatique, il est mieux payé que le résident lui-même ; il a un droit de préséance supérieur à celui de tous les fonctionnaires européens autres que le résident ; il s'entoure du faste d'un prince, tient une cour où les indigènes, même les membres de sa famille, ne l'approchent qu'à genoux, dispose d'une suite nombreuse, exerce son contrôle sur tous les chefs indigènes de la régence; en un mot, il est, aux yeux des indigènes, leur

Digitized by Google

gneur et maître ; à cette autorité matérielle il joint l'autorité spirituelle, car il est aussi leur grand prêtre ; il est encore leur juge, car il fait partie du landraad et il préside la cour de régence. On le voit, le régent est tout en apparence, mais c'est son frère aîné qui le dirige à sa guise, tout en le traitant en public et en particulier sur un pied de parfaite égalité et de franche cordialité. Le régent se garderait bien de ne point observer les « recommandations » de son frère, car il sait ce qu'il lui en coûterait : nommé par le gouvernement, il sait qu'il ne sera maintenu dans son poste qu'à la condition de plaire au gouvernement.

Le régent est toujours choisi parmi les nobles qui, antérieurement à la conquête, gouvernaient le district au nom du souverain indigène : dernier vestige du régime féodal qui florissait à Java dans les siècles passés, il descend en droite ligne des vassaux de l'ancien royaume de Mataram. Les Hollandais ont réduit la puissance de ces nobles, tout en leur laissant le prestige, qu'ils font servir à leurs desseins, et c'est avec leur concours qu'ils ont introduit le fameux système de culture, auquel ils les gagnèrent en leur attribuant la possession du sol. Pour mieux les tenir en main, ils leur concédèrent l'hérédité dans la transmission du pouvoir, respectant ainsi un principe qui a prévalu de temps immémorial chez les anciens Javanais. Ils comprenaient aussi que les indigènes se laisseraient gouverner beaucoup plus docilement par un régent de haute lignée, connu et respecté dans le pays, que par un fonctionnaire choisi dans les classes inférieures, ou tiré d'une province éloignée.

Autant que possible, on a conservé les anciennes divisions du pays, en sorte que l'autorité du régent s'étend sur le même territoire et les mêmes populations qui étaient soumis à ses ancêtres. Il jouit de propriétés foncières qui

Digitized by Google

sont l'apanage de sa charge. Mais, malgré tout le faste et toutes les dignités qui sont attachés à son rang, malgré toute l'influence qu'il doit à sa qualité de prince, le régent n'est, sous les dehors d'un radjah indigène, qu'un employé salarié du gouvernement hollandais. Quand la régence est vacante, c'est d'ordinaire le fils du défunt qui est appelé à lui succéder, par respect pour le principe d'hérédité ; mais cette succession n'est point de droit, et le gouvernement, qui nomme ce fonctionnaire, peut aussi le déplacer, et même le destituer. Du jour où il est démis de ses fonctions, il n'est plus qu'un membre de la famille du régent, et son faste, sa fortune et sa puissance passent à celui que le gouvernement a choisi à sa place dans le sein de la même famille. L'écrivain anglais Money l'a remarqué, la politique des Hollandais, à Java, semble, sous bien des rapports, leur avoir été inspirée par l'expérience que leur a donnée une longue résidence à Dessima ; soit à raison d'une similitude naturelle, soit par suite des encouragements des Hollandais, beaucoup de particularités de la vie javanaise rappellent celles de la vie japonaise. De même que l'abdication est chose commune dans les mœurs japonaises, de même à Java les régents et les chefs indigènes, parvenus au seuil de la vieillesse, aiment à se décharger des soucis du pouvoir en faveur d'un fils ou de quelque autre jeune membre de leur famille. Le régent en retraite est généralement nommé membre du landraad, et conserve ainsi un rang élevé.

Une des plus intéressantes caractéristiques de la politique hollandaise, c'est la sagesse avec laquelle elle reconnaît l'importance que les indigènes attachent au rang et à la pompe. La première clause à laquelle doit se soumettre le régent en prêtant serment, c'est celle par laquelle il s'engage expressément à observer les décrets relatifs à ces questions spéciales et à traiter les indigènes suivant leur

Digitized by Google

rang. Le Hollandais ne professe pas, sous ce rapport, le mépris qu'affectent l'Anglais et le Français. Il admet qu'on puisse envisager les idées des indigènes, non du point de vue européen, mais du point de vue indigène; il reconnaît officiellement l'importance de ces questions, et il en laisse sagement la réglementation aux indigènes eux-mêmes.

Parallèlement à la hiérarchie des fonctionnaires européens, il y a toute une hiérarchie de fonctionnaires indigènes. De même que le résident a sous ses ordres des assistants-résidents et des contrôleurs, le régent a pour subordonnés des wedonos, des assistants-wedonos et des mantries. Chaque régence est divisée en districts qui sont administrés par un wedono. Ce chef de district est, comme le régent, un indigène de haute famille, et il est, comme lui, salarié par le gouvernement; mais il est choisi par la communauté indigène, sous l'approbation du résident. Il est chargé de la police du district et exécute les ordres du régent; il préside la cour de district; chaque mois il accompagne, dans sa tournée d'inspection, le contrôleur, qui lui signale les améliorations à faire. Le wedono est assisté par des chefs qui portent le titre de mantrie, et qu'il choisit lui-même parmi les jeunes gens des meilleures familles, même parmi les propres fils du régent. Le mantrie demeure dans la maison du wedono, qui peut l'envoyer à toute heure du jour et de la nuit vers le lieu qu'il lui désignera, pour exécuter quelque ordre du régent ou l'une ou l'autre mesure prescrite par le contrôleur. Faut-il remplir un message, prendre un renseignement, surveiller un travail, c'est le jeune mantrie qui s'acquitte de toutes les missions qui nécessitent un déplacement : il parcourt constamment le pays à cheval, et voilà pourquoi, le jour de sa nomination, il reçoit un poney javanais et un kriss. Le gouvernement économise ainsi les frais d'entretien de

Digitized by Google

ces nombreux péons ou messagers dont s'entourent, ailleurs, les fonctionnaires européens ou indigènes.

Un des moyens les plus habiles par lesquels les Hollandais savent tempérer leur domination, c'est l'emploi de la langue indigène dans toutes les relations entre Européens et indigènes. Dans la plupart des colonies fondées par de grandes nations, de nos jours comme dans l'antiquité, on a vu le conquérant imposer sa langue au vaincu. Le Hollandais, peuple patient et obstiné, trouve de meilleure polilique d'apprendre la langue des populations qu'il gouverne, et il pratique ce système non seulement à Java, mais dans toute l'étendue de son empire colonial. A Java, le problème se complique de la présence des quatre races qui se partagent l'île et qui parlent chacune leur langue propre : Malais, Soendanais, Javanais et Madoeriens. J'ai vu, à Djokjakarta, un résident qui ne possédait aucune autre langue européenne que le hollandais, mais qui possédait à fond les quatre langues indigènes, dont l'une, le javanais, forme trois dialectes distincts suivant le rang de la personne à laquelle on s'adresse. Qu'on juge de la complication !

Pour donner aux indigènes l'illusion de l'autonomie, les Hollandais ne se contentent pas de leur laisser leurs régents, leurs wedonos, leurs chefs de village, ils leur laissent même leur empereur. Le territoire des Vorstenlanden, cette province centrale qui occupe la quinzième partie de l'étendue de Java, forme, en effet, un petit empire, dernier débris du royaume de Mataram. Les Vorstenlanden sont partagées entre deux princes, le Soesoehoenan et le sultan ; le Soesoehoenan réside à Solo ou Soerakarta, et le sultan à Djokjakarta. Ces deux capitales sont encore les centres de la vie javanaise, et c'est là qu'on peut le mieux se faire une idée de ce que dut être Java dans le passé. Autrefois, les Vorstenlanden ne formaient qu'une

Digitized by Google

seule province, soumise au seul Soesoehoenan. Mais, au siècle dernier, l'empereur Hamangkoe, désespérant de maîtriser une insurrection chinoise, appela les Hollandais à son aide, et en retour leur concéda des terres. A peine délivré des Chinois, il eut à compter avec les prétentions de son frère, qui revendiquait le droit de partager le trône. Hamangkoe, dans le but d'éviter de nouvelles luttes, s'en remit à l'arbitrage des Hollandais, qui mirent fin à la dispute par une solution conforme à leur politique inspirée du principe *divide ut imperes*. Ils partagèrent le royaume en deux provinces, ce qui était le meilleur moyen d'affaiblir un puissant État : la plus grande des deux divisions forma la province de Soerakarta et resta en partage au Soesoehoenan ; l'autre division fut attribuée au frère de l'empereur, qui devint sultan de Djokjakarta. De ces deux princes descendent l'empereur et le sultan actuels : l'empereur porte le titre de *Soesoehoenan,* qui signifie « Sa Hautesse » ; il porte encore les titres de « clou du monde, commandant des armées, serviteur du miséricordieux, maître du culte, régulateur de la religion ».

Le Soesoehoenan est regardé comme le « frère aîné » du sultan. Voici, à ce sujet, un exemple assez typique des habiles procédés des Hollandais. Autrefois les deux souverains se rencontraient chaque année à Gavan, près de Djokjakarta ; l'entrevue se faisait en grande pompe, et le sultan rendait hommage au Soesoehoenan en ôtant ses sandales et en s'agenouillant devant lui dans l'attitude de l'adoration. Mais comme cette cérémonie attirait un grand concours de monde, les Hollandais trouvèrent prudent d'y mettre fin : pour amener le sultan à y renoncer, ils lui représentèrent qu'un prince qui rendait hommage à un autre ne pouvait être considéré comme véritablement indépendant aux yeux des Européens. L'année suivante, au

Digitized by Google

Page 268.

L'EMPEREUR DE SOERAKARTA

Digitized by Google

Digitized by Google

jour traditionnel, le Soesoehoenan arriva avec l'apparat habituel, mais, à sa grande surprise, il trouva le sultan revêtu, contre tous les précédents, de l'uniforme militaire, assis à côté du trône, et fort peu disposé à accepter l'humiliant cérémonial. Il dévora l'insulte sans laisser paraître son dépit, et cette entrevue fut la dernière. Les Hollandais avaient ainsi atteint un double but : brouiller deux princes qui jusqu'alors étaient unis, et mettre fin à une fête nationale qui attirait un trop grand nombre d'indigènes.

Les deux princes des Vorstenlanden n'ont plus que le vain simulacre de l'autorité dont jouissaient les puissants potentats qui opprimèrent pendant tant de siècles les populations javanaises : de concession en concession ils se sont tellement dépouillés de leurs pouvoirs, qu'il n'y a plus qu'une nuance insensible entre le gouvernement soi-disant autonome des Vorstenlanden et le gouvernement exercé directement par les Hollandais dans les autres provinces. Quand l'un des princes vient à mourir, le résident s'installe au Kraton pendant quelques semaines : de fait, il est le souverain par intérim, et il le reste jusqu'à ce qu'il ait été pourvu, de concert avec le gouvernement hollandais, au choix d'un successeur. Ce successeur n'est agréé que s'il concède tout ce qui lui est demandé. Et ainsi chaque changement d'empereur amène des concessions nouvelles. Et comme ces empereurs, entourés de leur nombreux harem, succombent de bonne heure à leurs débauches, les concessions sont en raison directe de la fréquence des vacances du trône. Non content de se réserver le choix du prince, le gouvernement nomme et révoque les ministres, dont il paye le salaire, il surveille l'administration du royaume, la police, la levée des impôts, le recrutement et l'armement des troupes, qui ne sont d'ailleurs que des troupes de parade absolument impropres à la guerre; le

Digitized by Google

gouvernement se réserve aussi la régie de l'opium, l'exploitation des forêts et des nids d'hirondelles, les droits d'entrée et de sortie. L'autorité des princes est limitée à leurs sujets indigènes; quant aux Européens, ils sont sous l'administration directe des résidents établis dans les deux capitales des Vorstenlanden, et dont les palais sont protégés par de solides forteresses qui menacent les palais des soi-disant souverains. En compensation des concessions de territoire et d'autorité, le Soesoehoenan et le sultan reçoivent de larges indemnités pécuniaires qui leur permettent de déployer, comme leurs ancêtres, le faste d'une cour orientale, de s'entourer de milliers de serviteurs et de maintenir leur dignité aux yeux du peuple. Cela leur suffit pour qu'ils soient parfaitement satisfaits de leur condition présente, et ils considèrent comme des marques d'honneur les titres et les décorations que leur confère la reine de Hollande. Les indemnités qu'ils touchent sont prélevées annuellement sur le budget des Indes; elles s'élèvent annuellement à près de un million trois cent mille florins, sur lesquels le Soesoehoenan touche environ les deux tiers et le sultan un tiers. Le Soesoehoenan, qui représente la vieille maison de Mataram, et dont la personne est considérée comme sacrée, exerce encore un grand prestige sur le peuple javanais, et ce prestige s'étend même au delà des limites de son petit royaume. Tout en ne laissant à ces princes qu'un semblant d'autorité, la politique hollandaise, qui connaît le goût du peuple javanais pour l'apparat, leur laisse la vieille organisation du cérémonial si compliqué de leur cour, elle les laisse se montrer à leurs sujets dans toute la pompe et la splendeur que déployaient leurs ancêtres; elle a maintenu les rangs, les titres, les attributs, le salaire des fonctionnaires.

Dissimuler l'autorité du gouvernement sous des intermédiaires indigènes, de manière à faire croire à des popu-

Digitized by Google

lations douces, mais fières, qu'elles continuent d'obéir à leurs chefs naturels, tel est, on le voit, le côté psychologique du système de colonisation tout spécial que les Hollandais ont introduit à Java, et dont on chercherait vainement l'analogue dans toutes les autres colonisations européennes.

Le côté économique de leur système colonial procède de la même idée, et n'est ni moins spécial ni moins curieux. De même qu'ils ont laissé aux indigènes leurs princes et leurs régents, de même ils ont maintenu les institutions sous lesquelles les indigènes ont vécu depuis des siècles, ils n'ont rien modifié au système terrien et agraire, ils ont perpétué la constitution de la propriété telle qu'elle est établie de temps immémorial chez le peuple javanais.

Sous le gouvernement despotique des sultans, il n'y avait point de propriété individuelle. Le propriétaire de la terre était le prince, à qui seul appartenait le droit de commercer avec l'étranger. Les habitants d'un même village formaient une dessa, communauté qui avait un caractère tout à la fois politique et civil. Dans le système de la dessa, les habitants vivent sous le régime de la possession communale, en d'autres termes, les terres appartiennent non à des particuliers, mais à la dessa. Ce n'est pas à dire toutefois que les champs soient exploités en commun par les habitants d'un même village; le système consiste, en pratique, dans une répartition annuelle ou périodique des terres cultivables entre tous les habitants ayant droit à une part dans le sol; cette répartition n'est ni égale ni générale : tous les habitants n'y ont pas droit, et l'étendue des parts est réglée par la coutume et aussi par la faveur des chefs de dessa. Le cultivateur auquel est attribuée une pièce de terre peut en jouir indi-

Digitized by Google

viduellement et à l'exclusion de tout autre; mais il n'a qu'une possession précaire, et il doit toujours s'attendre à ce que, à la prochaine répartition, sa terre tombera en d'autres mains. On devine le vice de ce système collectiviste : comme les améliorations que le cultivateur peut faire à son champ doivent profiter à d'autres, il n'a point le puissant stimulant de l'intérêt personnel qui anime le possesseur individuel. En outre, la répartition se prête aux exactions et aux faveurs, car il est au pouvoir des chefs de dessa d'attribuer les meilleures terres à leurs amis.

Si défectueux que soit le système, les Hollandais l'ont conservé à titre provisoire, afin de ne point paraître bouleverser les institutions du peuple javanais. Autrefois la propriété appartenait au prince; le gouvernement hollandais s'est simplement substitué au prince, et il a gardé la propriété de toutes les terres de Java, le domaine éminent. Ce système a pour corollaire les corvées ou journées de prestation que les indigènes payaient jadis au prince en guise de loyers des terres qu'ils occupaient à titre d'usufruitiers. La corvée est le droit du prince de réquisitionner le travail personnel de ses sujets, sans aucun salaire, pour la construction des routes, des digues, des ponts, des canaux, pour la surveillance et l'entretien de ces ouvrages, pour le service postal et autres services publics. Le nombre des journées de corvée pouvait s'élever autrefois jusqu'à un maximum de cinquante-deux par année. Les Hollandais se sont efforcés d'atténuer graduellement la rigueur d'un régime dont ils comprenaient l'odieux : à cet effet, le gouvernement réglementa la durée des corvées et, prescrivit que les ordonnances relatives à cet objet seraient revisées tous les cinq ans. La durée et la nature des corvées varient dans les différentes provinces : en 1893

Digitized by Google

cette durée a été réduite à quarante-deux jours dans certaines résidences, à trente-six jours dans d'autres, et même à vingt-quatre jours dans quelques-unes (1). Les règlements limitent la journée de corvée à douze heures, y compris le temps de repos et aussi le temps que le corvéable met à se rendre de son habitation jusqu'au lieu du travail et à en revenir. Le corvéable ne peut, en aucun cas, être tenu de fournir son travail dans un lieu éloigné de plus de huit paal (douze kilomètres) de son habitation. Pas plus aujourd'hui que sous l'ancien régime, le corvéable n'a droit à un salaire; mais il ne peut plus être tenu de fournir des instruments de travail ou des matériaux qui sont sa propriété personnelle.

Depuis 1882, on a, dans certaines provinces, substitué à la corvée une capitation d'un florin par tête, et au moyen du produit de ces capitations on a augmenté les traitements des chefs en manière d'indemnité. Récemment on a agité la question de l'abolition complète des corvées au moyen de l'augmentation de la capitation; mais on a reconnu que la situation économique de la population ne permettait pas actuellement l'application de cette mesure, qui nécessiterait le prélèvement d'une capitation trop élevée. On a proposé aussi d'accorder aux indigènes la faculté de racheter l'obligation de la corvée; mais il a fallu renoncer également à ce système, de peur que les chefs ne fussent tentés de garder pour eux le prix du rachat, et d'imposer le travail forcé à d'autres possesseurs du sol (2).

Outre les corvées dues à l'État, il y a les corvées dues à la commune, ou *dessa*, qui ne sont ni les moins nom-

(1) *Regeerings Almanak*, 1896, t. I, p. 148 et 149.
(2) Van der Lith, *Nederlandsch Oost-Indië*.

Digitized by Google

breuses ni les moins lourdes. Le contrôleur Schmalhausen cite le cas d'un indigène qui se plaignit courageusement de ce que les corvées exigées de lui par la dessa proportionnellement à la part de terre qu'il possédait étaient tellement écrasantes, que, s'il n'était pas fait droit à ses griefs, il était prêt à abandonner sa possession à la dessa. L'enquête qu'institua le contrôleur à la suite de cette plainte lui démontra que le nombre de corvées communales s'élevait, dans certaines dessas de sa circonscription, jusqu'au chiffre de deux cent vingt-quatre par année (1).

Il s'est trouvé deux hommes d'un caractère bien différent qui ont admirablement compris le parti qu'ils pouvaient tirer de la corvée pour faire fructifier la colonie au plus grand avantage de la métropole : ces hommes furent deux soldats, le maréchal Daendels et le général van den Bosch; avec leur génie militaire ils enregimentèrent les millions de Javanais en une innombrable armée de corvéables. C'est du régime des corvées qu'est né le fameux système connu sous le nom de *cultures forcées*, qui forme une des plus curieuses pages des annales coloniales dans les temps modernes. On croit généralement que ce système fut inventé par le général van den Bosch; mais il existait déjà sous la Compagnie des Indes; van den Bosch ne fit que l'étendre, et déjà avant lui le maréchal Daendels en avait fait une application très large. On peut dire que l'histoire économique des Indes néerlandaises est celle de l'administration de ces deux gouverneurs, car, tout en employant des moyens bien différents, l'un procédant par la force et la terreur, l'autre à coups de lois et d'arrêtés, ils visaient au même but, et si leur système repose sur des

(1) Van der Lith, ouvr. cité, t. II, p. 276.

Digitized by Google

principes condamnables, il faut bien reconnaître que leurs noms sont liés au nom même de Java.

Daendels, que les populations javanaises désignent aujourd'hui encore sous le nom de « maréchal de fer », gouverna l'île de 1808 à 1811, au nom de Louis-Napoléon, alors roi de Hollande. Couvrir le pays de routes afin de mieux le tenir en respect en l'ouvrant à la stratégie, c'était la tactique des généraux de l'Empire. En moins de deux ans le maréchal eut achevé l'admirable réseau de voies de communication qui sillonnent d'un bout à l'autre l'île de Java sur une longueur de huit cent soixante-quatre paal (treize cents kilomètres), depuis Anjer, pointe occidentale de l'île, jusqu'à Banjoewangi, à l'extrémité orientale. Si les routes javanaises sont peut-être les mieux entretenues du monde entier, c'est par suite de cette heureuse innovation qu'elles se composent de deux chaussées parallèles, l'une affectée aux lourds transports et aux bestiaux, l'autre réservée aux chevaux et aux voitures de poste; la première est pavée, la seconde macadamisée; chacune est assez large pour que trois véhicules puissent y marcher de front; elles sont séparées l'une de l'autre par un exhaussement de terrain généralement garni d'une haie.

Pour l'exécution de ces grands travaux, le maréchal eut recours aux corvéables. A chaque dessa ou commune il donna à construire dans un temps voulu une portion de route. Lorsqu'un village n'avait pas terminé le travail dans le délai fixé, le maréchal y envoyait un sergent et quatre soldats, avec ordre de s'emparer des chefs indigènes et de les pendre. On comprend qu'avec ce système par trop oriental les routes décrétées s'achevaient comme par enchantement. Le despotisme de ce Napoléon des Indes inspirait aux indigènes une crainte qui subsiste

Digitized by Google

aujourd'hui encore, comme on a pu le voir quand, récemment, un ingénieur du nom de Maréchal vint à Java pour y construire des chemins de fer : les populations, s'imaginant qu'il descendait du redouté « maréchal de fer », lui prodiguèrent les marques du plus profond respect. Si Daendels fit de grandes choses, il commit beaucoup d'excès. Soupçonné par Napoléon de vouloir créer un empire de Java à son profit, il fut rappelé en Europe, et, peu de temps après, le joyau des Indes passa aux Anglais.

Daendels fut aussi le premier qui appliqua sur une vaste échelle et systématisa les cultures forcées. Sous son administration, tous les villages dont les terres convenaient à la culture du café furent contraints de planter un certain nombre de caféiers, généralement mille plants par chef de famille. Au bout de cinq ans on estimait le produit de la plantation, et le village était requis de délivrer gratuitement dans les magasins du gouvernement à la côte, soigneusement nettoyés et triés, les deux cinquièmes de la récolte, à défaut de quoi le village devait en payer la contre-valeur au gouvernement, à raison du cours établi chaque année, et qui s'élevait en moyenne à environ vingt-cinq florins le picol. Les trois cinquièmes restants de la récolte demeuraient la propriété des cultivateurs, qui en avaient la libre disposition. Toutefois, le gouvernement, pour se faire remettre la récolte entière, s'obligeait à payer, suivant le même cours établi, le prix de chaque picol de café de première qualité qui serait transporté à la côte, nettoyé et trié (1).

Ce système, qui devait faire affluer dans les mains du gouvernement une énorme production de café, aboutit à un insuccès complet, par suite de l'oubli d'une petite

(1) Money, *Java, or how to manage a colony.*

Digitized by Google

question de détail. Le gouvernement, à la vérité, reçut la totalité de la faible production de café récolté dans le voisinage des magasins établis à la côte, mais il ne reçut qu'une petite portion, bien inférieure aux deux cinquièmes, de la production bien plus considérable de l'intérieur. C'est que, en dépit des excellentes routes dont le maréchal avait sillonné l'île, les villages situés dans les montagnes étaient privés de communications avec les routes, ou ne disposaient pas de moyens de transport pour véhiculer à de grandes distances de lourdes charges de café; il s'ensuivait que le café était acheté sur place, à vil prix, par le premier venu, ou échangé pour la moitié ou le tiers de son poids contre du sel, dont le gouvernement monopolisait la vente. Le gouvernement ne recevait donc qu'une petite portion de la récolte, dont la plus grande partie était expédiée en Europe par les acheteurs particuliers, qui ne prenaient pas soin de le nettoyer et de le trier. La mauvaise réputation qu'acquit ainsi le café de Java sur le marché européen affecta le prix du café du gouvernement. D'autre part, les villages de l'intérieur retiraient du café un si maigre profit, qu'ils en négligeaient la culture. Aussi le système fut-il abandonné sous la domination anglaise, et les villageois, n'étant plus obligés de cultiver du café, revinrent à leurs anciennes cultures mieux appropriées à leurs besoins (1).

Les Anglais essayèrent d'introduire à Java un système conforme aux idées modernes : ils abolirent la corvée, du moins sur le papier, afin de donner satisfaction au puritanisme et au pharisaïsme d'outre-Manche; d'ailleurs ils ne se dissimulaient pas que les idées modernes n'étaient guère praticables dans un état de société analogue à celui

(1) J. Money, *Java*.

Digitized by Google

de l'Europe au moyen âge. Quand les Hollandais eurent récupéré Java des mains des Anglais, ils revinrent au système antérieur et s'en trouvèrent bien pendant les premières années. De 1817 à 1824, le revenu laissa toujours un excédent considérable sur les dépenses; mais, en 1824, se produisit pour la première fois un déficit qui alla toujours s'accentuant chaque année. Depuis le retour des Hollandais jusqu'en 1833, le total de l'excédent des dépenses sur les revenus s'éleva, suivant les statistiques que j'ai sous les yeux, à près de trente-huit millions de florins. Ce déficit, comblé par la Hollande, forma la dette de Java, qui en huit années atteignit le chiffre du revenu d'une année et demie. C'était, pour Java, une dette lourde et épuisante, comme toute dette extérieure dont les intérêts doivent sortir du pays, de telle façon qu'il s'opère un désastreux drainage d'argent. Aussi la population vivait-elle dans un grand dénuement, opprimée par les chefs indigènes, et le joyau de l'archipel indien était devenu une charge pour la métropole. A cette époque, Java était à peu près dans la même situation désespérée que l'Inde continentale en 1856. D'autre part, les finances de la métropole elle-même étaient compromises, à la suite de la révolution belge, qui avait creusé une brèche profonde dans les caisses publiques. La guerre avait englouti des millions, et la Hollande épuisée ne pouvait, pour se relever de sa détresse, que se tourner vers une colonie appauvrie.

C'est à cette époque critique qu'on vit surgir l'autre homme providentiel dont le nom est lié, comme celui de Daendels, à l'histoire de Java. Le général van den Bosch s'érigea en sauveur, exposa son système infaillible, et prophétisa qu'il ferait de Java un nouveau Pactole. Il partit pour les Indes, muni de pleins pouvoirs et entière-

Digitized by Google

ment libre dans le choix des moyens qui pouvaient tendre à remplir le Trésor. Il avait édifié ses plans sur cette idée que les Javanais, aussi longtemps qu'ils seraient laissés à eux-mêmes, ne s'adonneraient jamais à la culture des produits destinés au marché européen; mais, à la différence de son prédécesseur, le commissaire général du Bus de Gisignies, qui ne comptait que sur le travail libre et l'initiative privée, van den Bosch voulait le monopole exclusif de l'État; à ses yeux l'État était un entrepreneur, un industriel, en face duquel aucune concurrence privée ne pouvait s'ériger en rivale. Il se basait sur l'*adat,* c'est-à-dire l'ensemble des vieilles institutions des Javanais, qui imposaient aux indigènes des obligations envers le souverain, et qui conféraient à celui-ci le droit d'exiger à titre d'impôt, soit une certaine part du produit de la terre, soit des services personnels équivalents. Les indigènes étaient donc redevables envers le gouvernement, leur nouveau souverain, du payement de l'impôt foncier, *landrente*, sous la forme d'une quote-part de leurs récoltes, qu'on pouvait estimer aux deux cinquièmes environ. Or, van den Bosch imagina cette innovation que l'indigène, au lieu de payer cet impôt des deux cinquièmes, abandonnerait une partie de sa terre, limitée à un cinquième, et que les services personnels dont il était redevable envers l'État seraient appliqués à la culture des produits utilisables sur le marché européen, tels que l'indigo, le tabac, le sucre, le thé, le café, etc. Et si la valeur de ces produits venait à excéder le montant de l'impôt foncier, cet excédent devait être remboursé à l'indigène. La sollicitude pour les intérêts de l'indigène était même poussée au point que, si la récolte venait à manquer, par suite de force majeure, le dommage serait à charge du gouvernement.

Digitized by Google

Dans la pensée de son auteur, l'innovation devait avoir le double avantage d'enrichir la mère patrie et de stimuler les Javanais au travail en les y intéressant par la suppression d'un impôt d'un caractère oppressif. En principe, l'indigène était libre de s'affranchir de cet impôt par l'abandon d'une portion de sa terre, et comme les relations entre lui et le gouvernement devaient se régler par des conventions, le système reposait, en apparence, sur le libre consentement des parties. Mais il était facile de prévoir que cette organisation aboutirait inévitablement au travail forcé. C'est une erreur économique d'ériger l'État en agent d'industrie, de l'exposer aux chances de gain et de perte. Poussé par le besoin de réaliser de gros et rapides bénéfices, le gouvernement inaugura bientôt des mesures coërcitives : au lieu de contrats volontaires, ce furent des ordres ; si l'indigène était exempté de l'impôt foncier, en revanche on ne lui payait qu'un insuffisant salaire et on ne lui remboursait pas l'excédent de la récolte; on exigeait de lui non plus un cinquième de sa terre, mais un tiers ou davantage encore, parfois même la totalité, suivant les besoins du Trésor. Les écrivains hollandais Veth (1) et van der Lith (2) ont exposé en détail ces abus. Dès 1832 il n'était déjà plus question de contrats volontaires, puisqu'une circulaire du gouverneur général imposait à chaque province la livraison des produits en proportion de la population et à raison de deux florins par tête (3). On exigeait de Java un boni plus élevée d'année en année, et par suite on pressurait de plus

(1) *Java.*

(2) *Nederlansch Oost-Indië.*

(3) *Blik op het bestuur van den gouv. gen. van den Bosch*, p. 45. Brochure attribuée à Merkus, ancien gouv. gén. des Indes néerlandaises.

Digitized by Google

en plus l'indigène. Indépendamment de la culture forcée, on lui imposait une foule de services personnels qui souvent n'étaient pas même rétribués, et on en vint à exiger de lui le maximum de sa force d'endurance, car pour obtenir un boni toujours croissant, il fallait mettre en œuvre toutes les forces vives dont on pouvait disposer.

Van den Bosch comprit que la réalisation de ses plans n'était possible qu'avec la coopération des chefs indigènes. Pour les gagner à ses idées et stimuler leur zèle, il leur allouait tant pour cent ou des primes sur la quantité des produits livrés. La domination absolue des chefs sur le peuple était la clef de voûte du système des cultures forcées : il fallait donc s'assurer leur connivence en fortifiant leur puissance. Aussi van den Bosch alla-t-il plus loin dans cette voie que ses prédécesseurs, qui déjà avaient rendu aux régents leur ancien prestige dont ils avaient été dépouillés sous l'administration anglaise. C'est par les régents qu'on pouvait tout obtenir des indigènes : pour les rehausser aux yeux du peuple, il fallait leur procurer le moyen de tenir un luxe princier, en leur donnant une large part de bénéfices et en les intéressant ainsi à encourager la production. On peut penser si ces régents, habitués à traiter en parias leurs sujets, qu'ils considéraient comme des êtres de caste inférieure, s'inspiraient de l'exemple du gouvernement pour s'enrichir aux dépens du peuple et pour se livrer à toutes sortes d'exactions et d'abus de pouvoir sur lesquels il fallait bien fermer les yeux. En sorte que, si le système de culture était une source de richesses pour les chefs, c'était au détriment du bien-être des indigènes. Si encore les habitants des villages avaient pu choisir librement les chefs de dessa ! Mais ce droit même leur était refusé : comme les chefs de dessa étaient, dans l'organisation du système de culture, les

Digitized by Google

instruments du gouvernement, il fallait écarter ceux qui n'étaient point de connivence avec lui. Deventer assure qu'on punissait à coups de rotin ou qu'on démissionnait de leur emploi les chefs de dessa qui n'obtenaient point une production suffisante (1). Il en résultait un honteux trafic dans les offices de village, et l'on vit placés à la tête des dessas d'anciens domestiques ou des valets d'écurie. On ne respectait plus les droits que les indigènes tenaient de l'*adat* sur leurs terres labourables, et il n'était pas rare que toutes les terres d'une dessa étaient affectées à la plantation de cannes à sucre et que les pauvres villageois étaient réduits à cultiver leur riz sur des terres qu'on exemptait de la culture forcée parce qu'elles étaient trop éloignées de l'usine. Comme il était difficile d'appliquer le système de van den Bosch dans les provinces où la possession individuelle du sol était en vigueur, on méconnut tout simplement le droit des occupants, et un régent, pour mettre fin à la possession individuelle, ne trouva rien de mieux que de brûler les registres qui faisaient foi des droits d'occupation. Rien n'était donc plus respecté, et l'on foulait ouvertement aux pieds les usages et coutumes indigènes, qui, dans la pensée de van den Bosch, devaient servir de base à son système.

Pendant quelques années, les résultats furent brillants pour la mère patrie, et l'or afflua dans les caisses de l'État. Aussi van den Bosch, à son retour des Indes, fut-il désigné pour le poste de ministre des colonies, qu'il occupa jusqu'en 1840. Son système d'administration fut poursuivi à Java par ses successeurs Baud, de Eerens et Merkus, à qui le ministre des colonies laissa d'ailleurs fort peu de liberté d'action. Tout était subordonné aux nécessités du moment et aux

(1) Deventer, III, 283, cité par Veth, II, 686.

Digitized by Google

besoins d'argent de plus en plus pressants. Quand Baud annonçait qu'il pourrait envoyer à peine dix millions de boni, van den Bosch lui donnait ordre de se mettre en mesure de pouvoir lui envoyer le double. Les gouverneurs généraux n'étaient plus que des instruments entre les mains de van den Bosch, qui ne leur épargnait pas l'expression de son mécontentement lorsqu'ils n'agissaient pas selon ses vues, c'est-a-dire lorsqu'ils ne travaillaient pas avant tout à la constante augmentation du *boni*. Le système de culture eut d'heureux résultats dans les provinces orientales, où les populations en retirèrent un grand bien-être en s'initiant à d'autres travaux que la culture du riz : c'est que dans ces provinces le sol est rémunérateur, et que les cultures introduites procuraient de beaux salaires aux indigènes. Toutefois, on peut se demander, avec un économiste de la valeur de M. van der Lith, si le travail libre et l'industrie privée n'eussent pas produit les mêmes résultats. Les effets de la nouvelle organisation ne furent pas les mêmes dans d'autres parties de l'île, et c'est ce qui fait ressortir le vice de la culture forcée considérée comme impôt : si elle donne des profits dans certains districts, dans d'autres elle crée de lourdes charges, et il en résulte une inégalité flagrante. Dans maintes provinces le système van den Bosch provoqua les souffrances de la population, ici parce que le sol était peu propre aux cultures qu'on voulait introduire, ou s'épuisait à la longue, là parce que le salaire était trop bas pour la somme de travail exigé, ailleurs parce que les habitants ne pouvaient suffire aux corvées.

Mais ce qui ouvrit surtout les yeux sur les vices de la culture forcée, ce fut l'effroyable désastre qui éclata en 1849 sous l'administration du gouverneur général Rochussen (1845-1851). Depuis l'inauguration du système van den Bosch,

Digitized by Google

on avait pratiqué à outrance la politique du boni. Il fallait de l'argent, et toujours de l'argent, et à cette constante préoccupation étaient aveuglément sacrifiés les intérêts de la colonie ; pour satisfaire les insatiables besoins du Trésor de la métropole, les Javanais étaient forcés de négliger leurs propres cultures pour celles des produits destinés au marché européen ; la culture de l'indigo épuisait leurs champs ; celle du tabac entravait les secondes récoltes ; celle de la canne à sucre astreignait une grande partie de la population aux manipulations de fabrique qu'exige ce produit avant de pouvoir être livré au commerce. Le gouverneur Rochussen, comprenant mieux que ses prédécesseurs les intérêts de la colonie, aperçut le danger qui pouvait résulter de l'abus des cultures forcées : tout en pourvoyant le marché européen, les indigènes s'appauvrissaient, et les nécessités ordinaires de la vie pouvaient leur manquer si l'on ne réagissait contre la tendance à ne considérer que les intérêts de la mère patrie. Mais les avertissements de Rochussen ne furent pas écoutés, et les ordres qu'il donna aux résidents ne furent pas suivis. Les indigènes, pour acquitter l'impôt foncier qu'on élevait à mesure qu'ils s'appauvrissaient, étaient réduits à vendre leurs buffles, sans lesquels ils ne pouvaient labourer leurs champs de riz. Enfin, ce qui mit le comble à leur misère, ce furent les lourdes corvées des travaux de défense qu'on exigeait d'eux en sus des cultures forcées. Pour ériger à Soerabaja et à Samarang les inutiles fortifications qui entraient dans le système de défense projeté par van den Bosch, on fit venir de toutes les parties de l'île d'innombrables travailleurs qui, éloignés de leurs champs, négligèrent la culture du riz. La récolte manqua, les moyens de subsistance firent défaut, et la plus fertile colonie du monde éprouva les horreurs de la famine. On n'a jamais connu exacte-

Digitized by Google

ment le nombre des indigènes qui périrent victimes de la misère et des maladies épidémiques, mais ce nombre doit être considérable, puisque dans les districts de Demak et de Grobogan, le chiffre de la population indigène fut réduit des deux cinquièmes (1).

La nouvelle de ce désastre discrédita en Hollande le système des cultures forcées. On vit surgir au parlement un orateur de grand talent, le pasteur van Hoëvell, qui avait passé plusieurs années aux Indes : il se fit l'apôtre des idées libérales qui voulaient la substitution du travail libre au travail forcé, et combattit avec ardeur le système du gouvernement ; s'il ne put faire accepter complètement ses principes, il en prépara le triomphe final.

Le gouvernement entra dans une voie nouvelle en procédant à la diminution partielle des cultures, trop écrasantes pour la population. Ainsi disparurent peu à peu les cultures du gouvernement, et l'abolition de la culture forcée du sucre fut le dernier coup porté au système de van den Bosch, car la culture forcée du café, qui seule subsiste encore aujourd'hui, n'appartient pas au système introduit par ce réformateur. Cette culture, en effet, n'oblige point les indigènes à céder une portion de leurs champs, principe fondamental du système de van den Bosch.

Aux cultures du gouvernement succéda peu à peu la culture privée, avec laquelle le système van den Bosch était incompatible, puisque l'État, qui était seul propriétaire du sol, et qui réunissait dans sa main toutes les forces productives, ne pouvait tolérer la concurrence des particuliers. L'industrie libre, pour se développer, demandait donc l'intervention du législateur. Ce ne fut, toutefois,

(1) Van der Lith, t. II, p. 47. Rochussen, *Toelichting en verdediding*. La Haye, 1853.

Digitized by Google

qu'en 1861 que le parti des réformes arriva au pouvoir. Le ministre Thorbecke entra le premier dans la voie nouvelle par de timides tentatives. Son successeur, Fransen van de Putte, présenta en 1865 un projet de loi qui entrait au cœur de la question coloniale et réglait les principaux points concernant les rapports de la culture gouvernementale avec la culture privée ; mais ce projet ne fut pas voté, à cause du principe nouveau qu'il proclamait, à savoir, la reconnaissance à l'indigène de la propriété du sol qu'il cultivait. Enfin, en 1870, sur la proposition du ministre de Waal, les États généraux adoptèrent la célèbre « loi agraire » qui régit aujourd'hui encore la colonie. Cette loi permet aux Européens de prendre à bail emphytéotique les terres incultes, pour une durée de soixante-quinze ans au plus, et garantit aux indigènes le droit de propriété sur les terres qu'ils auront défrichées et cultivées. Une autre loi de la même époque stipulait que le gouvernement ne donnerait plus aucune extension à la culture du sucre, qui devait être définitivement abolie en 1890. A l'exception de la culture du café, cette loi balayait définitivement tout ce qui subsistait encore du fameux système des cultures forcées de van den Bosch, dont la floraison et la chute divisent l'histoire coloniale de Java en deux périodes bien distinctes.

Ce qui caractérise surtout le nouvel état de choses consacré par la loi agraire, c'est que l'État n'exerce plus un monopole absolu ; le colon, le simple particulier, peut obtenir des terres pour la culture, en se conformant à certaines prescriptions : il peut conclure avec les indigènes des contrats par lesquels ceux-ci consentent à cultiver sur leurs terres les produits destinés au marché européen et à les livrer contre payement. Ces contrats furent souvent imposés aux habitants des villages par la contrainte des

Digitized by Google

chefs indigènes. qui se laissaient corrompre par les Européens, mais le gouvernement a fait disparaître cet abus en prohibant les contrats conclus avec des villages entiers par l'entremise des chefs : désormais les arrangements doivent être pris individuellement avec les indigènes.

Une autre voie ouverte par la loi agraire aux entreprises privées, c'est la faculté de louer à bail emphytéotique, pour un long terme, les terres en friche appartenant à l'État. La longue durée du bail permet à l'entrepreneur de récupérer les frais de défrichement, et lui confère un véritable droit réel, susceptible d'hypothèque et offrant des sûretés au bailleur de fonds. L'État trouve non seulement des avantages indirects dans ce système qui favorise le défrichement des terres incultes, qui tend à augmenter la production et le bien-être qui s'ensuit, mais encore des avantages directs, tels que les droits prélevés sur l'exportation des produits de la culture, les fermages et les impôts payés par l'emphytéote. On peut juger de l'importance de ce système d'exploitation par le fait qu'en 1892, le chiffre des terres concédées à bail emphytéotique s'élevait à trois cent dix-sept mille soixante-huit bouws (1) représentant une somme de fermages d'un million quatre-vingt-un mille sept cent quatre-vingt-onze florins (2).

Les Hollandais sont donc entrés dans la voie humanitaire du travail libre; à part les corvées, qui subsistent encore dans les cultures de café du gouvernement et dans les travaux publics, aucune contrainte ne peut plus être imposée à l'indigène, dont les services se louent par des contrats de travail. Pour prévenir toute apparence de contrainte, le gouvernement a aboli une disposition qui punis-

(1) Un bouw vaut sept mille quatre-vingt-seize mètres carrés.
(2) Van der lith, t. II, p. 484.

Digitized by Google

sait la violation des contrats par l'ouvrier indigène, et y a substitué une stipulation suivant lequelle la violation du contrat n'est punissable que dans des cas déterminés dont la preuve est souvent si difficile à fournir, que cette stipulation est généralement restée lettre morte. La situation économique de Java se trouve donc dans une période de complète transformation, et peu à peu le vieux système colonial s'effrite pour faire place au régime libéral, qui répond mieux aux idées modernes. Par bonheur, cette transformation s'est faite insensiblement, sans secousses, et elle a commencé avant qu'elle fût devenue d'une impérieuse nécessité. Les Hollandais, peuple prudent et réfléchi, ne procèdent point par mesures radicales et violentes. Aussi n'ont-ils pas encore aboli la corvée dans les cultures de café, le dernier retranchement où se soit réfugié le système du travail forcé. Cette culture, organisée en grand par le gouvernement, offre de tels avantages à la métropole, qu'il eût été téméraire de l'abolir d'un trait de plume : le choc, en ébranlant toute l'économie de la vieille organisation, eût pu avoir les suites les plus désastreuses pour les Indes comme pour la métropole ; mais, quoique l'heure de l'émancipation complète n'ait pas encore sonné, on peut prévoir que le temps est proche où l'on ne verra plus à Java aucun vestige de l'exploitation d'un peuple par un autre.

Le système des cultures forcées a eu ses panégyristes exaltés et ses détracteurs acharnés. Un écrivain anglais l'a proclamé le plus beau des systèmes coloniaux (1) ; un écrivain hollandais, dans un livre célèbre (2), en a fait une sombre peinture qui en a hâté la chute, autant que le livre de Beecher-Stowe a contribué à l'abolition de l'es-

(1) Money, *Java, or how to manage a colony.*

(2) Multatuli, *Max Havelaar, of de koffiveilingen der nederlansche handelmaatschappy.* — Amsterdam.

Digitized by Google

clavage. La culture forcée ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité. On peut dire, à la louange de van den Bosch, qu'il a tiré l'indigène de son indolence naturelle, lui a inculqué des habitudes de travail, et lui a enseigné d'autres arts que la culture du riz, qui suffisait autrefois à ses besoins restreints. Ce qui mérite la réprobation, c'est moins le système que les abus auxquels il a donné lieu.

Et puis, qui le croirait? c'est aux cultures forcées que Java doit un accroissement de population dépassant tout ce qu'a jamais pu rêver le général van den Bosch, qui n'avait peut-être pas prévu ce résultat assez inattendu. La population de Java, qui, au début du dix-neuvième siècle, était estimée à 3,500,000 âmes, s'élève aujourd'hui au chiffre fantastique de 25,067,471 habitants pour un territoire de 2,388.4 milles géographiques carrés, ce qui représente 10,496 habitants par mille géographique (1). Sous le double rapport de la densité et de l'accroissement de la population, l'île de Java dépasse donc toutes les contrées du globe. Or il est intéressant de constater que c'est surtout depuis l'introduction du système de culture que la population s'est accrue avec une rapidité exceptionnelle. Lors de l'innovation, Java comptait sept millions d'habitants; en 1850, neuf millions et demi; en 1859, douze millions; en 1867, quinze millions. La loi d'accroissement de la population de Java a suivi depuis 1830 une progression qui peut s'exprimer par le doublement du chiffre à chaque période de trente-cinq ans, tandis que dans les contrées d'Europe où la population croît le plus rapidement, telles que l'Angleterre, le doublement n'a lieu qu'en soixante-trois ans. Si, par impossible, Java continuait à croître et

(1) *Regeerings almanak*, 1896.

Digitized by Google

multiplier selon cette progression géométrique, elle compterait, dans un siècle, cent cinquante millions d'habitants, et dans deux siècles, à peu près toute la population actuelle du globe.

Nombreuses sont les preuves de la relation entre la culture forcée et l'augmentation de la population : outre que cette augmentation s'est produite surtout depuis l'introduction du système, elle s'est manifestée tout spécialement dans les provinces où on a pu le mettre en œuvre sur une grande échelle. On ne peut donc nier que le général van den Bosch n'ait puissamment contribué à repeupler l'île de Java, qui nourrissait, vraisemblablement, dans les temps anciens, une population bien autrement dense encore, si l'on en juge par les vestiges des civilisations disparues. Cette prodigieuse densité de la population est ce qui frappe le plus le nouveau venu à Java : le long des routes qui sillonnent l'île, ce sont des processions sans fin de villageois, hommes, femmes, enfants, qui semblent sortir de terre. S'il est vrai qu'on peut juger de la prospérité et du bonheur d'un peuple par la loi d'accroissement de sa population, il faut en conclure que le peuple javanais est un des plus heureux du monde, et aussi qu'il n'est ni si opprimé ni si mal gouverné qu'on l'a prétendu. L'indigène m'a paru bien nourri, convenablement vêtu, et je n'ai pas souvenance d'avoir rencontré un mendiant à Java, tandis que j'en ai vu beaucoup dans l'île fortunée de Ceylan. L'archiduc François-Ferdinand d'Autriche, qui venait de l'Inde anglaise lorsque tout récemment il visita Java, ne put s'empêcher de faire cette comparaison qu'il venait d'un enfer pour arriver dans un paradis, et il se plut à constater que dans aucune colonie il n'avait vu plus de bien-être qu'à Java, et que rarement il avait vu plus de misère que dans l'Inde anglaise.

Digitized by Google

Toutefois, la culture forcée était une institution factice et artificielle qui pouvait favoriser pendant un certain nombre d'années le développement de la population en lui facilitant les conditions d'existence, mais qui n'eût pu continuer à produire indéfiniment les mêmes résultats. Le système était admirablement conçu en vue du développement de l'industrie chez un peuple à demi civilisé, et courbé depuis un millier d'années sous l'oppression de ses anciens maîtres; on ne pouvait du jour au lendemain soustraire ce peuple au despotisme sous lequel il avait si longtemps vécu; mais le travail forcé, en augmentant la population, devait fatalement aboutir un jour à une telle multiplication du nombre de bouches, qu'une misère effroyable aurait subitement succédé à la prospérité, sans que les indigènes eussent été préparés à combattre l'horrible nécessité par les mille ressources du travail libre.

A l'ancien système, fondé sur le domaine éminent de l'État et l'assujettissement des indigènes, s'est substitué un régime d'acheminement vers la propriété individuelle et la liberté. Autrefois Java était moins une colonie qu'une exploitation, puisqu'il n'y avait ni colons ni propriété privée; le système van den Bosch était incompatible avec la colonisation européenne, puisque l'État ne voulait point aliéner les terres qu'il faisait cultiver par les corvéables; les rares plantations particulières dataient de la domination des Anglais, qui avaient voulu établir la propriété individuelle. Depuis le nouveau régime inauguré par la loi agraire, la colonisation européenne est devenue possible, le monopole de l'État cède peu à peu la place aux entreprises privées, et Java, qui n'était naguère qu'une ferme où des corvéables étaient attachés à la glèbe, se transforme en un pays de colonisation ouvert à toutes

Digitized by Google

les initiatives. Cette transformation a eu cet heureux résultat, que la population européenne a presque doublé dans les vingt dernières années. Il y a aujourd'hui soixante mille Hollandais dans l'Insulinde et cinquante mille dans la seule île de Java, et dans ce nombre l'élément féminin représente plus des deux cinquièmes. Ce qui rend appréciable l'intensité de cette invasion blanche, c'est que les Anglais ne sont pas plus de cent mille aux Indes et les Français pas plus de cinq mille en Indo-Chine. Par suite de la concurrence que l'invasion à créée, le temps de la prodigalité est passé. On ne donne plus des bals et des festins splendides, on ne fait plus fortune aussi facilement. Mais l'on aurait tort de croire que Java soit moins riche qu'au temps où le café et le sucre faisaient un homme riche en dix ans. M. Chailley-Bert fait remarquer avec raison que, si cela se dit couramment à Java, cela est faux, que s'il y a moins de fortunes rapides, moins de millions sur quelques têtes, il y a plus de richesses dans la masse, une plus grande division des fortunes, moins de prodigalité et plus de bien-être, en un mot, plus de besoins avec moins de ressources.

Pendant longtemps la Hollande fut opposée à l'établissement du chemin de fer à Java, parce que cette innovation, application du travail libre, était incompatible avec le vieux système colonial. M. de Beauvoir, qui visita Java au début de l'établissement des voies ferrées, fut fort surpris de la vigoureuse opposition qu'y faisaient la plupart des Européens : des hommes de grande valeur lui affirmaient que les chemins de fer étaient inutiles à Java, à cause de la forme de l'île, qui est tout en longueur, et rétrécie encore par les montagnes centrales ; ils trouvaient suffisant le réseau de routes inauguré par Daendels. Mais cette opposition était fondée sur leur idée première et dominante, *la*

Digitized by Google

crainte du travail libre. On s'explique, en effet, qu'avec une organisation qui défendait aux habitants d'un village de se rendre sans autorisation dans un autre, les chemins de fer parussent une innovation dangereuse aux partisans des idées économiques d'un autre âge. La Hollande a donc retardé autant que possible la création des voies ferrées dans sa colonie, mais elle a bien dû finir par les adopter, à cause de la pénurie des transports, pénurie qui faisait varier considérablement le prix du riz à de petites distances, et qui, dans l'île la plus fertile du monde, faisait mourir de faim les habitants d'un district pendant que ceux du district voisin vivaient dans l'abondance.

L'inauguration du chemin de fer qui réunit désormais les provinces occidentales de l'île aux provinces orientales est un fait économique d'une portée incalculable : cet événement, qui a eu lieu le 1er novembre 1894, marque le point de départ d'une ère nouvelle pour la reine de l'Insulinde.

Dans la période transitoire qu'elle traverse, Java n'enrichit plus la métropole au détriment des indigènes, car tel n'est pas le but que doit poursuivre une saine politique coloniale. Une colonie ne doit pas remplir le Trésor de la métropole; elle doit enrichir la nation. C'est sans doute pour ce motif que, bien que Java ne rapporte plus au Trésor les fantastiques bonis d'autrefois, quoiqu'elle lui cause depuis la guerre d'Atjeh un déficit annuel de plus de vingt millions de francs, on proposerait vainement à la Hollande de renoncer à la perle de l'Archipel indien : elle sacrifierait plutôt jusqu'à son dernier soldat. Et pourtant les Hollandais, ces Phéniciens des temps modernes, ne passent pas précisément pour un peuple rêveur, sentimental; ils passent même pour être

Digitized by Google

le peuple le plus réfléchi, le plus méthodique, le plus mercantile de notre époque. Et ils ont le sentiment intime que c'est à leurs possessions d'outre-mer qu'ils doivent leur richesse et leur puissance, et aussi leur grandeur historique.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
AVANT-PROPOS		V
CHAP. PREMIER.	— Java	1
— II.	— Batavia	10
— III.	— Buitenzorg	40
— IV.	— Batoe-Toelis	54
— V.	— Bandong	60
— VI.	— Le Tangkoeban-Prahoe	69
— VII.	— Garoet. — Le Papandajan	80
— VIII.	— Sitoe-Bagendit. — Tjipanas	91
— IX.	— Le Telaga Bodas (le lac Blanc)	100
— X.	— Le Kawah Manoek	107
— XI.	— Un chemin de fer de montagne	112
— XII.	— Djokjakarta	120
— XIII.	— Monuments indo-javanais	132
— XIV.	— Soerakarta. — Une cour javanaise	154
— XV.	— Soekaboemi	177
— XVI.	— Le Mérapi	183
— XVII.	— Une plantation du café	190
— XVIII.	— Tosari	199
— XIX.	— Le Bromo	209
— XX.	— Malang	218
— XXI.	— Soerabaja	231
— XXII.	— Sindanglaja	237
— XXIII.	— Le Ghédé	243
— XXIV.	— Le col de Poentjak	253
— XXV.	— Le système colonial des Hollandais	256

PARIS. TYP DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3713.

Digitized by Google

Digitized by Google

SUMATRA
Mt. Sedakeling
Goentoer
NANGKAPAHIT
PANDAHARAN
TJIAWI
Telagabodas
GAROET
Mt. Geloengoeng
PASANGRAHAN
Mt. Kratjak
Tjikoeng
SINGRAPARNA
Krakatau
Serang
Pétrol de la Sonde
I. Madoera
Pamakasan
Pétrol de Madoera
Banyuwangi
Pasoeroean
Pasirpan
Bezoeki
Mt. Bromo
Tosari
Mt. Ijoeng
Mt. Ragoeng
Mt. Rawoen
Banjoewangi
I. Bali
Détroit de Bali
MASSIF DU BROMO
CARTE
DE
L'ILE DE
Itinéraire
Echelle
0
100
J. Druillet del.
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library

or to the

NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

- 2-month loans may be renewed by calling (510) 642-6753
- 1-year loans may be recharged by bringing books to NRLF
- Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

JAN 1 2 2007

DD20 12M 1-05

Digitized by Google

.B 2876
2
U. C. BERKELEY LIBRARIES
C051358763

Digitized by Google

Digitized by Google